

GEO

À LA RENCONTRE DU MONDE



Faune

LES PLUS
BELLES PHOTOS
D'ANIMAUX

N° 513, NOVEMBRE 2021

Le Japon

LOIN DES VILLES

SADO, L'EMPIRE DU THÉÂTRE NŌ

HOKKAIDO, AU CŒUR DE LA CULTURE AÏNOUE

OGASAWARA, LES GALÁPAGOS DE L'ASIE

France



CE NOUVEAU CLIMAT
OU'ON APPRIVOISE

Afghanistan



EXCLUSIF :
LES DERNIERS
JOURS
DE BAMBIAN

Chine



SUR LES TRACES
DU FANTÔME DES CIMES

CPPAP

PRISMA MEDIA

L 16987 - 513 - F - 6,50 € - RD





MERCEDES-EQ

NOUVEL EQS IMAGINÉ POUR CHANGER D'ÈRE.

Offrant une autonomie record jusqu'à 785 km*, le Nouvel EQS embarque le spectaculaire Hyperscreen MBUX de 141 cm de large, le plus grand et le plus technologique des écrans digitaux jamais installés dans une automobile.

Découvrez le Nouvel EQS et toute la gamme Mercedes-EQ 100 % électrique sur [mercedes-benz.fr](https://www.mercedes-benz.fr)



*EQS 450+ : autonomies électriques : 631-785 km (cycle mixte WLTP) / 681-864 km (cycle urbain WLTP). Consommations électriques (cycle mixte WLTP) 15,6-19,8 kWh/100 km. CO₂ : 0 g/km. Depuis le 01/09/2018, les véhicules légers neufs sont réceptionnés en Europe sur la base de la procédure d'essai harmonisée pour les véhicules légers (WLTP), procédure d'essai permettant de mesurer la consommation de carburant et les émissions de CO₂, plus réaliste que la procédure NEDC précédemment utilisée. Mercedes-Benz France, SAS au capital de 75 516 000 €, 7 avenue Niepce, 78180 Montigny-le Bretonneux - RCS Versailles 622 044 287.

NOUVELLE ŠKODA FABIA

VOUS ÊTES UNIQUE.
ELLE EST COMME VOUS.



ŠKODA



À PARTIR DE

189€ /MOIS⁽¹⁾

LLD SUR 37 MOIS / AVEC APPORT

Modèle présenté : FABIA Berline 1.0 MPI 65ch BVM AMBITION avec options, 1^{er} loyer de **1 750€** et 36 loyers de **335€**, remise de 1 500€ déduite.
Offre valable du 01/10/2021 au 31/12/2021.

(1) Ex pour une FABIA Berline Ambition 1.0 MPI 80ch BVM. Location Longue Durée sur 37 mois/30 000 km max. 1^{er} loyer de 1 750€ et 36 loyers de 335€, remise ŠKODA de 1 500€ déduite. Offre réservée aux particuliers, chez tous les Distributeurs présentant ce financement sous réserve d'acceptation du dossier par VOLKSWAGEN BANK GMBH - SARL de droit allemand - Capital social: 318 279 200€ - Siège social: Braunschweig (Allemagne) - RC/HRB Braunschweig : 1819 - Intermédiaire d'assurance européen : D-HNQM-UC9MO-22 (www.vorias.fr) - Succursale France : Bâtiment Ellipse, 15 avenue de la Demi-Lune - 95700 Roissy-en-France - RCS Pontoise : 451 618 904 - Administration et adresse postale : 11, avenue de Boursonne - B.P. 61 - 02601 Villers-Cotterêts Cedex.

Gamme NOUVELLE FABIA : consommation en cycle mixte (l/100 km) min - max : WLTP : 4,4 - 4,8. Rejets de CO₂ (g/km) min - max : WLTP : 114,8 - 127,6.

Depuis le 1^{er} septembre 2018, les véhicules légers neufs sont réceptionnés en Europe sur la base de la procédure d'essai harmonisée pour les véhicules légers (WLTP), procédure d'essai permettant de mesurer la consommation de carburant et les émissions de CO₂, plus réaliste que la procédure NEDC précédemment utilisée.

Volkswagen Group France - S.A. - Capital : 198 502 510€ - 11, av. De Boursonne - 02600 Villers-Cotterêts - R.C.S. Soissons 832 277 370.

Lueurs afghanes

L'ÉDITO

Contrairement à de nombreux photographes et reporters de GEO, je ne suis jamais allé en Afghanistan. Je n'ai de ce pays qu'un souvenir furtif, vu du ciel, à travers le hublot d'un avion, en route pour l'Asie. Sous mes yeux, une vaste toile ocre, fendue de sillons géants s'étirant jusqu'à une barrière de cimes blanches, l'Hindu Kuch. Sur chaque ligne de crête, des pics flanqués de pentes désertes, brûlées à l'adret, noires d'encre à l'ubac. Entre les vallées, dans le lit des fleuves à sec, quelques lignes jaunes balafrant les pierres, les pistes menant à un village ou à un rare champ cultivé. Des paysages «que je n'ai vus nulle part ailleurs sur la planète», me dit Solène Chalvon, la journaliste qui, avec le photographe Andrew Quilty, signe le reportage que nous vous proposons, témoignage unique de la vie à Bamiyan, sans doute l'un des derniers réalisés juste avant l'arrivée des talibans.

Au-dessus de ce monde, à mi-chemin entre la Lune et la Terre, on imagine aisément les milliers de caches, de tanières, de grottes. Une terre où les premiers ennemis sont le froid, la faim, la soif. Un pays où les drones les plus précis et les armées les plus puissantes ont été défaits par des poignées de guerriers barbus réfugiés dans les antres des montagnes. Un cimetière des empires, terre de combattants à cheval, où le code de l'honneur a valeur cardinale. Voilà, au-delà de la beauté physique, l'autre aspect qui explique la fascination que l'Afghanistan exerce sur les photographes, les journalistes et, jadis lorsqu'il était accessible à tous, les voyageurs. L'écrivain Khaled Hosseini parle du «virus afghan». Cette curieuse attirance, qui, ajoutons-le, comporte sa part de répulsion, lorsqu'on sait le sort réservé aux femmes dans ce pays, et pas seulement sous le règne taliban.

Les femmes justement. Parmi les maigres raisons d'espérer que nous rapportent les journalistes qui connaissent le pays figurent les progrès minces, mais indéniables, réalisés ces vingt dernières années en termes de scolarisation des femmes et qui ont abouti à la formation d'une classe moyenne féminine, au moins dans les villes. Par ailleurs, l'existence des réseaux sociaux, qui permettent à des Afghans de témoigner – même si c'est au péril de leur vie. Enfin, des talibans au pouvoir qui auront inévitablement besoin d'argent, celui des Qataris, des Chinois ou des Européens, et devront donc tendre la main aux «infidèles». Trois lueurs, imperceptibles au milieu des nuages noirs des interdits qui reviennent, mais qui laissent espérer que ce pays, à la fois fascinant et sidérant, ne sombre pas totalement dans la nuit. ■



Thierry Suzan

ÉRIC MEYER Rédacteur en chef

MARTINI

NOUVEAU

L'APERITIVO SANS ALCOOL*

LE PREMIER APÉRITIF À BASE DE VINS, SANS ALCOOL

Notre sélection de vins blancs est désalcoolisée puis assemblée à des plantes aromatiques. Cette méthode unique permet de préserver tous les arômes et le goût de Martini.

VIBRANTE

Notes de Bergamote
de Calabria



FLOREALE

Notes de Camomille
de Pancalieri



**50%
MARTINI
SANS ALCOOL***

**50%
TONIC**

*0.5 % ALC./VOL. PROVENANT DES EXTRAITS DE PLANTES AROMATIQUES.



BMF - RCS BOBIGNY 414 749 200

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

SOMMAIRE

NOVEMBRE 2021 - N° 513



Jérôme Mon / Gettyimages



Arnaud G. M. / France Vu

Couverture : hennis.fr. En haut : Stefano Unterthiner/Wildlife Photographer of the Year. En bas et de g. à d. : Marc Chenuau/Nature Agency ; Andrew Quilty/Agence Vu ; Frédéric Larrey, Encarts marketing : Christiam Ille-de-France brochure sur sélection d'abonnés ; fashion jeté sur tous les abonnés ; flyer Prismashop réab 2021 jeté sur sélection d'abonnés ; post-it réab 2021 collé sur sélection d'abonnés ; booklet Welcome add Prismashop parcours client jeté sur sélection d'abonnés ; parcours client Noël 2021 premium add jeté sur sélection d'abonnés ; Welcome add parcours client Noël 2021 jeté sur sélection d'abonnés ; parcours client Noël 2021 - add jeté sur sélection d'abonnés ; lettre extension des parcours client 2021 jeté sur sélection d'abonnés ; Abo - lettre hausse tarifs add 2021 jeté sur sélection d'abonnés.

PROLONGEZ VOS RENDEZ-VOUS AVEC GEO

AVANTAGE

En novembre, comme tous les mois, retrouvez GEO Reportage, votre rendez-vous sur Arte. Pour tout savoir sur le programme, les détails sont à lire p. 134. **arte**

5 ÉDITORIAL

8 RETOUR DE TERRAIN

12 BIEN VU !

Trois photographes racontent les dessous de leurs images fortes.

18 LE CHOIX DE GEO

22 Le grand entretien

Jessica De Larcy Healy, anthropologue franco-australienne, démonte pour GEO les préjugés au sujet des Aborigènes d'Australie.

30 L'esprit d'aventure

Sur les traces du fantôme des cimes. Frédéric Larrey a traqué sur le haut plateau tibétain la panthère des neiges. Un exploit photographique et une aventure humaine.

48 Envie d'ailleurs

Le Japon loin des villes.

Nos reporters ont exploré d'envoûtants havres de nature et de culture : Hokkaido, où vivent les Aïnous, Sado, haut lieu du théâtre nô, ou l'archipel d'Ogasawara, perle du Pacifique.

86 L'œil du photographe

La faune sur le vif. Comme chaque année, le musée d'Histoire naturelle de Londres récompense les meilleures photos animalières.

98 Ce monde qui change

Afghanistan, les derniers jours de Bamiyan.

Peu de temps avant le retour au pouvoir des talibans, nos journalistes se sont rendus dans la vallée de Bamiyan. Ils témoignent de la richesse d'un monde sur le point de disparaître.

118 Une planète à protéger

Ce nouveau climat qu'on apprivoise.

Phénomènes extrêmes, forêts qui meurent... Face à cette nouvelle donne, un mot d'ordre : s'adapter. Tour d'horizon en France.

134 LES RENDEZ-VOUS DE GEO

A la télé, sur Internet...

138 USAGES DU MONDE

Le kaffemik, une façon de briser la glace au Groenland.

SUR LE WEB

Site GEO : www.geo.fr [Instagram @magazinegeo](https://www.instagram.com/magazinegeo)

[facebook.com/GEOmagazineFrance](https://www.facebook.com/GEOmagazineFrance)

[@GEOfr](https://www.youtube.com/geofrance) [YouTube www.youtube.com/geofrance](https://www.youtube.com/geofrance)



Chine

Frédéric Larrey

PHOTOGRAPHE

Un exploit photographique et une aventure humaine : le Français Frédéric Larrey a enchaîné six expéditions sur les cimes du Tibet historique (province du Qinghai, en Chine), à la recherche de la panthère des neiges. Ce félin, surnommé le fantôme des montagnes, est si furtif que chaque rencontre avec lui est un événement. Sur place, au prix d'une côte cassée, d'un millier d'heures d'affût, tantôt sous un soleil brûlant, tantôt dans des conditions polaires, et grâce à l'aide précieuse de bergers, Frédéric a pu approcher l'énigmatique animal et rapporter des images exceptionnelles. «C'était mon rêve depuis toujours», explique-t-il. **p. 30**

RETOUR DE TERRAIN

NOS AUTEURS ET PHOTOGRAPHES RACONTENT LES COULISSES DE LEUR REPORTAGE.

Japon



Magali Trouwartz

Johann Fleuri

JOURNALISTE

Correspondante au Japon depuis six ans, Johann ne se lasse pas d'explorer l'archipel. Sur l'île de Sado, où elle a découvert la passion des habitants pour le théâtre nō, elle se souvient d'une habitante, venue s'asseoir à côté d'elle un soir, face à la mer : «Elle m'a tendu un petit paquet. A l'intérieur, des *onigiri* et des *senbei* (boulettes et crackers de riz). Elle m'avait apporté à manger ! Les gens de Sado sont dans le partage, il y a moins de réserve qu'ailleurs au Japon.» **p. 60**

Afghanistan



Robyn Grant

Andrew Quilty

PHOTOGRAPHE

«Depuis que je vis ici, Bamiyan a toujours été un sanctuaire par rapport au reste de l'Afghanistan», souligne le photojournaliste australien, installé à Kaboul depuis 2013. «En juillet dernier, quand nous y sommes allés avec Solène, les habitants commençaient à se demander combien de temps les talibans tant redoutés resteraient en dehors de cette province. Nous ne nous attendions pas à ce que ce voyage à Bamiyan soit le dernier avant leur prise de pouvoir.» **p. 98**

Afghanistan



Maria Hayati

Solène Chalvon-Fioriti

JOURNALISTE

«A Bamiyan, j'ai été marquée par ma rencontre avec de jeunes miliciens hazara, fiers, postés dans les campagnes, se souvient Solène, grand reporter dont le travail sur l'Afghanistan lui vaut d'être nommée cette année pour le prix Albert Londres. Tout indiquait qu'ils allaient se faire massacrer par les talibans. Pendant que je les interviewais, une voix intérieure me disait : "Cet adolescent, dans trois semaines, sera peut-être mort." Certains ont été tués depuis, mais nous ignorons lesquels.» **p. 98**



Retrouvez les témoignages de nos journalistes dans le podcast «Retour de terrain», disponible sur geo.fr et sur Castbox, Apple Podcast, Spotify et Deezer.



Devenons l'énergie qui change tout.

POUR LE CLIMAT, TOUTES LES ÉNERGIES NE SE RESSEMBLENT PAS.

L'électricité d'EDF est à 97% sans émissions de CO₂*.
Et ça, c'est mieux pour le climat.

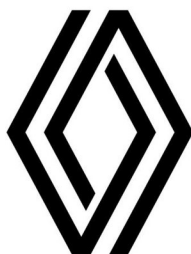
RCS PARIS 652 081 177



PARTENAIRE
PARALYMPIQUE ET OLYMPIQUE

L'énergie est notre avenir, économisons-la!

* Émissions directes, hors analyse du cycle de vie des moyens de production et des combustibles –
chiffre 2020, périmètre EDF SA, source : edf.fr/climat.



RENAULT
ZOE E-TECH
100 % électrique

jusqu'à **6 000€** de bonus écologique⁽¹⁾

jusqu'à **5 000€** d'aide à la reprise sans condition⁽²⁾

prise et installation offertes⁽³⁾



© s. traub

(1) jusqu'à 6 000 € de bonus écologique, voir conditions sur service-public.fr. (2) 5 000 € ajoutés à la valeur de reprise de votre ancien véhicule, valeur calculée sur la base de l'observation en temps réel du marché et des transactions les plus récentes, rendez-vous en ligne sur notre site www.cote.renault.fr pour effectuer votre estimation de reprise personnalisée, l'estimation ainsi délivrée est ensuite finalisée en concession par un professionnel de l'automobile, en votre présence, voir conditions générales disponibles sur renault.fr et sur notre site www.cote.renault.fr. (3) participation pour l'achat et l'installation par mobilize power solutions sur la base d'un montant maximum de 500 € ht, offres réservées aux particuliers dans le réseau Renault participant du 01/10/2021 au 30/11/2021. **gamme Renault zoe e-tech : consommations min/max (procédure wltp) (wh/km) : 172/177. émissions CO₂ : 0 à l'usage, hors pièces d'usure.** jusqu'à 395 kilomètres d'autonomie wltp (worldwide harmonized light vehicles test procedures), selon version et équipements. ce protocole permet de mesurer des consommations et émissions en conditions réelles d'utilisation.

renault.fr



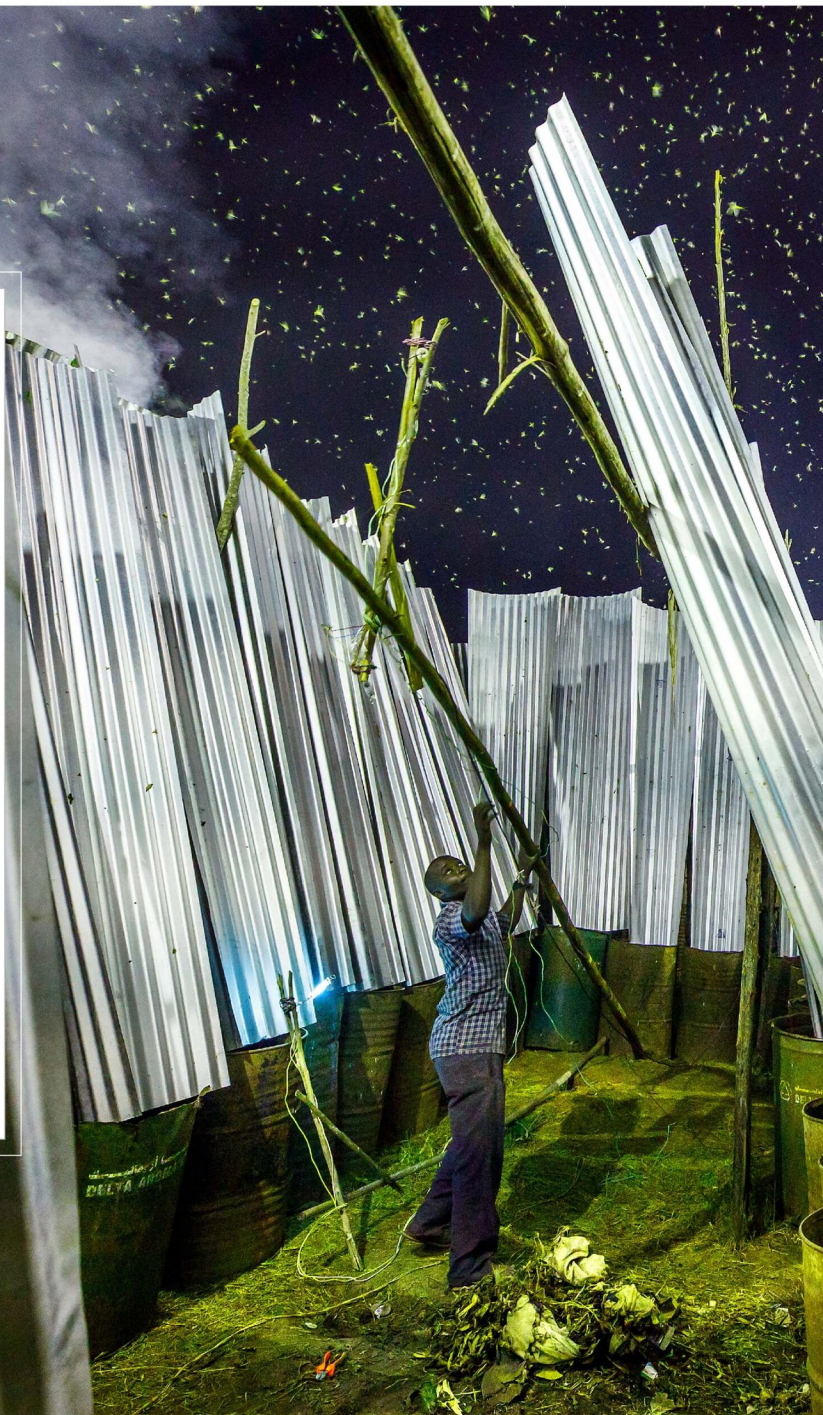
LWENGO, OUGANDA

Invasion sous les projecteurs

Les nuages d'insectes ne sont pas toujours une plaie. Abondants dans le ciel ougandais à la fin des saisons humides de mai et novembre, les grillons de brousse, appelés ici *nsenene*, sont considérés comme une friandise. Croustillants, hyperprotéinés, ils sont dégustés sautés avec du sel et du piment. La chaleur et la lumière les attirent, aussi les habitants fabriquent-ils des pièges avec de la tôle et d'éphémères ampoules halogènes de 400 watts, bricolées pour restituer chacune une lumière aveuglante de 1 200 watts. «On ne sait jamais quand les *nsenene* vont venir, explique le photographe Jasper Doest. Cette nuit-là, ils ont envahi la ville de Lwengo, dans le sud du pays, puis ont disparu en à peine une heure.»

JASPER DOEST

Diplômé en écologie, ce photographe néerlandais de 42 ans explore par son travail la relation qui existe entre l'homme et la nature.









MARAIS DE L'ODIEL, ESPAGNE

Peut-être pas le meilleur chemin

Ce trait de bitume monochrome, incongru au milieu d'une nature aux mille teintes changeantes, est net et brutal. Avait-on réellement besoin de cette route qui fonce droit vers une plage, en traversant le parc naturel des Marais de l'Odiel, en Andalousie, à deux pas de la frontière portugaise ? Le photographe Javier Lafuente, qui a pris ce cliché avec un drone, s'interroge. On aurait peut-être mieux fait de s'abstenir, car, dit-il, «les voitures apportent des débris, de la pollution et perturbent l'écosystème alentour, où vivent lynx ibériques et loutres». Mais aussi échassiers et rapaces, flamants roses, spatules, balbuzards, qui ont trouvé un paradis dans cette réserve de biosphère située à l'embouchure des fleuves Odiel et Tinto.

JAVIER LAFUENTE

A 52 ans, ce photographe amateur espagnol, autodidacte, est passionné par la nature et ses enjeux.



CHIRIBIQUE, COLOMBIE

La montagne au cœur vert

Quand on la laisse tranquille, la forêt amazonienne accomplit des prodiges. Comme ici, dans le Chiribique, un immense parc national colombien peuplé de colibris endémiques, d'aras bleus, de tamanoirs, de jaguars, de tapirs et de pumas. Au sommet d'un tepui (montagne tabulaire) s'est creusé, à force d'érosion, un gouffre de cinquante mètres de profondeur, surnommé «le stade». A l'intérieur, un monde foisonnant, formant une fabuleuse forêt au cœur de la forêt. Le photographe Daniel Rosengren, qui, pour le compte d'une ONG de défense de la nature, a survolé la zone, est resté sous le choc : «C'est la nature le véritable artiste, dit-il. J'ai simplement essayé de lui rendre justice avec ce cliché.»

DANIEL ROSENGREN

Ce Suédois de 43 ans, biologiste de formation, travaille désormais comme photographe pour l'ONG allemande Frankfurt Zoological Society.



PARIS

NOTRE SÉLECTION CULTURELLE SUR UN THÈME, UN PAYS, UNE DESTINATION.



Julien Koubou / Musée de Montmartre

Commande de l'Etat, ce paravent signé Raoul Dufy célèbre la capitale.

EXPOSITION

Dufy : la vie en rose(s)

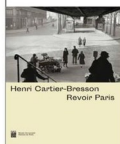
On dit parfois que Paris est une petite ville. Pas chez l'artiste Raoul Dufy, qui la représente au début du XX^e siècle. «Il aime donner de la capitale une vision panoramique, depuis le ciel, qui fait la part belle aux grands monuments», explique Saskia Ooms, commissaire de l'exposition *Le Paris de Dufy*. Peintures, dessins, mobilier ou paravent décorés, le musée de Montmartre a choisi 200 œuvres ébouriffantes de gaieté, où tour Eiffel et arc de Triomphe jaillissent souvent d'un bouquet de roses sur fond bleuté. La touche magique du Havrais ? Il dissocie la couleur de la forme, la fait déborder des contours, jusqu'à insuffler à ses objets, ses décors et ses personnages une aura féerique. L'intérieur de son atelier de Pigalle semble ainsi s'étendre jusque dans les rues, par la fenêtre ouverte. Ses plantureux modèles tiennent à peine entre quatre murs. Quant aux convives des fêtes de la capitale, du bal du Moulin de la Galette aux réceptions mondaines, ils sont littéralement rayonnants.

Le Paris de Dufy, musée de Montmartre, à Paris, jusqu'au 2 janvier. Contact : museedemontmartre.fr

BEAU LIVRE

Cartier-Bresson, tours et détours

Un instant suspendu. Derrière la gare Saint-Lazare, un pas-sant saute au-dessus d'une grande flaque d'eau. C'est l'un des clichés noir et blanc qui a fait la réputation d'Henri Cartier-Bresson, cofondateur de l'agence Magnum. Entre deux reportages à l'étranger, le baroudeur saisit en flâneur



Henri Cartier-Bresson, *Revoir Paris*

des moments de vie auxquels Paris offre un cadre fantastique, avec son architecture resserrée et ses dégradés de gris : amoureux lovés sur les quais de Seine, Giacometti enfonçant sa tête dans son imperméable rue d'Alésia... Et lorsque le photographe couvre des événements, comme ceux de mai 1968, il continue à rechercher le décalage : plutôt que les affrontements, il choisit de montrer des parents guidant leur enfant parmi les pavés arrachés ou un vieillard fixant un slogan sur un mur. Toujours là où ne l'attend pas.

Henri Cartier-Bresson : *revoir Paris*, éd. Paris Musées, 40 €.

DVD

Quand Paris brûle

A travers les yeux de Victorine Brocher, jeune ouvrière de Montmartre, est retracée la Commune de Paris, des prémices de l'insurrection populaire en 1870 à la loi d'amnistie de 1880. Le graphiste Raphaël Meyssan a réalisé un film d'animation à partir de sa BD qui s'appuyait sur des milliers de gravures d'époque. Les images – oiseaux qui s'envolent ou balles qui sifflent au ralenti – prennent ainsi encore plus de chair.

Les Dammés de la Commune, de Raphaël Meyssan, éd. Arte, 20 €.



ROMAN

Sens dessus dessous

Dans une carrière secrète du Trocadéro, Mikel-angelo, faussaire de génie, achève son grand œuvre : une fresque de quinze mètres de long. Il croise la route de six jeunes migrants menacés par des trafiquants et leur offre trois jours de répit dans son refuge. A partir d'un lieu réel et d'un phénomène de société douloureux, Jean-Daniel Baltassat livre un roman poétique sur les voies détournées que prend parfois la solidarité.

Une folie de rêves, de Jean-Daniel Baltassat, éd. Calmann-Lévy, 22,90 €.





MANUFACTURE DE LÉGÈRETÉ
DEPUIS 1859

www.pyrenex.com



NOUVELLE **308** HYBRIDE

Unique

Nouveau PEUGEOT i-Cockpit® 3D*

Système d'infotainment⁽¹⁾ personnalisable*

Jusqu'à 60 km d'autonomie électrique*





PEUGEOT RECOMMANDE **TOTAL** Consommation mixte WLTP⁽²⁾ : 1,1 à 1,2 l/100 km ; Emissions de CO₂ WLTP⁽²⁾ : 24 à 27 g/km.

* De série, en option ou indisponible selon les versions. ⁽¹⁾ Infotainment = info-divertissement ⁽²⁾ Ces valeurs peuvent varier en fonction des conditions réelles d'utilisation et de différents facteurs. Plus d'informations auprès de votre point de vente ou sur <https://www.peugeot.fr/marque-et-technologie/wltp.html>. OPEN - Automobile PEUGEOT 552 144 503 RCS Versailles

[LE GRAND ENTRETIEN]

Jessica *De Largy Healy*

Les préjugés au sujet des Aborigènes d'Australie ont la vie dure. Chargée de recherche au CNRS, l'anthropologue franco-australienne Jessica De Largy Healy connaît très bien ces communautés, que certains croient en marge du monde. Elle s'y est même fait adopter et démonte pour GEO ces idées reçues.

Cela fait vingt ans que vous vous rendez en Terre d'Arnhem, le territoire le plus isolé et le plus mystérieux d'Australie, où résident les Aborigènes yolngu. Était-ce facile de vous y faire accepter ?

Ce fut un long processus, car l'accès à cette région du nord du pays n'a rien d'évident. Même en tant que touriste, on n'y entre qu'avec un permis délivré par ces Aborigènes, qui sont parmi les rares communautés du pays à avoir pu, sans discontinuité, occuper leurs terres et perpétuer leurs traditions. En effet, au moment de la colonisation de la Terre d'Arnhem, presque cent cinquante ans après le reste du pays, la mentalité des missionnaires avait changé. Ils étaient relativement respectueux des populations indigènes. Ailleurs, la colonisation fut très violente. Dans le Sud, où elle a débuté en 1788, les Aborigènes disparurent presque, tués par les pionniers pour récupérer leurs territoires, envoyés dans des missions chrétiennes pour qu'ils oublient leur culture. Les Yolngu forment donc un peuple à part, maître chez lui. Et en 2003, pour ma thèse sur la façon ➤➤

**«LES ADOS
YOLNGU SONT
COMME TOUS
LES ADOS AU
MONDE : ACCROS
AU PORTABLE
ET À YOUTUBE»**



Retrouvez notre interview audio de Jessica De Largy Healy dans l'épisode 7 du podcast GEO «Retour de terrain», à écouter sur toutes les plateformes (Deezer, Spotify, Apple Podcasts...).



Photo: Aldo Scam

Jessica De Larcy Healy travaille sur les questions identitaires chez les Aborigènes et leur rapport aux nouveaux médias.

➤ dont les sociétés aborigènes traditionnelles s'approprient les nouveaux médias, j'ai naturellement choisi la Terre d'Arnhem. J'y suis restée d'abord deux ans. Depuis, j'y retourne presque chaque année. J'ai pu approcher les Yolngu grâce à une personnalité importante de la communauté, Joe Neparrnga Gumbula, que m'avait présenté ma directrice de thèse. J'ai ensuite dû soumettre un document, dont la rédaction m'a pris quatre mois, qui détaillait en anglais l'objet de mes recherches, leur déroulé et l'intérêt qu'elles pourraient représenter pour les Yolngu. Mais, ce qui m'a permis de m'intégrer est d'avoir été adoptée par Gawura Gannambarr, la femme de Joe : aux yeux de tous, je suis devenue sa sœur, ce qui m'a donné la même place qu'elle dans son clan. Je n'aurais pas pu parler aux gens sans savoir comment m'adresser à eux : «sœur», «époux», «oncle maternel»... Et sans adapter mon comportement à notre relation de parenté. Par exemple, les gens qui sont dans une relation «belle-mère et gendre» doivent s'éviter (elles s'ignorent, se tournent le dos...).

Étonnant, votre choix de faire porter votre thèse sur l'utilisation par les Yolngu des nouveaux médias. On pourrait penser ces sociétés traditionnelles, qui vivent en plein bush, rétives aux nouvelles technologies...

C'est une des nombreuses idées reçues sur les Aborigènes. En 2020 et 2021, j'ai participé à l'organisation d'une exposition de peintures sur écorce au musée du quai Branly, à Paris, en partenariat avec un centre artistique de Terre d'Arnhem. En pleine pandémie, impossible d'aller sur place. Alors nous avons fonctionné comme tout le monde : en «visio». Et les Yolngu nous ont envoyé, par WeTransfer, les prises de son et les vidéos qu'ils avaient réalisées pour commenter les œuvres. Les Aborigènes d'Australie ont très tôt su tirer parti des nouveaux médias. À la fin des années 1990, alors qu'Internet émergeait à peine dans le grand public, de nombreuses communautés avaient déjà leur propre site Web. En 2002, Joe Gumbula, le mari de ma

sœur adoptive, a eu l'idée de demander aux musées du monde entier de numériser les œuvres et documents yolngu (enregistrements de chants, films de danses...) présents dans leurs collections pour les mettre à disposition de la communauté sur un serveur informatique. Son but était d'intéresser les jeunes Yolngu à la culture et à la tradition en utilisant ce qui, alors, les fascinait : les ordinateurs. Aujourd'hui, les ados de la Terre d'Arnhem sont comme tous les autres : accros à leur portable et à YouTube.

Donc, pour vous, ce peuple, dont la civilisation est souvent qualifiée de «plus ancienne de la planète», ne vit pas intentionnellement en marge du monde dit moderne...

Certes, aucun autre peuple ne peut revendiquer une occupation continue d'un territoire sur une aussi longue période (les dernières datations archéologiques la font remonter à 60 000 ans). Mais, pour le reste, les allégations sur sa prétendue incapacité à s'adapter sont des fables inventées pour justifier la colonisation à la



«LEUR PRÉTENDUE INCAPACITÉ À S'ADAPTER EST UNE FABLE INVENTÉE À LA FIN DU XVIII^e SIÈCLE»

fin du XVIII^e siècle. Présentés comme nomades soumis aux aléas de la nature, ne possédant ni écriture, ni agriculture, ni architecture, les Aborigènes étaient à l'époque considérés comme le degré zéro de l'humanité, des hommes préhistoriques n'ayant pas évolué. Et voués à disparaître, car inadaptés à la «civilisation moderne» telle que les Britanniques la concevaient. Ce discours était pratique. Il permettait de s'emparer de leurs territoires en prétextant que l'Australie était une *terra nullius*, une terre n'appartenant à personne.

On parle là de préjugés vieux de plus de deux siècles...

Oui, mais ce sont toujours des sujets brûlants. En 2014 est paru un livre qui a provoqué une grande controverse, *Dark Emu, Aboriginal Australia and The Birth of Agriculture*, dont la traduction est sur le point de sortir en France (aux éditions Pétra). Son auteur, Bruce Pascoe, historien amateur, y montre que les Aborigènes avaient en fait développé des pratiques agricoles, et que les textes des colons les évoquant ont été ignorés par les gouvernements successifs pour construire le grand récit national. Il explique, par exemple, que, dans le sud-est du pays, la population avait mis en place des systèmes aquacoles destinés à attraper, puis élever des anguilles, qu'elle fumait ensuite. Cet ouvrage a eu un incroyable succès. Mais il a aussi été vivement attaqué. On reproche par exemple à Pascoe d'avoir généralisé, d'avoir affirmé que les Aborigènes étaient des agriculteurs, alors que seules certaines pratiques, à certains endroits, étaient sérieusement documentées.

Et vous, qu'en pensez-vous ?

Moi, je trouve qu'il a le mérite d'avoir appris au grand public des choses dont seul le milieu académique avait connaissance jusque-là. C'est très important : plus les savoirs des Aborigènes sont connus, plus le regard sur eux change. Et vu le défi climatique auquel est confrontée l'Australie, certaines de leurs pratiques s'avèrent primordiales. Par exemple, leur technique de brûlis pour ➤

40th
Anniversary
SEIKO

“Réaliser de nouvelles choses,
c’est l’aventure.”

— Aventurier, Naomi Uemura

Keep Going Forward

 **PROSPEX**



Continuez à aller de l'avant.

SEIKO

DEPUIS 1881

SPB121J1 - Mouvement automatique 6R - 70 heures de réserve de marche





**«POUR GAGNER
LES NON-ABORIGÈNES
À LEUR CAUSE,
ILS LES SENSIBILISENT
À LEUR CULTURE,
LEUR IMAGINAIRE...»**

➔ régénérer la végétation est aujourd'hui intégrée à la lutte contre les incendies, notamment parce qu'elle crée des parcelles de végétation basse qui ralentissent la progression du feu. Il existe même une association aborigène qui l'enseigne aux rangers des parcs nationaux ainsi qu'aux fermiers.

Y a-t-il d'autres sujets polémiques ?

L'exploitation minière. La dernière crise en date a été déclenchée en mai 2020, quand, pour étendre les activités d'une mine de minerai de fer, le groupe anglo-australien Rio Tinto a fait sauter deux grottes dans la gorge de Juukan, en Australie-Occidentale. Des sites sacrés pour les Puutu Kunt Kurrama et les Pinikura, et où des preuves d'une occupation continue depuis 46 000 ans avaient été trouvées par des archéologues. L'affaire a soulevé un tollé général et conduit à une enquête parlementaire. Rio Tinto a été sévèrement critiqué par ses actionnaires, et a fini par pousser son directeur général et son président à démissionner. La question des mines n'est pas uniquement un sujet de débat national. Elle crée des tensions terribles, car certains Aborigènes sont contre l'exploitation des sous-sols, qui, pour eux, porte atteinte à l'intégrité du territoire, alors que d'autres se montrent plus pragmatiques : à condition que les lieux sacrés soient préservés, ils y voient une solution pour sortir de la précarité. Imaginez alors les débats déclenchés au sein de ces populations lorsque arrive un industriel qui promet de construire une école, de former les jeunes à certains métiers, de mettre en place un fonds pour la prise en charge des funérailles... Sans parler des royalties qu'il versera à la communauté.

Comment les Aborigènes parviennent-ils à fédérer l'opinion publique et les politiques autour de leur cause ?

Ils sont très actifs au niveau politique. Par exemple, suite à l'affaire de la gorge de Juukan, des Aborigènes d'Australie-Occidentale ont déposé une plainte auprès de l'ONU pour forcer cet Etat à mieux protéger leur

patrimoine. Mais ils gagnent aussi les non-Aborigènes à leur cause en les sensibilisant aux spécificités de leur culture, leur art, leur imaginaire. C'est dans ce but que des membres de ma famille d'adoption accueillent chaque année plusieurs groupes d'élèves issus d'écoles privées du sud du pays dans une *outstation* (petite communauté isolée) perdue sur la côte nord de la Terre d'Arnhem. Ces jeunes, considérés comme la future élite de l'Australie, séjournent avec eux cinq jours, apprennent à pêcher, à fabriquer des paniers... Cette initiative n'est pas isolée. Chaque année, en août, les Yolngu organisent un événement à fort impact, le Garna Festival. Jusqu'à 3 500 personnes affluent dans une clairière de sable entourée d'un bois d'eucalyptus, près de Nhulunbuy, une ville à 4 200 kilomètres de Canberra, la capitale. Trois jours durant, le public assiste à des cérémonies rituelles et des conférences, participe à des ateliers (collecte de plantes médicinales dans le bush...).

Qui sont les festivaliers ?

Au début, dans les années 2000, nous étions surtout des universitaires, et nous campions dans le bois. Aujourd'hui, il y a aussi de confortables logements en dur. Car le Garna est devenu un haut lieu politique. Tous les premiers ministres, tous les ministres des Affaires aborigènes s'y sont rendus. On y rencontre les grands intellectuels australiens, les chefs des partis. Les débats sont retransmis en direct sur les réseaux sociaux. C'est l'occasion pour les Aborigènes d'adresser des revendications formelles au gouvernement. Pour moi, c'est l'une des meilleures expériences qu'un visiteur en Australie puisse faire pour toucher du doigt le monde contemporain aborigène. D'autant que, juste à côté, à Yirrkala, se trouve un centre d'art incroyable. A chaque fois que j'y vais, j'ai l'impression d'être au centre du monde. On y croise de grands collectionneurs internationaux ; le prince Charles y est venu ; le chanteur brésilien Gilberto Gil aussi, pour donner des concerts et tourner un documentaire (*Viramunda*, sorti en 2013). ➔



Un conseiller face à vous, c'est toute une banque à vos côtés.

Conseillers, experts patrimoniaux, financiers
ou immobiliers, gestionnaires de portefeuilles :
quels que soient vos projets, nous mobilisons
tous nos experts pour vous aider à les réaliser.

C'est sans doute cet engagement et cette implication
qui nous ont permis d'être récompensés en 2020
pour la qualité de notre accompagnement
dans la réalisation de vos projets*.

Rendez-vous sur hsbc.fr/expert



LES TROPHÉES DE LA BANQUE
2020



SATISFACTION
CONSEILLER PROJET

par meilleurebanque.com

*Les Trophées de la qualité bancaire sont décernés par meilleurebanque.com (société du Groupe meilleurtaux.com). L'édition 2020 de cette étude a été réalisée online en association avec l'Institut Opinion Way, entre le 27 septembre et le 23 octobre 2019, sur un échantillon de 5 035 Français bancarisés et représentatifs de la population française âgée de 18 ans et plus. HSBC Continental Europe - Société anonyme au capital de 491 155 960 euros - SIREN 775 070 284 RCS Paris. Siège social : 39 avenue Kléber 75116 Paris. Banque et intermédiaire en assurance immatriculé auprès de l'ORIAS (Organisme pour le Registre des Intermédiaires en Assurance - orias.fr) sous le n° 07 005 894. Crédit photo : Getty Images.

➤ **Cette volonté de transmettre, les Yolngu l'ont aussi vis-à-vis des autres Aborigènes...**

Oui, par exemple, tous les ans, ma famille d'adoption reçoit des étudiants de Naisda, la principale école de danse aborigène du pays, basée à Sydney. Pendant dix jours, elle les aide à préparer une cérémonie à base de danses rituelles. Elle leur raconte en quoi ces chorégraphies sont liées à l'histoire d'un lieu ou à des activités quotidiennes, comme la chasse à la lance, que miment certains gestes rituels. C'est important, car la plupart de ces jeunes viennent des Etats de Victoria et de Nouvelle-Galles du Sud, où la mémoire des arts et rites traditionnels ne s'est pas toujours transmise. C'est en effet là-bas que la colonisation britannique a débuté. Dans ces Etats, les Aborigènes sont souvent issus de plusieurs générations de métissage. Rares sont ceux qui parlent la langue de leur clan d'origine et pratiquent les rituels. Mais tous se revendiquent Aborigènes.

C'est-à-dire ? Comment peut-on se sentir Aborigène alors qu'on n'en a plus la culture ?

Pour étudier cette question, au début de ma carrière, en 1999, j'ai passé trois ans avec des Koori (c'est le nom générique que se donnent les Aborigènes de l'Etat de Victoria), à Halls Gap, une petite ville à 250 kilomètres à l'ouest de Melbourne. Et j'ai compris que tous connaissaient parfaitement leur généalogie familiale. Certains étaient capables de réciter les noms de soixante parents en quelques minutes ! Alors même que les familles avaient été décimées, séparées. On me montrait souvent les photos des grands-parents ou arrière-grands-parents en pointant le dernier ou la dernière *full blood* («sang pur»), une expression horrible mais qui montre bien leur attachement à leurs racines. Et c'est en partie ainsi, en entretenant activement le souvenir de liens familiaux disparus, que s'était construite leur identité et qu'ils avaient trouvé un équilibre. C'est sûrement pour cela que la plupart des gens que j'ai fréquentés à l'époque dans cette communauté



«RARISSIME : UN MANNEQUIN YOLNGU VIENT DE FAIRE LA UNE D'UN MAGAZINE DE MODE»

ont une vie épanouie aujourd'hui. Je les suis sur Facebook : ils ont une famille, sont propriétaires (le rêve australien !) et ils travaillent. Plusieurs ont été formés dans des écoles d'art et sont devenus des artistes reconnus qui explorent leur identité, l'histoire de leur peuple... avec des médias et matériaux contemporains, comme la vidéo ou le néon.

Pourtant, la situation des Aborigènes s'est dégradée récemment...

C'est vrai. Et plus uniquement dans les grandes villes, où les individus sont plus isolés. La politique du gouvernement australien est devenue ultraconservatrice. Dans le Territoire du Nord, dont dépend la Terre d'Arnhem, la population indigène a ainsi été traumatisée par un événement que tous nomment là-bas «*the intervention*». En 2005, un rapport indépendant a montré que, dans certaines communautés aborigènes de la région, il y avait une forte incidence des violences familiales, notamment à l'encontre des enfants. Les faits étaient là, mais certains mé-

dias ont monté l'affaire en épingle. La réponse du gouvernement de Canberra a été à la mesure de la déferlante médiatique : il a envoyé l'armée dans certaines outstations pour qu'elle procède à des examens médicaux forcés de tous les enfants. S'en est suivie une série de règles coercitives qui contraignent les gens, par exemple, à dépenser la moitié de leurs minima sociaux pour certains produits (les biens de première nécessité, donc pas d'alcool entre autres), et ce, uniquement dans certaines boutiques. D'où des aberrations : pour aller au supermarché autorisé le plus proche, certains doivent prendre l'avion ! Pour les adultes, la situation est intolérable, ils ont l'impression d'être revenus au temps des missions ! Et pour les adolescents, qui n'ont connu que cette sorte de mise sous tutelle, c'est pire. Ils n'ont plus de repères. Violence, alcool ou encore stupéfiants de fortune (ils sniffent de l'essence, par exemple), les dérives sont très fréquentes.

Qu'est-ce qui est mis en œuvre pour les sortir de cette situation ?

Peu de mesures prises par les autorités sont efficaces, car elles sont rarement le fruit de consultations avec les communautés. Mais certaines familles ont pris les choses en main : elles envoient leurs ados à problèmes dans une outstation, où, sous la tutelle d'un ancien, ils apprennent les histoires ancestrales ou à utiliser les ressources du bush. L'espoir est qu'ils se reconstruisent ainsi.

Et ça marche ?

Pour certains, oui. Mais il faudrait que l'ensemble de la société australienne donne à ces jeunes des raisons d'être fiers. En septembre, Magnolia Maymuru, une mannequin yolngu, a fait la couverture du *Vogue Australie* avec son bébé. Un fait rarissime. En soixante ans d'existence de ce magazine, seulement deux autres modèles aborigènes ont eu cette opportunité. Cela peut paraître un peu futile, mais c'est bénéfique, comme tout ce qui contribue à montrer des Aborigènes sous un jour positif. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR ANNE CANTIN

SEULE LA MER SEULE MSC CROISIÈRES



MER ROUGE MSC BELLISSIMA

8 jours • 7 nuits

de novembre 2021 à mars 2022
au départ de Djeddah

Vols de/vers Paris
& Croisière à partir de

948 € par pers.

+ frais de service hôtelier
77 € par pers.

PRIX TOTAL À PARTIR DE

1 025 €* par pers.

CET HIVER, UN VOYAGE INÉDIT AU COEUR DE L'ARABIE.

Seule la mer vous fait vivre des expériences uniques. Découvrez la beauté mystérieuse et intemporelle de l'Arabie et les eaux chaudes de la Mer Rouge, où l'histoire et la nature s'entremêlent avec élégance le temps d'une croisière inédite et inoubliable. Entre chaque escale, savourez des mets délicieux dans des restaurants raffinés, assistez à des spectacles fascinants, offrez-vous une parenthèse de détente au spa ou au bord de la piscine. Seule la mer a tant à offrir. Seule MSC révèle la magie de la mer.

**Réservez maintenant en agence de voyages
via notre Centre de Contact Client au 01 70 83 55 22 ou sur [msccroisieres.fr](https://www.msccroisieres.fr)**



DÉCOUVRIR
LE MONDE EN GRAND



*Exemple de prix à partir de, au 24/09/2021, par personne en cabine intérieure "Bella" base double, croisière 8 jours/7nuits, valable sur les départs des 11 décembre 2021, 8, 15, 22 et 29 janvier 2022, 5 février 2022.
Le prix comprend : les vols de/vers Paris, les transferts aéroport/port/aéroport, la pension complète à bord (hors boissons), les frais de service hôtelier (Adulte : 77 € par pers. soit 12,5 € par nuit et par adulte), le visa d'entrée en Arabie Saoudite (50 € par pers.), l'assurance Covid-19 (29 € par personne) et les taxes et charges portuaires.
Le prix ne comprend pas : les forfaits en option (boissons, internet, etc.) excursions facultatives, et les assurances voyage. Conditions de vente sur [msccroisieres.fr](https://www.msccroisieres.fr) - IM075100262



Patiente sentinelle, la panthère des neiges guette ses proies, se confondant avec les rochers. Au moindre bruit, elle disparaît, d'où son surnom de fantôme des montagnes.

Sur les traces du

fantôme des cimes

SUR LE HAUT PLATEAU TIBÉTAIN, FRÉDÉRIC LARREY
A TRAQUÉ L'INSAISSABLE PANTHÈRE DES NEIGES,
AIDÉ PAR DES BERGERS. UN EXPLOIT PHOTOGRA-
PHIQUE DOUBLÉ D'UNE AVENTURE HUMAINE.



Frédéric Larrey, 41 ans, est photographe animalier. Ses reportages sur la faune terrestre et marine l'ont notamment conduit à Madagascar, en Nouvelle-Zélande et aux îles Galápagos.





Une «planque» parfaite pour l'animal, présent ici en plus forte densité que partout ailleurs. Dans la province chinoise du Qinghai, la chasse est interdite.



Tout est bon dans le yak ! Chaque matin, les femmes s'occupent de la traite, puis collectent les bouses qui, une fois séchées, servent de combustible de chauffage.



Les bergers d'ici n'ont jamais été un peuple de chasseurs. Leur philosophie : vivre avec la nature plutôt que contre elle»







Les deux hommes progressent péniblement depuis l'aube. Ils avancent à flanc de montagne, au milieu d'un cirque de sommets enneigés. En ce matin d'octobre, la brume s'agrippe aux crêtes de la cordillère du Kunlun, dans la province chinoise du Qinghai, à l'est du Tibet. A plus de 4 500 mètres d'altitude, l'oxygène se fait rare, le souffle est court. Et le vent glace les os. Frédéric Larrey et son guide font

halte. Le photographe français, engoncé dans sa veste en duvet, bonnet de laine sur la tête, scrute à la longue-vue les falaises. Il sonde chaque aspérité, cavité, saillie. Soudain, à 300 mètres, «elle remplit le cadre de mon viseur, raconte-t-il. Immobile, telle une statue gravée dans la pierre, la panthère des neiges est là, sur une crête, la tête tournée vers moi... Et, tout à coup, ses yeux croisent les miens.» L'a-t-elle repéré ? Le photographe en a le souffle coupé. Le «fantôme des montagnes», comme on appelle ici l'insaisissable animal, se lève, traverse une pente herbeuse, s'arrête, puis s'évapore dans la brume.

C'était à l'automne 2016. Un coup de chance fabuleux. Car cette rencontre est des plus rares. Buffon avait certes décrit la panthère des neiges dans son *Histoire naturelle*, au XVIII^e siècle, mais ce prédateur solitaire a toujours conservé une part de mystère. Quelques spécimens furent introduits dans les zoos d'Europe au milieu du XIX^e siècle ; cependant, la première photo de l'animal dans son milieu naturel, signée George Schaller, un biologiste américain, ne date que de 1971. De quoi faire rêver Frédéric, 41 ans, photographe animalier, biologiste de formation et initié à l'alpinisme, issu d'une famille qui a le goût de l'aventure et de la montagne. «J'avais attendu toute ma vie de croiser le regard de l'animal emblématique de l'Himalaya, confie-t-il. Après cette première rencontre, le festival Argelès Photo Nature, qui avait largement financé mon voyage, m'a soutenu à nouveau pour que j'y retourne et que j'y passe du temps.»

Beaucoup de temps. Au total, Frédéric Larrey a effectué huit voyages dans le Qinghai, dont six expéditions sur les traces du fauve. Pour la première, en 2017, il a choisi avril : «A la fin de la saison des amours, les femelles, qui vivent d'habitude en solitaire sur leur territoire, oublient leur légendaire prudence pour appeler les mâles en rut.» Frédéric et son frère Olivier, venu filmer, se sont envolés pour le Qinghai, direction la réserve naturelle des Sources des Trois-Rivières (Sanjiangyuan), ainsi nommée car Mékong, Yangzi Jiang et fleuve Jaune y prennent leur source. Avec ses 300 000 kilomètres carrés (la superficie de l'Italie), cette aire protégée, dont une partie est devenue un parc national en 2020, est l'une des plus vastes de la planète. Un emplacement stratégique, sous haute surveillance militaire, dans le



Au total, Frédéric Larrey a passé 180 jours à pister la panthère des neiges, à raison de dix heures par jour. Une épreuve physique éreintante.

Tibet dit historique, près de la province du même nom. La panthère des neiges, dont la population totale est estimée à quelques milliers et qui vit sur un territoire étendu sur douze pays d'Asie centrale [voir notre carte], s'y plaît bien. Altitude moyenne : 4 500 mètres. Difficile d'accès, la zone est à l'écart des routes touristiques. Bref, elle est parfaite. Le Qinghai, imprégné des cultures tibétaines et mongoles, offre un autre atout : alors qu'un peu partout en Asie centrale le félin est braconné pour sa peau et ses os, très recherchés dans la pharmacopée chinoise, les autorités locales y interdisent toute forme de chasse depuis une vingtaine d'années.

Partir en expédition là-bas suppose pas mal de matériel [lire notre encadré]. Mais surtout un bon entraînement physique, afin d'aider le corps à mieux supporter le manque d'oxygène des hautes altitudes. Escalade et marches en montagne dans les Alpes, avec, sur le dos, des sacs de vingt à trente kilos, ont fait l'affaire. «Sur place, pas de mauvaises surprises, témoigne Frédéric. Le Qinghai est à la même latitude que la Tunisie ou la Californie. Au printemps, même quand il y a des chutes de neige, elle fond très vite et il n'y a pas de risque d'avalanche.» Reste que la traque du fantôme des cimes relève de l'exploit sportif. «Il y a tant de barrières rocheuses à franchir, sans parler du manque d'oxygène (il faut une semaine pour s'habituer) et du poids des sacs ! Et si, tout à coup, il



DANS LES COULISSES DE L'AVENTURE

se met à neiger, cela peut devenir glissant ; il faut emporter de petits crampons. » Moins agile sur les plaques de neige que l'adroit félin qui promène ses quarante kilos de muscles avec la grâce d'un funambule, Frédéric s'est quand même cassé une côte. N'est pas équilibriste des cimes qui veut... Au moindre bruit suspect, la panthère se carapate, gravissant en quelques bonds d'abruptes parois. D'en haut, elle surveille son territoire et guette ses proies, qu'elle repère de loin mais laisse approcher avant de fondre sur elles au dernier moment.

Cette aventure est aussi l'école de la patience. Patience avec l'animal d'abord : la panthère, dotée d'un pelage qui va du gris pâle au gris jaune, tacheté de sombre, est un génie du camouflage qui se fond dans les rochers comme dans la neige, et le repérer peut prendre très longtemps. Mais aussi avec les hommes. Frédéric et Olivier l'ont appris à leurs dépens. « On était retournés sur le lieu où j'avais vu la panthère la première fois, raconte Frédéric, j'avais parlé au maire du coin, payé les autorisations pour faire des photos. Tous les jours, on montait jusqu'à un col. Au bout de huit jours, toujours rien. Les habitants venaient nous voir et on les sentait plu-

Cent kilos de matériel

Tentes, toiles d'affût, appareils photo, longue-vue, jumelles, téléphone satellite, lampe frontale, nourriture lyophilisée, vêtements en mérinos et en duvet... L'équipement nécessaire à chaque expédition représente une centaine de kilos. Au cours de ses excursions quotidiennes, Frédéric Larrey portait un sac à dos de vingt-cinq kilos.

Sous le signe des extrêmes

Il lui aura fallu affronter des températures descendant à - 25 °C, escalader des cols à plus de 5 000 mètres d'altitude et supporter les maux de tête causés par le manque d'oxygène ou encore le vertige provoqué par les pistes à flanc de montagne.


L'aide précieuse des bergers

Ils l'ont hébergé, nourri, guidé... Sans eux, sans leur connaissance du félin et du terrain, rien n'aurait été possible. « Je leur dois ce reportage », reconnaît Frédéric Larrey.

POUR ALLER PLUS LOIN

De ses mois de traque, Frédéric Larrey a rapporté deux livres : un journal de bord photographique, *Panthère des neiges et léopard de Chine, expéditions au Tibet*, et un ouvrage relatant son expérience sur le terrain illustré par l'aquarelliste Yves Fagnard, *Tibet, en harmonie avec la panthère des neiges*, tous deux aux éd. Regard du Vivant. A lire aussi, *La Panthère des neiges* (éd. Gallimard), récit de Sylvain Tesson sur son expédition dans la région, prix Renaudot 2019.


tôt hostiles. Nous avons compris qu'avec notre longue-vue on dérangeait des braconniers. J'en ai d'ailleurs repéré un qui rabattait des cerfs, on entendait des coups de feu. On a aussi essayé de nous vendre une panthère sortie d'un congélateur, soi-disant morte dans une chute. » Finalement, les deux Français ont dû plier bagage. Au petit village d'à côté, ils ont fait la connaissance d'un jeune Tibétain qui leur a parlé de son oncle, un berger nommé Tsejenima, qui vit dans une autre vallée, à cent kilomètres de là, et travaille à la protection de la nature. « J'ai appris à cette occasion que du chaos pouvaient naître les plus belles occasions de reportage », analyse Frédéric. La rencontre avec Tsejenima s'avérera ➤➤



Ce félin, qui vit entre 2 500 et 5 400 mètres d'altitude, est parfaitement adapté aux terrains accidentés et au climat froid de la haute montagne.



Elle promène ses quarante kilos de muscles avec la grâce d'un funambule, ses larges pattes lui évitant de s'enfoncer dans la neige»



Sa queue

Cet équilibriste des cimes l'utilise comme un balancier. Longue et touffue, elle lui sert aussi de couverture qu'il enroule autour de son corps pour garder la chaleur.

Sa robe

Avec son pelage gris pâle parsemé de taches sombres l'été, plus claires l'hiver, elle est un as du camouflage. Elle se fond tant dans les rochers que dans la neige.

Son poitrail

Très développée, la cage thoracique de l'animal lui permet d'inhaler d'importantes quantités d'air, et donc d'oxygène, plus rare à ces hautes altitudes.

Son museau

Il est court et large. Grâce à sa grosse cavité nasale, l'air ambiant glacial, une fois inspiré, se réchauffe avant de circuler dans les poumons.

Ses pattes

Elles sont massives et couvertes de fourrure, y compris sur les soles plantaires. Ce qui leur confère un effet « raquette » et une protection contre les aspérités abrasives.



Je suis sous la tente, un ours rôde dans les parages et les chiens aboient. Impossible pour moi de fermer l'œil»

➤ capitale pour la suite des événements. «Je suis retourné chez lui plusieurs fois, souligne Frédéric. Il connaît bien le terrain et les animaux, et cela a été essentiel pour notre travail. Depuis, c'est resté un ami.» Jadis nomades, les éleveurs d'ici sont aujourd'hui en majorité sédentarisés. A la demande du photographe, nous resterons discrets sur la localisation exacte du masif où habite le fameux Tsejenima : pas question d'encourager un afflux de visiteurs. «Il a fallu deux jours en 4 x 4 sur des pistes vertigineuses pour gagner sa bergerie, se borne-t-il à préciser. Une route sur laquelle on est frappé par la beauté âpre de ce monde minéral où le vent fait mordre la poussière et le soleil brûle la rétine, dessèche la peau.» Tout autour, la nature grouille de vie : gypaètes barbus, aigles royaux, vautours de l'Himalaya, chocards à bec jaune et pigeons des neiges tournoient au-dessus des grands bharals (des caprins aux cornes en forme de lyre), lièvres laineux, marmottes de l'Himalaya et cerfs à lèvres blanches.

Au cœur du paysage, les yaks, paisibles ruminants qui vivent ici aussi bien à l'état sauvage que domestique. Ils constituent l'essentiel de l'activité humaine à cette altitude avec, en mai et juin, la récolte du cordyceps, champignon parasite d'une chenille très recherché par la médecine chinoise et revendu au détail jusqu'à 120 000 euros le kilo. L'hiver, les hauts plateaux sont emprisonnés dans une gangue de neige et, l'été, ils cuisent sous un soleil de plomb. Les montagnards sont solidaires, communiquant entre voisins par talkie-walkie, partageant leur nourriture, s'entraînant pour



Le photographe a pu expérimenter la variété des climats du Qinghai. L'été, les hauts plateaux cuisent sous un soleil de plomb (à g.), l'hiver les emprisonne dans une gangue de glace sur laquelle apparaît parfois la piste fraîche d'une panthère des neiges (à dr.).

rassembler les troupeaux ou retaper les maisons. « Celle de Tsejenima s'élève au milieu d'un enclos qui sert à parquer les yaks, décrit Frédéric. Une construction traditionnelle en pierre, terre séchée et torchis, renforcée avec du ciment. Des panneaux solaires permettent de recharger les batteries des talkies-walkies et des Smartphones, de plus en plus courants. » Tsejenima et sa femme, Tsailan, âgée comme lui d'une trentaine d'années, ont quatre enfants. Pendant le reportage, les trois aînées, écolières, passaient la semaine en pension à une heure de voiture, ne rentrant que pour le week-end. Seul le petit dernier, 4 ans, vivait à plein temps avec ses parents. La famille occupe une pièce sommairement

détaille Frédéric. Température dans la bergerie : 6 °C à peine. Tsailan a préparé du porridge accompagné de lait de yak et de sucre en poudre, du café et du miel. « Ensuite, on attrape nos sacs à dos, déjà prêts, remplis du matériel photo, et on part pour la journée. L'idée : arriver sur place juste avant le lever du soleil, attendre toute la journée, puis redescendre à la tombée de la nuit. » Une journée sans bouger de l'affût (une tente en toile), sans faire le moindre bruit ? « Ah ça, c'est le job ! résume Frédéric, sourire aux lèvres. On est assis sur un petit siège, on mange de la nourriture lyophilisée et on pisse dans une bouteille ! » Au total, dix à douze heures dehors, au lieu de sorties de trois heures, en général, pour les habitants du coin. « Après quelques semaines, on perd pas mal de poids, du muscle surtout, et on est fatigué », conclut Frédéric.

Dormir sur place la nuit, en revanche, pas question ! L'ours bleu du Tibet rôde. « Si on se retrouve face à lui et qu'il est surpris, il peut charger », explique Frédéric. Le plantigrade, toujours à la recherche de nourriture, force les habitations en l'absence de leurs occupants et dévore les réserves. Durant l'un des séjours des frères Larrey, la bergerie sera visitée par un ours qui ouvrira une brèche large d'un mètre dans le mur, dévastant la pièce spartiate, mi-chambre d'appoint, mi-entrepôt, réservée aux photographes. La placidité de Tsejenima face à cette intrusion a enchanté Frédéric. « Je n'aurais jamais cru qu'il y avait des gens assez tolérants pour laisser un ours défoncer leur maison sans

chercher à se venger », avoue-t-il. L'éleveur s'est contenté de remettre sa maison en état. Cette nuit-là, les Français, eux, dormirent, peu rassurés, sous la tente.

Précisons qu'ici personne ne possède de fusil. Chaque année, la panthère des neiges prélève cinq ou six bêtes sur la cinquantaine du troupeau de Tsejenima, parfois à 200 mètres de la maison et malgré la vigilance des mastiffs tibétains, de gros chiens de berger. Une sacrée perte. Car tout est bon dans le yak : cuir, laine, chair, consommée fumée, lait bien sûr, qui permet de fabriquer la *tsampa*, un mélange de beurre, de fromage et de farine d'orge grillée, nourriture de base locale. Et même ses bouses séchées, qui alimentent le poêle. Mais la chasse est interdite et les autorités ont mis en place, à la fin des années 2010, un système d'indemnisation, l'équivalent de 500 dollars par tête (la moitié de sa ➤➤



meublée : un poêle, un bureau, une table, des tabourets et des coffres en bois. Des tissus aux couleurs vives égayent le divan, et des tapis habillent le sol en terre battue. Dans un coin, un téléviseur alimenté par un générateur. « En avril 2017, on a regardé avec eux les résultats du premier tour de l'élection présidentielle française ! » se souvient, amusé, le photographe. Mais l'engin est rarement allumé. « Ils craignent que la télé ne comporte un mouchard. » Au Qinghai, la prudence est de mise. On évite de parler des sujets politiques ou religieux et de montrer le portrait du dalaï-lama.

Une journée à la recherche de la panthère obéit à un rituel immuable. Très tôt, « il faut s'extirper de la chaleur réconfortante du duvet à plumes, enfiler deux paires de chaussettes en laine, deux collants en mérinos, deux pulls, un pantalon épais et enfin une ou deux doudounes »,



Pour défendre leurs troupeaux, les habitants élèvent des mastiffs tibétains, chiens qui protégeaient jadis les monastères (en h.).

Tsejenima, berger et guide, reçoit régulièrement son frère et son épouse pour partager du thé au lait de yak (en b.).

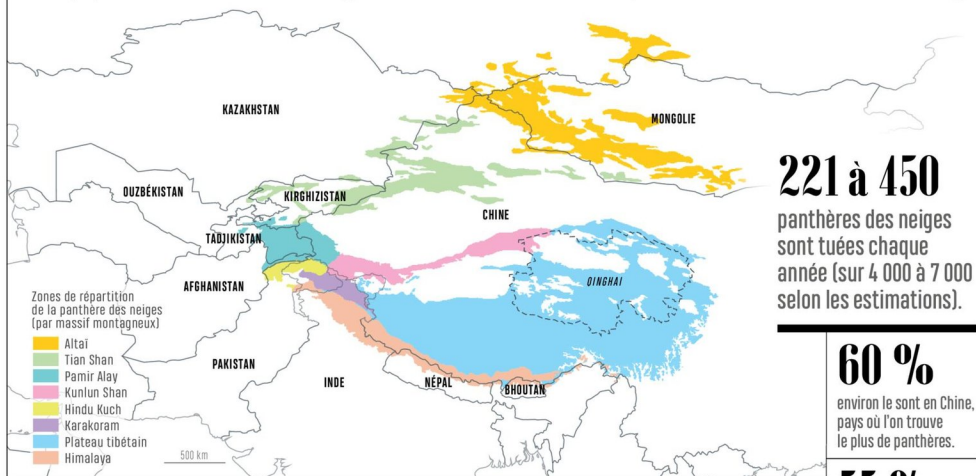
Bouddhistes, les populations locales croient en la réincarnation, y compris en animal (à dr.). Ce qui les pousse à préserver la faune.





UN FÉLIN MENACÉ PARTOUT OÙ IL VIT

Classée vulnérable par l'Union internationale pour la conservation de la nature, la panthère des neiges a vu sa population décliner de 20 % en vingt ans. En cause : un habitat menacé, les conflits avec l'homme et le braconnage.



221 à 450
panthères des neiges
sont tuées chaque
année (sur 4 000 à 7 000
selon les estimations).

60 %

environ le sont en Chine,
pays où l'on trouve
le plus de panthères.

55 %

des panthères tuées
le sont par des éleveurs.

21 %

sont braconnées pour
leur fourrure.

Source : rapport de l'ONG Traffic
(période 2008-2016).

» valeur), en cas d'attaque par une bête sauvage. Il suffit de rapporter aux autorités les sabots et oreilles de l'animal tué, une photo de la carcasse et un constat précisant les circonstances de l'attaque pour être dédommagé. «Les gens du coin n'ont jamais été des chasseurs de toute façon, note Frédéric. Leur philosophie : vivre avec la nature, pas contre elle.» Même avant l'interdiction, la majorité des bergers ne tiraient sur les animaux sauvages que pour s'en défendre et protéger les troupeaux, surtout quand ils élevaient encore des moutons, plus vulnérables que les yaks. Depuis qu'ils sont indemnisés, ils ont accepté sans regret d'abandonner leurs fusils.

S ereine dans son milieu naturel, la panthère des neiges ne manifeste d'ailleurs guère d'agressivité envers l'homme. Un berger, Galai, raconte ainsi s'être retrouvé un jour nez à nez avec l'une d'elles alors qu'il était en train de rassembler son troupeau dans les alpages. Surprise de l'un comme de l'autre. Ils sont restés figés un instant, à se regarder fixement. Puis la panthère s'est aplatie et a filé sans demander son reste. D'autres témoignages font état d'enfants éloignant un

félin rien qu'en tapant dans leurs mains. «Les populations bouddhistes locales croient en la réincarnation des êtres, qui peuvent prendre la forme d'un animal», ajoute Frédéric.

Un matin, Tsejenima a annoncé qu'une panthère avait emporté un de ses plus jeunes yaks durant la nuit. Les photographes et leur guide ont décidé de suivre la piste encore fraîche du félin. La panthère n'était pas allée loin. Ils l'ont bientôt repérée, allongée à mi-pente, en pleine sieste digestive, à une vingtaine de mètres de sa proie déchiquetée. Cette fois-là, Frédéric a eu tout le temps de l'observer et de la photographier sous tous les angles. «Douze heures à la contempler dans d'excellentes conditions, j'ai eu une chance formidable», relate-t-il. Sans compter le spectacle offert par d'autres animaux, attirés par l'odeur de la viande : un renard roux qui ramasse furtivement une côte du yak, pas impressionné par le félin ; un vautour qui survole les lieux à la recherche d'un os ; et même un chien venu prendre sa part du festin avant de rebrousser chemin quand la panthère ouvre un oeil agacé. ➔

Be
Brilliant™

Changez votre regard sur l'audition.

Signia Active Pro
La nouvelle génération
d'aides auditives.



Redécouvrez le plaisir d'entendre.

- Design avant-gardiste, type écouteur high-tech grand public
- Rechargeable, jusqu'à 26h d'autonomie⁽¹⁾
- Connectivité Bluetooth®, appels, musique, TV, vidéos
- Capteurs de mouvements et Intelligence Artificielle



Connectivité
Bluetooth®



Rechargeable
et nomade



Intelligence
Artificielle



Contactez un conseiller au 09 78 46 58 18
Service et appel gratuits⁽²⁾

signia.net

* Révélés-vous. (1) Sans streaming : jusqu'à 23 heures d'autonomie avec 2h de streaming. (2) Lundi - vendredi : 8h30-19h. Aides auditives Signia Active Pro destinées aux personnes souffrant de troubles de l'audition. Avant toute utilisation, consulter un audiprothésiste ou tout autre professionnel de santé et lire attentivement les notices d'utilisation. Ce dispositif médical est un produit de santé réglementé qui porte, au titre de cette réglementation, le marquage CE. Caractéristiques techniques disponibles sur le site internet du fabricant. Les marques et symboles Bluetooth sont la propriété exclusive de Bluetooth SIG Inc. utilisés par WSAUD A/S sous permission. Les autres marques et symboles appartiennent à leurs propriétaires respectifs. Android et Google Play sont des marques déposées de Google Inc. Apple App Store est une marque déposée d'Apple Inc. iPhone est une marque déposée de Apple Inc., enregistrée aux États-Unis et dans les autres pays. © WSAUD A/S | 09/2021



Au printemps, les femelles, solitaires, oublient leur légendaire prudence pour appeler les mâles en rut»



Au fil des expéditions, Frédéric Larrey a eu l'opportunité exceptionnelle de retrouver et de voir grandir les mêmes individus, identifiables grâce à leurs taches.

➤ En deux ans, le photographe a enchaîné six expéditions de ce type dans le Qinghai, les unes sous un soleil brûlant, les autres dans des conditions polaires. Il a ainsi eu l'occasion d'observer et de photographier vingt-sept panthères différentes, dans des conditions exceptionnelles. «J'ai réussi à en approcher plusieurs à une douzaine de mètres, et j'en ai retrouvé certaines d'un voyage à l'autre, voyant ainsi grandir leurs petits», raconte-t-il.

Pourtant, rien ne ressemble plus à une panthère qu'une autre panthère... Mais Frédéric procède avec méthode : «J'ai répertorié leurs "masques" faciaux en utilisant du papier calque pour dessiner leurs taches noires. Le soir, en comparant les images, je pouvais vérifier si j'avais déjà vu ces animaux. J'ai pu ainsi mesurer leur zone d'action, étudier leurs déplacements.» A chaque fois, le photographe rentre rassuré de ses expéditions dans le Qinghai. «La province résiste pour l'instant à la grande vague d'extinction ou de rarefaction de la biodiversité que j'ai maintes fois observée en France et ailleurs, dit-il. Il y a là-bas un programme de protection des grands prédateurs comme je n'en ai jamais vu

autre part dans le monde. Ils ont totalement réappris à vivre avec la faune.» Il a d'ailleurs eu la chance d'y photographier d'autres félins rarissimes, dont un chat de Pallas, à l'épaisse fourrure, et un léopard de Chine du Nord, espèce en danger critique d'extinction. En 2019, Tsejenima a vendu son troupeau et rejoint l'équipe de gardes de la réserve naturelle des Sources des Trois-Rivières afin de se consacrer à plein temps à la préservation du félin. Bientôt, les touristes n'auront-ils pas envie, eux aussi, de découvrir la vie sauvage du Qinghai ? «Un tourisme émerge, confirme Frédéric. Mais les habitants ne sont pas prêts. J'ai vu une famille laisser la seule pièce chauffée à des visiteurs. Et la mère, qui venait d'accoucher, dormir dans un endroit glacial.» Et puis, franchir des cols à 5 000 mètres, ce n'est pas pour tout le monde. Le photographe livre une astuce : «Dormir la tête surélevée pour éviter l'œdème cérébral.» Mais le royaume de la panthère des neiges restera à jamais un territoire difficile pour le commun des mortels. Et c'est sans doute très bien comme ça. ■

FRANCISQUE OESCHGER

Pour aller plus loin (photos, vidéos...), rendez-vous sur geo.fr section GEO •

Un voyage fascinant dans l'oeuvre d'Hergé,
aux frontières de l'art et de l'imaginaire...



Le premier
hors-série de
la revue à succès !
TINTIN
C'EST L'AVENTURE

Un numéro inédit qui interroge
les rapports d'Hergé et de Tintin
avec l'art en revisitant notamment
l'exposition exceptionnelle de 1979.

**A la recherche
de Rascar Capac**
Enquête
sur l'origine de la
momie qui a inspiré
l'Inca vengeur.

**Des faux dans
les musées ?**
Entretien
avec un spécialiste
des faussaires
au Pérou.

**Un musée
pour Hergé**
Découverte
de l'écrit imaginé
par Christian
de Portzamparc.

**40 ans
d'expos !**
Rétrospect
des événements
consacrés
de la ligne.

**Qu'est-ce
qu'un fétiche ?**



Disponible chez votre marchand de presse, en librairies et sur Prismashop.fr

Cliquez sur Clé Prismashop et saisissez le code **TINTINHS**



P. 58

PARMI LES LUCIOLES ET LES AZALÉES

P. 60

SADO, L'EMPIRE DU NŌ

P. 68

OGASAWARA, LES GALÁPAGOS DU JAPON

P. 76

HOKKAIDO, LA FIERTÉ AÏNOUE





Le JAPON loin des villes

A MILLE LIEUES DE LA FRÉNÉSIE DES MÉGAPOLES JAPONAISES, NOS REPORTERS ONT EXPLORÉ UNE AUTRE FACETTE DU PAYS : SES ENVOÛTANTS HAVRES DE NATURE ET DE CULTURE, TELS HOKKAIDO, LA GRANDE ÎLE DU NORD OÙ VIVENT LES AÏNOUS, SADO, HAUT LIEU DU THÉÂTRE NÔ, OU L'ARCHIPEL D'OGASAWARA, PERLE DU PACIFIQUE





Le cap Sukai

Il souffle comme un air d'Irlande ou d'Ecosse sur ces falaises déchiquetées et ces pentes herbeuses battues par les vents. Situé face à la mer du Japon, dans le nord de Rebun (une île au nord-ouest d'Hokkaido), ce promontoire est l'un des points les plus septentrionaux du pays.





Shirakawa

Dans ce village au cœur des monts Hida et des rizières de la vallée de Shōkawa, sur Honshū, se dressent une centaine de maisons à l'architecture héritée de l'ère Edo (XVII^e-XIX^e siècles) appelée *gasshō-zukuri*. La pente à 60° de leurs toits de chaume permet de supporter, en hiver, le poids de la neige.







Les gorges de Sumata

Dans cette vallée de la préfecture de Shizuoka (île de Honshû), la forêt s'embrase des couleurs de l'automne. Gare à ne pas trébucher sur le « pont des rêves », au-dessus de ce lac de barrage : la passerelle de 90 mètres de long n'est large que de 45 centimètres !

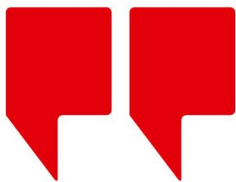




Yonaguni

Les poneys semi-sauvages de cette île peu peuplée de l'archipel de Yaeyama (préfecture d'Okinawa) sont une rareté. Il n'existe qu'une centaine de spécimens de cette race sur ce petit bout de terre ! Ils gambadent ici au cap Irizaki, point le plus occidental du Japon, à la végétation tropicale.





Parmi les lucioles et les azalées

LE CHANT DE LA RIVIÈRE, LA DANSE DU LION ET
UN INSAISSABLE FANTÔME DES RIZIÈRES... L'ÉCRIVAIN

AKI SHIMAZAKI LIVRE POUR GEO UN RÉCIT SENSIBLE
DE SON ENFANCE DANS LE JAPON DES CHAMPS.

J

e viens de la préfecture de Gifu, au centre de Honshû, l'île principale du Japon. Couverte de montagnes, sauf une petite partie au sud où est situé son chef-lieu, appelé aussi Gifu, elle est une des huit préfectures de l'archipel (sur quarante-sept) ne donnant pas sur la mer. De plus, éloignée des grands centres urbains

et sans particularités marquantes, elle passe un peu inaperçue. Au Canada, où je vis, quand on me demande où cela se trouve, je réponds : «Au milieu du Japon, entre Tokyo et Osaka.» J'ai passé le plus clair de ma jeunesse dans une région nommée Hida-Kisogawa Kokutei-Kôen, le parc quasi national de Hida-Kisogawa (*gawa* venant de *kawa*, la rivière). Les fleurs de cerisier au printemps, les feuilles rougies de l'automne, les cascades aux rochers caractéristiques, l'air pur, l'eau cristalline, un climat doux mais aux quatre saisons bien marquées... C'est une nature enchantée. Je pensais habiter là toujours, comme mes parents, propriétaires cultivateurs.

Ma vie coulait paisiblement. En classe, j'étais une élève plutôt réservée et introvertie. Je me sentais à l'aise d'être seule. Je m'amusais à jouer de la flûte, à inventer des chan-

sons, à écrire de petites histoires. Plongée dans mon monde intérieur, je rêvais de devenir romancière. J'aimais flâner le long de la rivière. Au début de l'été surgissaient des azalées rouge clair sur les rochers noirs. Le contraste entre ces couleurs m'émerveillait. Assise au sommet d'un rocher, je chantais dans le tumulte des rapides. J'observais les poissons et ramassais des galets pour faire des ricochets. La transparence et la froideur de l'eau sont restées gravées dans ma mémoire.

Ecolière, je montais régulièrement au petit temple shintô de notre communauté. Entouré de grands cyprès du Japon, ce sanctuaire ancien perpétuait la dignité de nos ancêtres. Là, personne ne prêchait ni ne faisait la morale. Je priais dans le silence, comme un moment de méditation. Je comprenais vaguement que, dans le shintô, des *kami* (dieux) logent dans tous les êtres, même inanimés, et qu'il faut les vénérer et respecter la nature. Au printemps se tenait là-haut la fête du *shishi-mai* (danse japonaise du lion destinée à écarter les épidémies, les calamités naturelles, les démons...). Vêtus de costumes cérémoniels de samouraï, les musiciens amateurs jouaient du *takebue* (flûte traversière en bambou) et du *taiko* (tambour japonais). Le *shishi* (lion) dansait. C'étaient deux hommes déguisés en un lion avec un masque aux yeux exorbités, au gros museau épaté, à la gueule béante aux dents énormes. A la fin, le *shishi* poursuivait les spectateurs. Il m'effrayait et je me sauvais en criant avec mes amies. Heureusement, nous n'étions jamais attrapées. Plus tard, je me suis

rendu compte que notre *shishi* ne courait qu'après les jeunes femmes.

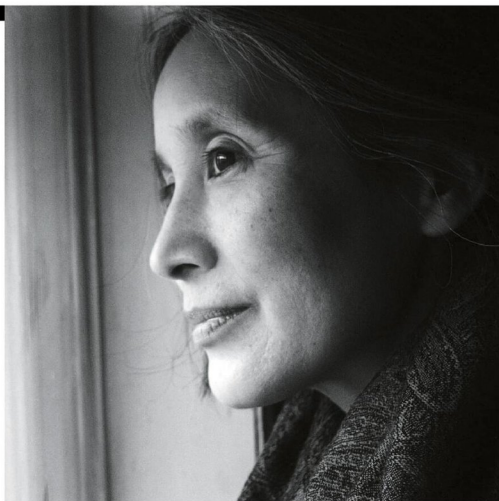
Après l'école, je gambadais avec mes camarades dans la montagne et les champs. Parfois, nous attrapions des insectes avec les mains ou un filet : papillons, lucioles, cigales, scarabées rhinocéros, grillons... Un soir, j'avais probablement autour de 7 ans, j'ai suivi dans le noir un groupe d'enfants cherchant des lucioles. A cent mètres du cimetière communautaire, nous avons débouché sur une rizière. Au-dessus voltigeaient des nuées de petites lumières clignotantes. Très excités, nous avons ouvert nos bouches contenant de l'eau et des herbes. Soudain, un garçon a crié : « Fantôme ! » Nous nous sommes retournés vers le cimetière. Une forme blanche approchait en gesticulant, comme dans les dessins animés japonais. Nous étions terrorisés. Quelqu'un a hurlé : « Sauvons-nous ! » Nous nous sommes enfuis à toutes jambes vers nos maisons. Toute remuée, j'ai raconté cela à mes parents, qui ont dit simplement : « Ah bon ? » En tout cas, nous avons cessé d'y aller. Peu après, j'ai appris que c'était une astuce de notre voisin pour éloigner les enfants de ses champs où le riz venait d'être repiqué. J'ai ri. Mais me revenait parfois cette peur que j'avais eue en croyant vraiment voir un fantôme.

Avec la fin du lycée s'est terminée ma vie simple et insouciance. Dans notre coin, il n'existait ni université ni école professionnelle. Le nombre et la variété des emplois étaient limités naturellement. Écrire sérieusement des romans me semblait très prématuré. J'ai emménagé dans une banlieue de Nagoya, troisième ville

du Japon, où j'ai étudié et travaillé tout en poursuivant diverses activités culturelles. Après sept années passées ainsi, j'ai décidé de vivre ma vie ailleurs qu'au Japon. Et l'année suivante je m'envolais pour le Canada. Je ne connaissais personne dans ce pays immense et c'était mon premier voyage à l'étranger. J'avais 26 ans.

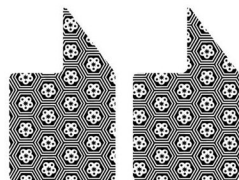
Fin juin, je descendis donc de l'avion à Vancouver. Seule, je ne portais que deux petits sacs, comme pour un court voyage. Épuisée par mes dernières années effrénées, je ne songeais qu'à dormir. Il fallait d'abord trouver un hôtel. Somnolant dans le taxi se dirigeant vers le centre-ville, levant les yeux, j'ai soudain failli pleurer. Quelle beauté ! Le ciel bleu limpide, une abondance de fleurs et d'arbres le long du chemin, de jolies maisons lambrissées couleur pastel. Au loin, au nord, des montagnes magiques, comme dans ma région natale, Hida-Kisogawa Kokutei-Kōen. J'avais 26 ans et je me croyais au paradis. ■

AKI SHIMAZAKI



Aki Shimazaki

Née en 1954 à Gifu (Honshū), elle vit au Québec et le français est sa langue d'écriture. Elle a publié chez Actes Sud trois cycles romanesques en cinq tomes. Chaque titre porte le nom japonais d'une fleur (*Tsubaki*, le camélia) ou d'un animal (*Maimai*, l'escargot). Ses livres ont reçu de nombreuses distinctions dans son pays d'adoption.





Avec sa canne et son masque aux yeux clos, l'acteur Kouzu Ichiji incarne le jeune aveugle Shuntokumaru, un personnage emblématique du théâtre nô. La pièce se joue, comme il se doit, sur une scène quasi nue.



Sado, l'empire du nō

CE PETIT TERRITOIRE DE LA MER DU JAPON A CONTRIBUÉ
À RENDRE POPULAIRE L'ART THÉÂTRAL LE PLUS
SOPHISTIQUE DE L'ARCHIPEL. DEPUIS L'ÈRE EDO,
LE RAYONNEMENT CULTUREL DE L'ÎLE NE FAIBLIT PAS.





photo Naoi / Getty images

Les habitants de l'île ont conservé d'anciens bateaux de pêche en forme de baquets arrondis, appelés *tarai-bune*. Autrefois utilisés pour récolter coquillages et crustacés sur les fonds rocheux du port d'Ogi, ils promènent aujourd'hui les touristes.

T

adao Hōri, 77 ans, manie le masque du personnage de la jeune femme, le *onna-kei*, avec une délicatesse infinie. «Par respect, on ne pose pas les doigts dessus.» Il le tient par les deux cordelettes qui se trouvent sur les côtés et le noue sur mon visage. Il me demande de regarder autour de moi lentement, sans mouvement brusque, pour «rester élégante». La fente qui permet de voir est si étroite qu'elle me donne l'impression de regarder le monde à travers des persiennes. Je fais quelques pas en baissant la tête mais, désormais, il m'est impossible d'apercevoir mes pieds, ni ce qui se passe au sol, ou sur les côtés. «Tu marches trop vite, si tu étais sur la scène, tu pourrais tomber», prévient

le professeur. Les accidents pendant les représentations de *nō*, comme la chute des acteurs sur scène en plein acte, sont rares mais arrivent. «Tu dois imaginer que tu portes un kimono qui pèse de vingt à vingt-cinq kilos, qui contraint tes mouvements, poursuit Tadao Hōri. Tu dois avancer lentement, les genoux légèrement pliés, sans décoller les pieds du sol. Oui, voilà, comme ça.» Sa bienveillance est rassurante. En cette fin de journée de juin, une douce chaleur a envahi le bourg de Sawada, planté entre la mer et les rizières à perte de vue, alors que, bientôt, le soleil va se coucher sur la plage de Sawatakai Suiyokujō, toute proche. La petite pièce lumineuse qui sert de salle de classe



Un *torii* – portique shintoïste – enjambe le sentier conduisant au rocher d'Onogame, dans l'extrême nord de Sado. En juin, les connaisseurs viennent admirer la floraison éphémère d'hémérocalles de Sibérie jaunes, très rares, appelées ici *tobishima kanzo*.

à Tadao Hōri se trouve à l'intérieur même de sa maison. Le souvenir des photos encadrées du maître dans ses œuvres, aperçues en entrant, m'aide, maintenant que je suis plongée dans l'obscurité, à imaginer la difficulté pour un acteur d'évoluer sur une scène de *nō* ainsi entravé.

Les masques, les *kimonos* somptueux en guise de costumes, parfois même d'imposantes perruques, ont contribué à la renommée du théâtre *nō*. Introduite dans l'archipel depuis la Chine au VIII^e siècle, la discipline a revêtu sa forme actuelle durant l'ère Muromachi, au XIV^e siècle. Les représentations – jouées par des acteurs dont les gestes, très lents et codifiés, ne peuvent être déchiffrés que par

des initiés – durent parfois plusieurs heures. Autrefois, elles se déclinaient même sur une journée entière ! Et alors qu'il est réservé, à Tokyo, à un public érudit et intellectuel, c'est ici, à Sado, petite île de la préfecture de Niigata, au nord-ouest de l'archipel, bercée par la mer du Japon, que le *nō* s'épanouit dans sa forme la plus populaire. Un spectacle où l'on se rend en famille et que l'on ne raterait sous aucun prétexte. Plombiers, pêcheurs ou agriculteurs, les habitants prennent plaisir à décrypter les chants complexes, à passer une grande partie de la journée, assis dans l'herbe, en famille, à se régaler d'un pique-nique composé d'*onigiri* (des boulettes de riz farcies) et de poisson : une image ➤

**Seuls les
initiés savent
décrypter
ce théâtre aux
gestes lents
et codifiés**

► bucolique bien éloignée des luxueux théâtres nationaux de la capitale. Aujourd'hui, l'île compte toujours 120 acteurs et trente-cinq scènes de nô, dont trente-trois sont situées dans l'enceinte de temples bouddhistes.

Tadao Hôri est l'un des derniers maîtres de nô de Sado, avec une dizaine d'autres. «Autrefois, tout le monde ici faisait du nô», explique l'un de ses anciens disciples, Takahiro Kawakami, 47 ans, un employé de mairie qui venait à une époque s'entraîner deux à trois fois par semaine après le travail. «Sur les 240 histoires du répertoire, j'aime bien celles qui mettent en scène des fantômes», dit-il. Il y a deux ans, il a lui-même interprété le personnage de Kiyotsune, guerrier mélancolique au destin tragique dont le spectre revient hanter son épouse. «Mon fils était sur scène avec moi, il avait alors 10 ans, se rappelle-t-il, amusé. Il est resté une heure sans bouger, cela lui a semblé long. Mais pour moi c'était un moment inoubliable.» Tadao Hôri assure que sa classe se maintient à une vingtaine d'élèves et qu'il reçoit de

plus en plus de demandes, notamment de jeunes trentenaires et de femmes. En été, l'île attire les professionnels de tout l'archipel, qui viennent y séjourner dans le cadre de séminaires ou de projets pédagogiques avec les écoles.

Les *tabi* (chaussettes avec un doigt pour le gros orteil) de Tadao Hôri sont usées. Depuis quarante ans, le maître rabâche inlassablement les mêmes conseils à ses élèves. «La première leçon permet de se familiariser avec les instruments de musique : la flûte *fue* et les percussions (*ô-tsuzumi*, *kô-tsuzumi* et *taiko*). Puis on passe à

l'univers d'une histoire, une quinzaine de minutes d'un premier chant.» Pas question de sortir les masques et les costumes tout de go, ces derniers se méritent. «Il faut comprendre certains principes avant.» Le professeur ne me lâche pas. Patient, il continue ses explications. Le corps ainsi empêché, celui qui pratique le nô doit se souvenir des paroles des chants empruntés à une forme ancienne de la langue japonaise que l'on n'utilise plus aujourd'hui. «La mémorisation des mots et du rythme sont la partie la plus difficile, car il faut retenir par cœur les mots et toutes les respirations, détailler-t-il. Les moments où l'intonation doit baisser, s'interrompre ou remonter. La voix doit venir du ventre.» Et suivre la mesure. Ce sont ces fluctuations dans la prononciation «qui transmettent les émotions et les sentiments des personnages», insiste-t-il.

ATTENTION AUX ERREURS !
LE PUBLIC D'ICI EST IMPITOYABLE

Si l'acteur principal se trompe, la vingtaine d'artistes présents sur scène est irrémédiablement perdue. «C'est une pression énorme sur les épaules de celui qui incarne le personnage principal», remarque le maître Hôri. À cela s'ajoutent, à Sado, les attentes d'un public expert et impitoyable. «Comme le nô fait partie intégrante de la culture locale, de nombreuses personnes le pratiquent et connaissent les chants, conclut le maître en souriant. Donc ils repèrent les erreurs.»

Alors que je cherche à comprendre d'où vient cette dévotion, on m'indique une petite boutique de kimonos, dans le bourg de Chigusa, en plein milieu de la plaine de Kuninaka, au cœur de l'île. Son propriétaire, Toshio Kondo, 74 ans, connaît bien l'histoire. Sur les étagères de sa bibliothèque, des transcriptions du fameux *Kintôshô*, l'essai que le dramaturge Zeami, considéré comme celui qui a défini le nô dans sa forme contemporaine, a écrit en 1436. «Il existe deux raisons à cet engouement, précise Toshio Kondo. À partir du XI^e siècle, Sado était une terre d'exil pour les intellectuels, les moines qui avaient mal agi et les empereurs répudiés. C'est dans ce contexte que Zeami est arrivé ici, à 74 ans, en 1434. Les exilés



Un répertoire en 5 catégories

Le nô, genre théâtral dont les règles furent codifiées au XV^e siècle, compte 240 pièces et 138 masques. Autrefois, l'ensemble apparaissait en une seule représentation, l'*okina*, qui pouvait durer la journée entière.

1. Waki-nô

Dans ce genre de représentation, le personnage principal est une divinité bienveillante qui œuvre à la paix entre les hommes.

2. Shura-nô

Il met en scène des guerriers, prisonniers du *shura* (le royaume des démons) après leur mort. Kiyotsune, héros de ces pièces, qui se manifeste comme un fantôme dans les rêves de son épouse, est très populaire à Sado.

3. Kazura-nô

On l'appelle aussi nô de femmes, car c'est une héroïne qui en est le centre. *Kazura* désigne la perruque portée pour ces rôles, où le chant et la danse l'emportent sur l'action.

4. Kyôran-nô

Le sujet est en général tragique : le deuil ou le désespoir amoureux.

5. Kiri-nô

C'est le «nô de la fin», qui marque la conclusion de l'*okina*, avec des histoires de démons, d'esprits de la montagne ou de lutins facétieux.



Dans les loges du sanctuaire Suwa de Shizaki, les membres de la troupe s'affairent autour de Kouzu Ichiji. Ils l'aident à coiffer sa lourde perruque avant que l'acteur ne noue le masque derrière sa tête et n'entre en scène.

vivaient librement sur l'île et Zeami a occupé son temps à écrire. La seconde raison, sans doute la plus importante, reste l'influence du samouraï Okubo Nagayasu, premier préfet de Sado, qui au début du XVII^e siècle commença à exploiter les mines d'or du nord de l'île. Durant l'ère Edo (1603-1868), Sado devint ainsi, du jour au lendemain, importante pour le Japon. La région rurale connut brusquement l'opulence et la prospérité. Acteur de nô lui-même, Okubo Nagayasu encouragea cet art. En 1604, il convia deux grands artistes de Nara à venir jouer. Puis initia la construction de la première scène de nô de l'île – qui fut achevée en 1645 – dans le temple Kasuga, situé près de la mine. Les scènes se multiplièrent au fur et à mesure que l'île s'enrichissait. A chaque village, son lieu dédié au nô. A l'ère Meiji, après 1868, on en dénom-

bra jusqu'à 200. Au fil des siècles, «la population s'est enthousiasmée pour cet art qui est devenu une fierté locale, note Toshio Kondo. Quand on avait de l'argent, on faisait des offrandes aux divinités. Quand on n'avait rien, on faisait du nô : c'était une forme de cadeau. Et plus on devenait talentueux, plus le cadeau était beau.»

DES OFFRANDES À LA MONTAGNE POUR S'EXCUSER DE LA DÉRANGER

Les plaines de Kuninaka, zone la plus peuplée de Sado, qui s'étendent du port de Ryôtsu dans l'est de l'île, au village de Mano, dans l'Ouest, offrent un décor de rizières à perte de vue. Au sud, une chaîne de montagnes, celles du Kô-sado (Petit Sado). Au nord, celle d'O-sado (Grand Sado), qui culmine à 1 172 mètres, ainsi que Kinzan, «la montagne d'or» où fut creusée la fameuse première mine.

Le berceau du nô de Sado. Elle s'élève devant moi, enveloppée d'une brume matinale qui la rend mystérieuse. Au cours des siècles, 400 kilomètres de conduits ont été creusés dans ses entrailles pour extraire l'or. Un ouvrage titanesque réalisé presque exclusivement de main d'homme. Passionné par le sujet, Shio Nabata, 39 ans, est intarissable. Il a passé son enfance à Sawane, un village tout proche, et travaillé dans l'ancienne mine, désaffectée depuis 1989 et transformée en musée. En quatre siècles, la «montagne d'or» a produit soixante-dix-huit tonnes d'or et 2 300 tonnes d'argent. «Régulièrement, les mineurs récitaient le *yawaragi*, une prière destinée à louer l'esprit de la montagne, raconte Shio Nabata. On s'excusait de la déranger, on chantait et on lui faisait des offrandes, on lui demandait pardon de perturber sa quiétude.» En ➤



Joao Pires / Alamy / hemis.fr

Derrière ces bouées d'amarrage, dans le petit port de pêche d'Iwayaguchi (côte nord-ouest de l'île), se déroule le tapis vert des rizières. Celles-ci contribuent aussi à la popularité de Sado, réputée pour son saké, alcool issu de la fermentation du riz.

➔ 1601, lorsque le shogunat Tokugawa vint s'installer à Sado pour extraire l'or, du jour au lendemain, la ville d'Aikawa devint aussi importante qu'Edo (l'ancien nom de Tokyo) ou Nagasaki. 50 000 personnes arrivèrent de tout le Japon pour y travailler dans l'espoir de faire fortune : l'équivalent de la population actuelle de l'île. « Un travail pénible mais qui n'était pas forcé. » Les mineurs choisissaient de venir ici, souligne Shio Nabata. On construisit des maisons, et la rue commerçante de Kyômachî-dôri, inspirée des grandes artères de Kyoto, se développa. En contrebas fut bâtie une luxueuse résidence seigneuriale. « Après huit heures de labeur, les mineurs avaient envie de se divertir », ajoute l'homme.

Quarante ans après l'arrivée d'Okubo Nagayasu, un clan familial, les Homma, fonda l'école Hoshô : cette dernière encouragea la démocratisation du nô et installa l'idée que sa pratique était une « forme d'accomplissement pour chaque homme ».

A Aikawa, aujourd'hui ville fantôme figée dans le passé, où se balader donne l'impression d'évoluer dans un film de samouraïs, on imagine l'effervescence de l'époque. « L'afflux de population a fourni un contexte idéal pour l'épanouissement de la culture », analyse Atsushi Sugano, un des piliers de la fondation Kodo. Basée près du port d'Ogi, dans le sud-ouest de l'île, elle promeut la créativité et organise des spectacles de percussions taiko

dans tout l'archipel nippon. Chaque été, la saison culturelle bat son plein à Sado, avec des représentations de nô dans différents temples le week-end dès le mois de juin, et en plein air, des performances traditionnelles d'art de rue, comme l'*onidaiko* – une danse masquée accompagnée de tambours *taiko* –, pour lequel les villages s'entraînent toute l'année ; fin août, le très populaire festival de *taiko*, Earth Celebration, organisé par la fondation Kodo, attire des curieux de tout le pays et même de l'étranger. Certaines années, on monte aussi des représentations de *ningyo shibai* (marionnettes traditionnelles). « C'est une île vraiment spéciale », insiste Reijirô Tsumura. L'homme, âgé de ➔

➔ 79 ans est un *nô-gakkushi*, un maître *nô* professionnel. Dernier héritier de la Kanze Ryokusenkai, l'une des plus anciennes écoles de *nô* du pays, il vit à Tokyo et se produit dans les plus grands théâtres du Japon. Depuis quarante ans, il se rend à Sado chaque été. Il a beau être originaire de Kyushu, Reijirô Tsumura connaît l'histoire de l'île du *nô* sur le bout des doigts. «Elle a toujours fait rêver, assure-t-il. Elle brillait dans tout le Japon. L'île n'était pas un domaine (*han*) mais une province (*kuni*) du shogunat : c'est une place d'importance dans la hiérarchie de l'époque. Elle avait été choisie par l'empereur lui-même.»

POUR CHAQUE VILLAGE, CHAQUE TEMPLE, UNE SCÈNE DE *NÔ*

Loin de se sentir outragé par la démocratisation du *nô*, Reijirô Tsumura se réjouit : «La culture est vivante à Sado. Il y a une vraie volonté locale de la population de la faire vivre. Je trouve cela formidable et je suis heureux d'y contribuer.» Dans sa forme originelle, explique-t-il, «le *nô* est une performance, un spectacle de rue. Sado est notamment connue pour son goût du *kyôgen*, cette forme théâtrale qui met en scène un retournement de situation et que l'on retrouve couramment dans le *nô*.» Pendant l'ère Edo, les seigneurs apportèrent des costumes somptueux, des masques, des matériaux précieux pour construire les scènes. «Pour qu'à l'époque une politique telle que "pour chaque village, chaque temple, une scène de *nô*" soit rendue possible, il fallait beaucoup de passion et de moyens, poursuit le maître. Les samouraïs étaient éduqués aux arts traditionnels. C'était aussi des artisans, des personnes raffinées.» A Sado, ils trouvèrent une île épargnée par les typhons, un lieu calme et agréable l'été. L'île ne vivait pas en vase clos. Ses habitants ne permirent pas seulement au *nô* d'y prospérer, ils participèrent aussi au rayonnement national de ce genre théâtral. «La famille Okazaki par exemple, de riches marchands, fit construire une scène de *nô* à Otaru, sur l'île d'Hokkaido, lorsqu'ils s'y installèrent, précise Reijirô Tsumura. Ils propagèrent leur passion dans l'ensemble du pays.»

Comme dans toutes les régions rurales du Japon, la population de Sado connaît aujourd'hui un déclin. «Environ 40 % des habitants ont plus de 65 ans et les 20-30 ans sont quasi inexistants. Ils quittent l'île pour faire des études et ne reviennent pas», regrette Atsushi Sagano, de la fondation Kodo. Mais une nouvelle tendance a fait son apparition, ajoute-t-il : «Des personnes qui ne sont pas natives d'ici, comme moi, viennent s'installer et ne repartent pas.» Ils sont artistes, veulent se reconvertir dans l'agriculture, rénover de vieilles bâtisses, fabriquer du saké ou du whisky.

Face à la mer du Japon, Rumiko Obata est rêveuse. Cette femme hyperactive est apaisée lorsqu'elle observe la mer. La vue depuis le promontoire de l'ancienne école primaire Nishimikawa de Mano, dans l'ouest de Sado, est à couper le souffle. Du bleu et toujours du bleu. «C'est ici que l'on peut admirer le plus beau

Aux beaux jours, le spectacle est partout : dans les temples et dans la rue

Comment se rendre à Sado

L'île est accessible en ferry en 2 h 30 depuis le port de Niigata, que l'on peut rejoindre en 2 heures de train depuis Tokyo.

Quand assister à un spectacle

- De mai à octobre, des représentations de *nô* ont lieu dans l'enceinte des temples, comme le sanctuaire Suwa de Shiizaki.
- Fin août, pendant trois jours, les tambours *taiko* traditionnels font vibrer le port d'Ogi lors du festival Earth Celebration.

crépuscule du Japon», affirme la productrice de saké, âgée de 55 ans, héritière (cinquième génération) de la brasserie Obata Shuzo. Quand l'établissement scolaire a fermé ses portes, elle n'a pas pu se résoudre à laisser l'endroit se perdre. En 2014, elle l'a racheté pour gonfler ses capacités de fabrication, mais aussi pour en faire un lieu de recherche et de formation

sur l'alcool de riz, à destination des non-résidents de l'île. «Le saké, c'est la communion de l'eau, du riz et des personnes qui le confectionnent», dit Rumiko. A l'instar de la préfecture de Niigata qui détient le plus grand nombre de brasseries de saké du pays, Sado est réputée pour son eau de montagne et la qualité de son riz qui permettent d'obtenir un alcool d'exception. «Le mont Kinzan a fait de nous des précurseurs, des créatifs qui vont toujours de l'avant», analyse-t-elle. Autour de nous, autrefois, les agriculteurs chantaient du *nô* dans les rizières, pendant les travaux des champs. Rumiko

Obata a nommé l'un des derniers-nés de sa gamme de sakés Ryû no megumi : la bénédiction du dragon. «Lorsqu'on regarde la rizière depuis le bas des terrasses, on aperçoit un dragon qui remonte, vous ne trouvez pas ?» avance-t-elle. A Sado, décidément, tout est source de créativité, jusqu'au dernier petit grain de riz. ■

JOHANN FLEURI

Ogasawara, les Galápagos du Japon

IL Y A ICI DES CHAUVES-SOURIS GÉANTES, DES
PIGEONS VIOLETS ET DES ZOSTÉROPS... LE TOUT SUR
FOND BLEU SAPHIR. NOTRE JOURNALISTE A EFFECTUÉ
LES VINGT-QUATRE HEURES DE VOYAGE DEPUIS
TÔKYÔ POUR ENQUÊTER DANS CE MONDE À PART.

Dans le sud-ouest de Chichijima, l'île principale d'Ogasawara, la plage de Kopepe s'ouvre sur un lagon translucide. 58 % de la surface de l'archipel est classée parc national.



Seul un bateau dessert ce territoire, le plus isolé du Japon, tous les six jours

C'est la saison des typhons et le ferry *Ogasawara-Maru* tangué allègrement, mais, sur le pont, l'homme, imperturbable, enchaîne les verres de *shōchū* (un alcool de patate douce) pour tuer le temps. Il a embarqué pour vingt-quatre heures de traversée, de Tokyo à Ogasawara, un chapelet d'une trentaine d'îles du Pacifique, inhabitées pour la plupart, à 1 000 kilomètres au sud de la capitale. « Il y a quarante ans, on mettait trois jours pour ce trajet ! » relativise le flegmatique voyageur. Elancé, le nez légèrement busqué, Takashi Savory, 64 ans, est un *ōbeikei*, terme local qui désigne les métis descendants des premiers colons américains de l'archipel subtropical. Parti de Tokyo à 11 heures, l'*Ogasawara-Maru* arrivera à 11 heures le lendemain dans le port de Futami, sur Chichijima, 2 200 habitants, seule île peuplée de l'archipel avec Hahajima (450 âmes). Et la terre natale de Takashi, descendant d'une illustre famille.

Dépourvus de liaison aérienne, les cailloux volcaniques d'Ogasawara, formés dans l'océan il y a quarante-huit millions d'années, sont les îles les plus isolées du Japon. Un trésor naturel, qui s'étend sur 400 kilomètres du nord au sud et que seul le bateau relie tous les six jours à Tokyo, dont il dépend administrativement. Au petit matin, l'*Ogasawara-Maru* croise au large de Mukojima, le

premier des trois groupes d'îles qui composent l'archipel. Là, sur des arches rocheuses niche une colonie d'impressionnants albatros à pieds noirs, les plus petits de leur famille, mais dotés d'ailes d'une envergure de deux mètres, qui frôlent les flancs du navire avant de plonger en piqué. Mukojima abrite aussi un rarissime pigeon violet et le zostérops des Bonin, endémique. Conservatoire d'espèces uniques au monde (on y trouve également le renard volant des Bonin, chauve-souris frugivore d'un mètre d'envergure, et une centaine d'espèces d'escargots), inscrit en 2011 sur la liste

du patrimoine mondial, Ogasawara mérite son surnom évocateur : les Galapagos de l'Asie.

La sirène du paquebot annonce enfin l'entrée dans la baie de Futami, le port de Chichijima. Tout autour, un amphithéâtre de reliefs dentelés couverts d'un épais tapis végétal, et des plages au sable d'un blanc éblouissant. « Vingt-quatre heures de voyage, c'est plus que pour l'Europe ! » s'exclame Megumu Nakata. Cette jeune touriste japonaise prévoyait de partir en Espagne, mais a renoncé à cause des restrictions sanitaires. « C'est vraiment le bout

du monde : venir à Ogasawara, c'est un peu comme aller à l'étranger ! » Sur le débarcadère, des centaines de mains s'agitent en direction du bateau, dont l'arrivée hebdomadaire (sauf en cas de typhon !) est un événement. Au bout de la passerelle, les passagers essuient leurs semelles sur un tapis imbibé de vinaigre. Une obligation pour qui veut débarquer, car on pénètre ici en zone protégée : la moindre graine ou le plus petit insecte coïncé sous une semelle

pourrait provoquer la disparition de ce fragile écosystème. Chichijima (« l'île Père ») et Hahajima (« l'île Mère ») recèlent de superbes plages de sable bordées de récifs coralliens. Avec un masque, on peut passer des heures à admirer le ballet des poissons-perroquets, anémones de mer, tortues vertes ➤



Stefano De Luigi

Edith Washington (à g.), son fils Rance et son petit-fils Rocky : trois générations d'*ōbeikei*, ces Japonais métis descendants des premiers colons américains de Chichijima.



A Chichijima, la forêt (ici à la pointe sud de l'île) est composée à 80 % d'espèces d'arbres endémiques. Parmi ces dernières, le *Pandanus boninensis*, aux airs de petit palmier, est capable de pousser sur des sols particulièrement rocheux.



Au large de l'archipel, il est assez facile d'observer de larges bancs de grands dauphins de l'océan Indien. Quelque 200 spécimens vivraient autour des îles, dans une mer d'un bleu saphir qualifié de *Bonin blue* par les plongeurs.

UN CONSERVATOIRE D'ESPÈCES RARES

L'archipel, dont la moitié est classée parc national, est considéré par les scientifiques comme un modèle en matière d'évolution des espèces. On y trouve par exemple plus de 100 espèces indigènes d'escargots qui se sont adaptées aussi bien à la mer qu'aux rivières ou aux arbres !



QUATRE ANIMAUX ENDEMIQUES



Zosterops des Bonin
Apalopteron familiare



Renard volant des Bonin
Pteropus pselaphon

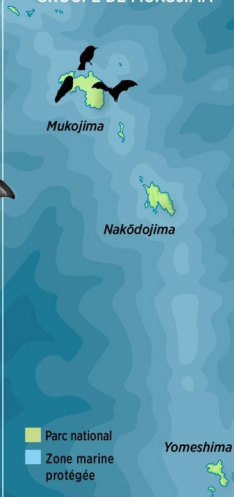


Pigeon à tête rouge
Columba janthina nitens



Escargot d'eau douce
Stenomelania boninensis

GRUPE DE MUKOJIMA



GRUPE DE CHICHIJIMA



GRUPE DE HAHAJIMA



UNE HISTOIRE AU GOÛT AMER AVEC L'AMÉRIQUE

Des baleiniers du XIX^e siècle aux marines des années 1940, le passé de l'archipel est marqué par la présence américaine.

Longtemps, les îles d'Ogasawara n'appartinent à personne. Des colons s'y établissent à partir des années 1820, marins ou déserteurs arrivés avec les navires baleiniers. Ils étaient européens, nord-américains, des îles du Pacifique... En 1876, le Japon affirma sa souveraineté sur ce territoire, naturalisa

ces habitants venus d'ailleurs et envoya des travailleurs japonais peupler ces terres. Dans les années 1920, considérant les États-Unis comme une menace, l'armée japonaise militarisa l'archipel, installant notamment une base à Iwojima. En 1944, quand l'armée américaine envahit le Pacifique, la plupart des

habitants furent évacués de force vers l'archipel principal du Japon. En février 1945, les marines attaquèrent Iwojima ; 22 000 Japonais et 6 800 Américains y périrent. Les combats firent aussi rage à Chichijima, où huit pilotes de l'US Navy furent capturés. Seul un aviateur en réchappa, George H. W. Bush (1924-

2018), futur président des États-Unis. Chichijima fut occupée par les Américains de 1946 à 1968, date de la rétrocession d'Ogasawara au Japon. Les vestiges de canons dans la baie de Hatsune ou l'épave d'un navire au large de la plage de Sakaiura témoignent de ce passé douloureux.

➤ et requins corail (inoffensifs pour l'homme). Ici, le bleu saphir très profond de l'eau est surnommé *Bonin blue* par les amateurs de plongée.

Le tourisme (30 000 visiteurs par an) est, avec les revenus tirés de la base militaire d'Iwojima [voir encadré], l'une des principales ressources locales. Les plus chanceux assistent parfois à la naissance d'îles, cet archipel ancien étant étonnamment jeune sur le plan géologique. En août 2021, une éruption sous-marine a ainsi fait apparaître un îlot au sud d'Iwojima. En 2013, un autre avait surgi du fond des mers à 130 kilomètres à l'ouest de Chichijima, avant de se rattacher à une île voisine, elle-même née d'une éruption quarante ans plus tôt. Mais Ogasawara est surtout la première destination du Japon pour observer la migration des baleines à bosse et nager avec des dauphins. Une de ces ironies dont l'histoire a le secret ! Car l'endroit était autrefois le théâtre de sanglantes chasses aux cétacés. « Mon aïeul, Nathaniel Savory, venait de Nouvelle-Angleterre, explique Takashi Savory. Il a traversé le Pacifique à bord d'un baleinier il y a deux siècles. » Ces marins et leur équipage d'origine européenne, micronésienne ou africaine chassaient les baleines au harpon pour rapporter une denrée précieuse : de l'huile pour éclairer les foyers. « Certains étaient des hors-la-loi, d'autres des aventuriers, comme Jack London, qui visita Chichijima en 1893 à bord d'un navire chasseur de phoques », raconte Takashi, dont l'ancêtre devint, en 1830, le premier administrateur de l'île. En 1876, le Japon s'appropriait l'archipel, jusqu'alors connu sous le nom d'îles Bonin – une déformation du japonais *munin* qui signifie « inhabité » –, et le renomma en hommage au shōgun Sadayori Ogasawara. Une seconde vague de migration vit arriver à Chichijima des Japonais, qui se mêlèrent aux colons pour créer cette identité culturelle originale. Quelque 200 *obeikei* vivent aujourd'hui en harmonie avec la population japonaise, majoritaire.

A Omura, les maisons sont entourées d'hibiscus et de frangipaniers parfumés

L'archipel connaît des éruptions volcaniques spectaculaires, comme ici en 2017 à Nishinoshima. En août dernier, une autre explosion a fait surgir une nouvelle île plus au sud, près d'Iwojima.



Le dépaysement se fait sentir dès les premiers pas à Omura, la « capitale ». Le long de la rue principale, bordée de palmiers et de banians, pas de maisons traditionnelles en bois, mais des pavillons blanc et bleu entourés d'hibiscus et de frangipaniers parfumés. Le soir, à l'heure du barbecue, ce sont les effluves de poisson grillé qui se répandent depuis les jardins où sont parqués bateaux de pêche et vieux mobil-homes américains. Près du port, le supermarché BITC (abréviation de

Bonin Islands Trading Company) est aussi un héritage des marines qui ont occupé l'île de 1946 à 1968 : cette coopérative fut créée pour ravitailler Chichijima depuis Guam. On y trouve des boîtes de maquereaux cuits au miso ou du corned-beef, toujours apprécié des insulaires. Dans le cimetière au-dessus de la baie de Futami, les sépultures chrétiennes des *obeikei* cotoient les tombes bouddhistes des gé-

nération de Japonais arrivés depuis la fin du XIX^e siècle. Une stèle marque la tombe de Nathaniel Savory, l'aïeul de Takashi. « Le Japon n'enseigne pas notre histoire multiculturelle et très peu de Japonais la connaissent, déplore Takashi Savory, qui donne des conférences sur le sujet. Pourtant notre communauté métisse est un exemple de paix. »

A Omura, de nombreuses agences proposent aux visiteurs des excursions

en mer, mais aussi des randonnées en forêt. Depuis 1972, un parc national couvre 58 % de la surface de l'archipel. Dans le cœur montagneux de Chichijima, la présence d'un guide professionnel est requise pour entrer dans le sanctuaire de Higashidaira et avoir la chance d'y apercevoir un *akagashira karasubato* (ou *akapoppo*), un pigeon à tête rouge endémique, classé monument naturel au Japon. Pour s'en approcher et entendre son curieux gémissement, il faut traverser ➤

➔ un labyrinthe de figuiers étrangleurs, de *maruhachi* (*Cyathea mertensiana*), une fougère arborescente, et de *tako* (*Pandanus boninensis*), dont les racines aériennes évoquent les tentacules d'un poulpe. Il ne reste qu'une soixantaine de ces oiseaux, la plupart protégés dans le sanctuaire. «Nous nous efforçons de réduire l'impact humain au maximum, souligne le guide Nobuaki Yoshii. Le sanctuaire est fermé au public durant la saison de la ponte, de novembre à mars.» Géré par le ministère de l'Environnement depuis 2003, il est quadrillé par des grillages hauts de plusieurs mètres pour empêcher l'intrusion des mammifères terrestres de l'archipel : chèvres, chats et rats arrivés avec les premiers colons.

LES CHATS SONT CAPTURÉS SUIS DÉMÉNAGÉS... À TOKYO

Le sanctuaire de Higashidaira s'étend jusqu'au sommet du mont Hatsune, qui domine la baie d'Ishiu, un des rares spots de surf de l'archipel. On y accède par la bien nommée «route de l'aube», tant les levers de soleil dans cette partie de l'île sont spectaculaires. Nobuaki Yoshii mange ses *onigiri*, des boulettes de riz, assis sur un rocher, en humant l'air marin. Ce quinquagénaire diplômé en agromomie a quitté son Osaka natal il y a une trentaine d'années pour s'installer à Chichijima où il fut d'abord instructeur de plongée avant de devenir guide en forêt. «Aujourd'hui, Ogasawara n'a plus besoin de comparaison avec les Galapagos, c'est un écosystème unique en soi, insiste-t-il. C'est aussi un combat de tous les jours pour le préserver.» Dans l'épaisse toison verte, on remarque des arbres au feuillage étrangement rouges. «Ce sont des *akagi*, ou bois d'évêque, qui furent plantés par les premiers habitants pour servir de bois de chauffe, explique le guide. Leur prolifération est un danger pour les autres arbres. Alors nous les combattons en injectant du Roundup dans leur tronc. C'est très efficace : les racines meurent au bout de deux mois.» Puissant herbicide, le Roundup fait polémique dans plusieurs pays, dont la France. «Il nous aide à éradiquer les végétaux invasifs beaucoup plus efficacement que l'abattage», plaide Yoshii.

Afin de voir l'*akapoppo*, il faut traverser un labyrinthe de figuiers étrangleurs

des grillages ne suffit pas. Il nous arrive de pulvériser de la mort-aux-rats par hélicoptère.» Des cages à chats sont également éparpillées dans l'île : capturés, les félins sont emmenés jusqu'à Tokyo où on leur trouve un foyer d'accueil. «Les Japonais aiment beaucoup les chats, c'est pourquoi nous faisons notre possible pour

ne pas les tuer», explique Yoshiki Wakamatsu. Les chèvres, elles, sont abattues au fusil. Les habitants les avaient autrefois introduites pour s'en nourrir. L'éradication des espèces invasives est ici un travail de Sisyphe : en dix ans, seul le crapaud buffle a été totalement éliminé.

Chemise hawaïenne sur le dos, Masaaki Shibuya, le maire d'Ogasawara, veut quant à lui s'attaquer à un autre sujet brûlant : la construction d'une piste d'atterrissage sur Chichijima. «La crise sanitaire nous a démontré que l'île avait vraiment besoin d'une liaison aérienne pour évacuer les malades vers Tokyo», affirme-t-il. Pour l'instant, la seule piste se trouve sur l'île d'Iwojima, où



Comment s'y rendre

Seul le bateau permet de rejoindre l'archipel. L'*Ogasawara-Maru* part une fois par semaine du terminal de Takeshiba à Tokyo, à 11 h, pour arriver à Futami (Chichijima), le lendemain vers 11 h. De là, un autre ferry dessert l'île de Hahajima. ogasawarakaiun.co.jp/english

Pour explorer le parc national

A Omura, la «capitale» de l'archipel, de nombreuses agences proposent les services de guides. ogasawaramura.com/en



La lutte contre les espèces exotiques envahissantes est en effet au centre des préoccupations du parc national. «Si nous échouons à conserver nos espèces endémiques, nous serons rayés de la liste de l'Unesco, s'inquiète Yoshiki Wakamatsu, chargé pour sa part du plan d'éradication de la faune nuisible. Malheureusement, installer

sont postées les forces d'autodéfense japonaises. «Le problème est de trouver un terrain plat, explique-t-il. Et nous ne pouvons pas défricher des forêts protégées.» Masaaki Shibuya ne veut certes pas d'un tourisme de masse, mais il se réjouit de l'arrivée de nouveaux habitants : contrairement à la plupart des îles japonaises, qui

souffrent de vieillissement, l'archipel d'Ogasawara attire de plus en plus de jeunes en quête de stages ou de jobs d'été. «Certains s'installent, d'autres repartent, ce qui est certain, c'est que l'archipel ne laisse personne indifférent !» s'enthousiasme l'élue.

A l'est du port de Futami, dans le quartier d'Okumura jadis habité par les marines, Rance Ohira Washington, un métis d'une soixantaine d'années, tient le Yankeetown Bar. Vêtu d'un treillis, casquette irlandaise vissée sur la tête, il fume une cigarette, accoudé à son comptoir. Planté au milieu du bar, un arbre trois fois centenaire s'élance à travers le toit du cabanon. «Mon ancêtre s'appelait George Augustin Washington, comme le premier président des Etats-Unis ! explique Rance dans un anglais parfait. On dit que c'était un des mousmes de Nathaniel Savory, mais je pense plutôt que c'était un déserteur.» Rance a vécu vingt-trois ans aux Etats-Unis,

où il a travaillé comme ingénieur dans la Silicon Valley avant de revenir à Chichijima pour s'occuper de sa mère. Edith Washington, doyenne de l'île, est centenaire et habite une coquette maison bleu et blanc face à un terrain de sport sur lequel elle avait l'habitude autrefois de jouer au gateball, le croquet japonais.

IL A FALLU CHOISIR DES NOMS JAPONAIS POUR L'ÉTAT CIVIL

«Quand je suis née, en 1921, Chichijima était déjà japonaise, mais j'ai tenu à garder le nom de mes ancêtres, raconte-t-elle. Puis il y a eu la guerre et j'ai reçu un télégramme des autorités japonaises pour me demander de le changer ! A présent je m'appelle officiellement Kyoko Ohira.» Comme tous les *obeikei*, elle a dû choisir un nom d'emprunt japonais pour son état civil. Edith fait partie des 126 *obeikei* autorisés à revenir à Chichijima en 1946 [voir encadré] après une évacua-

tion de force vers l'île principale de Honshû en 1944, à l'approche des troupes américaines.

Sur leur pirogue à balancier, Roy et Edison Washington, la cinquantaine, longent les falaises de Minamijima, au sud de Chichijima, une île déserte aux karsts immergés, paradis des plongeurs. Nostalgiques de l'époque où ils chassaient les chèvres à mains nues pour les faire griller sur la plage, ces lointains cousins, descendants de George Augustin Washington, regrettent que tout soit réglementé par les autorités du parc national. Ils continuent néanmoins de pêcher, et Edison remonte un *akaba* (mérour oriflamme) du plus beau rouge. Comme beaucoup d'*obeikei*, il ne se sent ni Américain ni Japonais. «Je suis ogasawaran !» déclare-t-il. Une identité japonaise du bout du monde, à des années-lumière de l'effervescence tokyoïte, mais ouverte à tous les continents. ■

ALISSA DESCOTES-TOYOSAKI

PARIS, ATHÈNES

NAISSANCE DE
LA GRÈCE MODERNE
1675-1919

Du 30 septembre 2021 au 7 février 2022
exposition au musée du Louvre
Réservez sur ticketlouvre.fr - Adhérez sur amisdulouvre.fr



Hokkaido, la fierté aïnoue

ÉTABLI SUR LA GRANDE ÎLE
DU NORD DU JAPON, CE PEUPLE
D'ORIGINE SIBÉRIENNE
A LONGTEMPS SOUFFERT
D'UNE FÉROCE DISCRIMINATION.
IL RENOUÉ AVEC SES
RACINES ET VEUT CHANGER
LES MENTALITÉS.

L'acteur aïnou Hideo
Akibe pose devant
l'affiche de *Lost Kamuy*,
spectacle dans lequel
il joue et qui met en
scène, entre autres,
la coutume disparue
du tatouage de la
bouche des femmes.







Ici, on croit aux divinités incarnées par les animaux, la forêt ou le tonnerre

Le parc national d'Akan, dans l'Est, est un des principaux foyers de culture des Aïnous. Cours d'eau, faune et flore sont pour eux autant de dieux subvenant aux besoins des hommes.



Au menu, des plats de saumon, potiron et plantes sauvages des montagnes



la tombée du jour, les ombres jouent dans le bois qui surplombe le *kotan* d'Akan, hameau traditionnel aïnou sur les hauteurs de la ville d'Ankoko. Kengo Takiguchi avance d'un pas décidé. Il passe d'une plante à une autre, énumérant les vertus et les croyances liées à chaque espèce. L'homme de 39 ans, aïnou par sa mère, fait partie de ceux qui revendiquent haut et fort leur appartenance à ce peuple vivant depuis des millénaires dans l'île d'Hokkaido, la plus septentrionale du Japon. «S'il ne devait rester qu'un seul Aïnou debout, ce serait moi», affirme-t-il. Il s'accroupit soudain et saisit une feuille accrochée à une tige dépassant à peine du sol. «Cette plante, c'est du *fuki* (pétasite du Japon), explique-t-il. Une légende raconte que la fée Koropokkuru vit sous ses feuilles. Cette fée porte bonheur. Au village, c'est un motif que l'on sculpte souvent. Chacun l'imagine à sa façon.» Kengo s'abreuve de récits des anciens, lit le plus de livres possible, pratique les rituels animistes hérités des ancêtres. En entrant dans le bois, il a planté un *inaou*, un bâton sculpté, et déposé dessus du riz, du tabac et du sel pour que les écureuils et les insectes s'en

saisissent et transmettent ces offrandes aux divinités. Il sait qu'il faut accrocher une feuille de *kikinni* (cerisier sauvage ou cerisier des oiseaux) devant la maison pour se protéger des maladies, que la sève du *kerumi* (variété locale de noyer) servait autrefois ici de teinture pour les kimonos, que la baie de *shikirepe* (arbre au liège de l'Amour), au goût de poivre, calme les maux d'estomac.

Les origines de son peuple sont incertaines. Il y a vingt mille ans, lorsque le niveau de la mer laissait Hokkaido accessible à pied depuis la Russie et le reste du Japon, des nomades y auraient migré depuis la Sibérie et l'île principale de Honshû. Plus près de nous, durant l'ère Meiji (1868-1912), lorsque le gouvernement impérial acheva de coloniser Hokkaido, les Aïnous – alors 80 000 environ –, priés de devenir de «vrais Japonais», subirent une campagne d'«harmonisation culturelle», privés de leurs piercings et tatouages traditionnels, puis de pêche et de chasse. Assignés à des travaux forcés, ils souffrirent du froid et de la famine. Et en 1875, à la suite du traité de Saint-Petersbourg, les communautés furent déplacées. En-

LANGUE ÉTRANGÈRE EN SON PAYS

L'*ainou-go*, dont le vocabulaire est complètement différent du japonais, est transcrit soit en katakana, le syllabaire utilisé au Japon pour les mots étrangers, soit en rōmaji, l'alphabet latin.

イランカラプテ

IRANKARAPTE

Bonjour, bienvenue

viron 1 500 Aïnous s'établirent en Russie, les autres, au Japon. Réduits à cultiver de mauvaises terres, ces derniers achevèrent de sombrer dans la pauvreté. À partir de 1937, les enfants n'eurent plus le droit de parler l'*ainou-go*, leur langue ancestrale, à l'école. Contraints d'oublier leur culture, citoyens de seconde zone, les Aïnous, reconnus peuple premier par les Nations unies en 1992, estiment n'avoir jamais

été acceptés par leur propre pays. Lors du dernier recensement à Hokkaido, il y a quinze ans, ils étaient 24 000 environ dans l'île à oser se déclarer aïnous. Selon les estimations de leur communauté, ils seraient entre 50 000 et 100 000 dans tout le Japon, que rien ne distingue plus des autres Japonais dans leur apparence, leurs vêtements et leurs activités. Mais une partie d'entre eux cherchent à renouer



A Nibutani, Shiro Kayano a transformé en musée la collection de son père Shigeru Kayano, inlassable défenseur de son peuple et le seul Aïnou à avoir jamais siégé au Parlement japonais.

avec leurs racines et à effacer la honte d'être un Aïnou («humain» en *ainou-go*) parmi les *wajin* (les Japonais non-Aïnous). Et au cours des dernières décennies, grâce à l'engagement de plusieurs personnages clés de leur communauté, ils ont avancé sur la voie de la reconnaissance officielle.

«Quand j'étais enfant, ma famille ne parlait pas la langue, se souvient Kengo Takiguchi. J'ai appris tout seul.» Le déclin est venu sur le tard, lors d'une cérémonie traditionnelle. Kengo fait partie des 120 Aïnous d'Akan, où il est né et a grandi. Bastion de l'ethnie, son hameau cohabite avec les 6 000 *wajin* de la ville d'Akanko, dont l'économie repose sur le tourisme et l'hôtellerie. C'est ici le cœur d'Hokkaido, sur les rives d'un lac. L'hiver, le mercure descend parfois en dessous de - 25 °C. Atteindre Akanko se mérite. Depuis Sapporo, la capitale de l'île, il faut parcourir 300 kilomètres à travers les monts Hidaka, aux majestueuses forêts d'*ezo-matsu*, les épicéas du Japon, qui sont le refuge des ours bruns. Une nature sauvage et brute où la vision animiste de la culture aïnoue prend son sens. Où l'on croit aux *kamuy* : les divinités incarnées par les animaux, la forêt, les plantes, le lac, la rivière ou le tonnerre, descendues dans le monde des humains pour les aider à vivre.

Pour vivre, les Aïnous d'Akanko vendent des sculptures aux touristes. Un art qui, hier, était une compétence requise pour les hommes avant qu'ils puissent se marier. A la mort de son père, il y a quatre ans, Kengo a dail-

leurs quitté l'agriculture pour reprendre le magasin familial. Dans un *kisaten* (café traditionnel japonais) à deux pas de la boutique en question, Akira Toko, 77 ans, perpétue quant à lui la cuisine aïnoue, à base de pommes de terre, de saumon, de potiron, mais aussi de *sansai*, ces plantes sauvages des montagnes. Aux murs, des photos de famille en kimonos aux motifs aïnous traditionnels.

Sur le comptoir, des centaines de sculptures miniatures d'animaux. Le gendre d'Akira, un *wajin* d'Iwate, dans le nord de Honshu, a épousé la culture de sa belle-famille. «J'ai tout de suite aimé qu'à l'école les enfants apprennent les danses et les fêtes», raconte Yoshifuru Goukon, 47 ans. C'est en parlant avec les anciens d'Akanko qu'il a compris le sort qui avait été réservé aux Aïnous, dans l'indifférence générale. «Pendant un siècle, on ne parlait de ce peuple qu'en termes négatifs, souligne-t-il. Même les gens d'Hokkaido ne savent pas ce qu'ils ont subi. Ce n'est pas normal.»

ウレシバ・モシリ

URESHIPPA MOSIRI

Un monde dans lequel tous les êtres vivants cohabitent en harmonie

Aujourd'hui, l'*ainou-go* n'est plus la langue principale ici. «Notre identité s'est définie sur la discrimination et la migration», remarque Miyuki Muraki, 54 ans, directrice du musée national des Aïnous, fondé en 1984 à Shiraoi, ville du sud de Sapporo qui compte 2 800 Aïnous sur 16 000 habitants. Les écoles spécialisées, qui n'existent plus, ont fait beaucoup de mal. Les enfants aïnous devaient suivre des programmes scolaires différents car on estimait qu'ils avaient «un retard à rattraper». Pour les adultes, la margi-

nalisation se poursuivait : «On cachait son appartenance pour se protéger et protéger ses enfants, résume Miyuki Muraki. Nombreuses étaient les familles *wajin* à dire qu'elles ne voulaient pas d'un Aïnou en leur sein.» Elle com-

prend ceux qui, dans les années 1930-1940, ont cherché à oublier leurs racines, par souci d'intégration, au risque de rompre avec leur famille. «Pendant l'ère Meiji, le Japon s'est enorgueilli d'avoir un seul peuple, une seule histoire, une seule culture, dit-elle. Mais ce n'était pas vrai, il y a toujours eu d'autres ethnies : nous à Hokkaido, ou les Ryūkyū à Okinawa.» Et l'intégration n'était qu'un vœu pieux. Même en dissimulant leurs origines, les Aïnous restaient ostracisés. C'est à 26 ans que Miyuki Muraki a eu une révélation. «J'ai compris qu'il n'y a rien ➤»



En hiver, au bord du lac Mashu, dans le parc national d'Akan, les bambous *sasa* peinent à percer le manteau neigeux. Dans l'île la plus septentrionale du Japon, la température peut chuter sous les -25°C .

Dans une clairière du parc national de Kushiro Shitsugen, ces grues du Japon, animaux emblématiques de l'archipel, au plumage élégant, ont la grâce éthérée de danseuses de ballet.

Devant sa table de mixage à Tōma, dans le centre d'Hokkaido, Oki Kano revisite la musique traditionnelle. Il fusionne ici des notes de *tonkori*, sorte de cithare aïnoue, et des rythmes contemporains.



Des milliers de sépultures furent profanées pour des «activités scientifiques»



Yukiko Kaizawa perpétue, dans sa maison de Nibutani, le savoir-faire textile des Aïnou : elle tisse ici des fibres végétales pour réaliser une ceinture de kimono.

➔ de mal à être Aïnou, c'est simplement ce que je suis, dit-elle. Comme la société nous a longtemps renvoyé que nos racines n'avaient pas d'importance, nous avons fini par le croire, mais il est temps que cela change.»

Les collections du musée comprennent quelque 10 000 pièces. L'établissement fait désormais partie d'un centre culturel consacré à la culture aïnoue inauguré en 2020. Implanté au cœur d'un parc verdoyant, le vaste complexe appelé Upopoy («chanter dans un grand groupe», en aïnou-go), accueille, outre le musée, un théâtre et

un *kotan* composé de cise, les maisons traditionnelles, faites de bois, édifiées sans clous et coiffées de chaume. «A Upopoy, nous enseignons la danse, la cuisine aux générations futures, explique Shiro Sasaki, son directeur exécutif. Nous avons des pièces magnifiques dans notre collection, mais ce sont les lettres écrites par Yukie Chiri à ses parents qui me bouleversent le plus.» Cette jeune Aïnoue, qui vécut au début du XX^e siècle et mourut à 19 ans, a joué

アイヌ・モシリ

AINU MOSIRI

La terre des humains

un rôle important dans la préservation de cette culture essentiellement orale, traduisant en japonais et mettant par écrit de nombreux contes et légendes. Sur les hauteurs du parc, un mémorial abrite les dépouilles d'Aïnous qui n'ont pu être rendues à leurs familles : un millier de défunts exhumés jusque dans les années 1960 dans le cadre «d'activités scientifiques» (l'étude des crânes en particulier). Depuis 2016, après plusieurs actions en justice, l'université d'Hokkaido a entrepris de restituer les corps à la communauté. «Le Japon ne s'est jamais excusé d'avoir profané les cimetières aïnoues», souligne Shiro Sasaki.

A Nibutani, hameau de 400 habitants entre Shiraoi et Akanko, environ 80 % de la population est aïnoue. Ce fut le fief de Shigeru Kayano, décédé en 2006 à l'aube de ses 80 ans. Cet homme, l'un des derniers à parler

avant tout l'*ainou-go*, écrivit une centaine de livres sur la culture de ses ancêtres. Activist et homme politique, il fut aussi le seul Aïnou de l'histoire à siéger à la Diète, le Parlement japonais, de 1994 à 1998. Son fils Shiro, 61 ans, garde précieusement sa collection d'objets dans un musée. Et poursuit le combat paternel à une échelle plus modeste. «A Nibutani, une quarantaine de personnes pratiquent la langue et la comprennent bien, mais pas à 100 %, précise-t-il.

toire à siéger à la Diète, le Parlement japonais, de 1994 à 1998. Son fils Shiro, 61 ans, garde précieusement sa collection d'objets dans un musée. Et poursuit le combat paternel à une échelle plus modeste. «A Nibutani, une quarantaine de personnes pratiquent la langue et la comprennent bien, mais pas à 100 %, précise-t-il.



Chaque hiver, les cygnes sauvages migrent depuis la Sibérie vers le parc national d'Akan et le lac Kussharo, qui comble un ancien cratère volcanique.

Deux fois par semaine, lors de cours du soir, les jeunes découvrent aussi la culture.» Rie Kayano, 34 ans, sa belle-fille, est une Ainoue d'Akanko. Elle s'est installée à Nibutani avec son mari. «Quand j'étais petite, j'adorais les danses ainoues, où tout fait référence à la beauté de la nature : les femmes qui mettent en scène l'envol des oiseaux ou le chasseur qui ne parvient pas à tirer à l'arc, trop ébloui par la beauté de l'oiseau», raconte-t-elle. Mais je savais que j'aurais des problèmes si j'affichais trop mes racines. A Sapporo, j'ai rencontré d'autres Ainous qui s'affirmaient et sont devenus mes amis. C'était soudain devenu facile de parler, je pouvais enfin être ainoue sans crainte.» En 1997, la Diète japonaise a adopté une loi sur la promotion de la culture ainoue, reconnaissant pour la première fois l'existence d'une minorité ethnique au Japon. En 2019, elle a théoriquement interdit toute discrimination à l'égard des Ainous. En théorie. «Quand un Ainou essaie de lancer une chaîne YouTube pour présenter sa culture, le discours de haine arrive vite, avec ces commentaires : "Les Ainous n'existent pas", "Il n'y a pas d'ethnies au Japon"..."» observe Rie. Elle et son mari gèrent une auberge de jeunesse à deux pas du musée de l'illustre grand-père. Ces dernières années, ils ont vu arriver une clientèle sensibilisée à la cause par un manga : *Golden Kamui*, œuvre de Satoru Noda parue en 2014 au Japon

(en 2016 en France). Il a pour cadre Hokkaido, dont l'auteur est originaire, et pour héros, des Ainous.

Mais d'autres préfèrent continuer à rester discrets sur leurs racines. Kenji Matsuda, 67 ans, président de l'association de préservation de la culture de la communauté ainoue d'Akan, a remarqué que c'est le cas de ses filles. Il tient un petit restaurant de ramen dans le *kotan* d'Akan, où il sert des bols de nouilles aux légumes sauvages. Ses filles, elles, ont quitté Akan et vivent un peu plus au sud, à Shibecha et Kushiro. «Elles ne tournent pas le dos à notre culture mais elles ne ont pas envie de s'engager, dit-il. Ayant souffert de discrimination, elles ne sont pas très à l'aise avec ce que je

fais.» Lui l'affirme, il continuera à vivre comme ses ancêtres l'ont toujours fait. Régulièrement, il se prête à une cérémonie dédiée aux *kamuy* : les Ainous remercient Apefuchi (le feu), Kamuy Cheku (le saumon) ou Kimun Kamuy

(l'ours) par des danses, des prières, des chants. Plusieurs fois paran, la communauté du *kotan* d'Akan sort les kimonos aux motifs traditionnels, les bandeaux et coiffes portés pour l'occasion, et se réunit en cercle, à l'abri des regards. Entre les mains de Kenji Matsuda, l'*ikupasuy*, ce bâton en bois sculpté réservé aux rites de prières. Un moment privilégié où il se sent connecté aux anciens, enfin coupé de ce monde qui va trop vite. ■

JOHANN FLEURI

カムイ

KAMUY

Les divinités

Comment s'y rendre

Plusieurs vols quotidiens relient Tokyo à Sapporo, la capitale de l'île (environ 1 h 40). Pour connaître les mesures sanitaires, consulter le site de l'office de tourisme d'Hokkaido (en anglais), qui nous a aidés à réaliser ce reportage. en.visit-hokkaido.jp

Pour découvrir la culture ainoue

Ne pas manquer le centre culturel d'Upopoy, situé à 1 h 30 de route au sud de Sapporo. Prévoir une journée sur place pour visiter le musée, le *kotan* reconstitué, et assister à une représentation de danse traditionnelle. ainu-upopoy.jp/en

La faune SUR

Quelque 50 000 instantanés, pris sur terre, en mer ou dans les airs, par des amateurs ou des professionnels originaires de quatre-vingt-quatorze pays... Pour sa cinquante-septième édition, le prix Wildlife Photographer of the Year, organisé chaque année par le musée d'Histoire naturelle de Londres, a, une fois de plus, réuni l'élite de la photographie animalière. Le jury a ainsi dû faire un choix cornélien parmi une profusion d'images, parfois drôles ou désrangeantes, souvent émouvantes, mais toujours spectaculaires. Voici celles qui ont marqué la rédaction de GEO.

LE VIF



Après avoir goulûment tété sa mère, le petit ours polaire s'est endormi à ses côtés, adoptant exactement la même position qu'elle. C'est grâce à un drone que Martin Gregus a pu saisir cette sieste mimétique sous le soleil estival de l'Arctique. Le photographe a passé un mois, en juillet 2020, dans un bateau cabotant dans la baie d'Hudson, pour observer le comportement des plantigrades quand la banquise s'est retirée. Et pour capter ces moments de grâce.

Martin Gregus (Slovaquie-Canada)

- Catégorie : Meilleur portfolio – Etoile montante de la photo
- Vainqueur de sa catégorie





Son cadavre gît la mâchoire béante, comme pétrifié. Ce jacara, une espèce de caïman originaire d'Amérique du Sud, aussi appelé *jacaré*, n'a pas eu le temps de fuir quand les flammes l'ont encerclé. Des savanes inondées qui étaient jadis son royaume, il ne reste plus que boues noires et cendres. En 2020, de gigantesques incendies ont dévasté un quart de la plus grande zone humide tropicale au monde, le Pantanal, à cheval sur trois pays, Brésil, Bolivie et Paraguay. Edson Vandeira s'était alors porté volontaire auprès des pompiers et des vétérinaires. Ses photos témoignent de l'ampleur inédite des feux et de la détresse des animaux sauvages, jaguars, coatis (cousins du raton laveur), tapirs...

Edson Vandeira (Brésil)

› Catégorie : Photojournalisme

› Mention spéciale du jury





Edison Vandelaar / Wildlife Photographer of the Year 2020



Stefano Untermyer / Wildlife Photographer of the Year 2021



Le blanc du pelage qui se confond avec la neige, les bois qui s'imbriquent parfaitement... Ce tête-à-tête compose une image harmonieuse. Pourtant, ces deux rennes du Spitzberg – une sous-espèce endémique vivant dans l'archipel norvégien du Svalbard – sont en pleine joute. L'enjeu de l'affrontement ? L'exclusivité sur une harde de six femelles. Après une dizaine de minutes d'âpre combat, le lutteur de gauche finira par l'emporter. Et, au passage, Stefano Unterthiner, qui a suivi ce groupe de cervidés plusieurs semaines d'automne, pendant la saison du rut, est lui aussi reparti avec une sensation de victoire, grâce à cette photo immortalisant le duel amoureux dans toute son intensité.

Stefano Unterthiner (Italie)

› Catégorie : Comportements – Mammifères

› Cliché vainqueur de sa catégorie



Des années de préparation, de repérages et de plongées, de jour comme de nuit, pour capter ce moment fugace : quand la femelle remonte vers la surface pour lâcher ses œufs, que des mâles fécondent aussitôt, donnant à l'océan Pacifique cette teinte lactée. Un spectacle qui a lieu chaque année, quand 20 000 mérus camouflage se rassemblent en juin-juillet dans les eaux de l'atoll de Fakarava (Tuamotu), pour se reproduire, un soir de pleine lune.

Laurent Ballesta (France)

› Catégorie : Photo subaquatique

› Cliché vainqueur de sa catégorie

› Grand prix Photographe de la vie sauvage de l'année



Laurent Ballesta / Wildlife Photographer of the Year 2021



Pas d'échappatoire possible. L'infortuné gecko tokay a beau se débattre et mordre, la couleuvre volante, accrochée à une branche d'arbre par la queue, ne relâche pas sa prise. La voilà qui instille son venin, avant de gober longuement sa proie. Ce sont les cris affolés du gecko qui avaient attiré l'attention de Fu Wei, alors qu'il photographiait des oiseaux dans un parc de Bangkok. Il est arrivé juste à temps pour assister à la mise à mort.

Fu Wei (Thaïlande)

› Catégorie : Comportements - Amphibiens et reptiles

› Mention spéciale du jury



Wei Fu / Wildlife Photographer of the Year 2021



Regard perçant, museau écarlate et poisseux... Cette jeune lionne a commencé à déguster sa proie encore vivante. Avec deux millions de ses congénères, le gnou était en train de traverser le parc national du Serengeti, dans le nord de la Tanzanie, en quête d'eau et de pâturages. Il a suffi au fauve, tapi dans les herbes hautes, de bondir pour s'offrir un festin.

Lara Jackson (Royaume-Uni)

› Catégorie : Portraits animaliers

› Mention spéciale du jury



Lara Jackson / Wildlife Photographer of the Year 2021



Comme par magie, ce colibri demi-deuil, ainsi nommé en raison de sa robe noire – à l'exception de sa queue, blanche –, s'est paré de mille et une couleurs alors qu'il planait au-dessus de la forêt tropicale brésilienne, à l'ouest de Rio de Janeiro. Avant d'appuyer sur le déclencheur, Christian Spencer a attendu que la lumière du soleil irradie complètement l'oiseau pour que «ses plumes se remplissent des nuances de l'arc-en-ciel». Le photographe, par chance, a réussi à déclencher pile au bon moment : les colibris sont réputés pour l'incroyable rapidité de leurs battements d'ailes, jusqu'à quatre-vingt-dix par seconde !

Christian Spencer (Australie)

› Catégorie : La nature artiste

› Mention spéciale du jury





Christian Spencer / Wildlife Photographer of the Year 2021



Quarante jours durant, le photographe Hitesh Oberoi a arpenté, par plus de 40 °C, les collines surplombant la ville d'Ahmednagar, pour tenter de dénicher, sur la rocaïlle, des *Sarada deccanensis*, des lézards endémiques de l'ouest de l'Inde. Jusqu'à ce qu'il tombe nez à nez avec ces deux mâles en compétition pour le même territoire. Prélude au combat, qui peut être mortel, les adversaires ont gonflé leur gorge chatoyante, en signe de virilité. S'en est suivie une trentaine de minutes d'assauts, à grand renfort de morsures, de coups de pattes et de sauts... Le tout à une vitesse folle. Ce jour-là, l'un des sauriens a rendu les armes pour sauver sa peau.

Hitesh Oberoi (Inde)

- › Catégorie : Comportements - Amphibiens et reptiles
- › Mention spéciale du jury





Hitesh Oberoi / Wildlife Photographer of the Year 2021

CE MONDE QUI CHANGE

TEXTE : SOLENE CHALVON-FIORITI - PHOTOS : ANDREW GUILTY



Des deux immenses bouddhas qui veillaient depuis le VI^e siècle sur la vallée de Bamiyan, il ne reste que ces niches vides dans la falaise de grès. Les talibans les ont dynamités le 11 mars 2001.



AFGHANISTAN

LES DERNIERS JOURS

DE BAMIYAN

Quelques semaines avant la chute de Kaboul et le retour au pouvoir des talibans, nos reporters se sont rendus dans la vallée de Bamiyan. Cette région montagneuse au précieux patrimoine archéologique est devenue tristement célèbre après la destruction, il y a vingt ans, de ses colossales statues de Bouddha. Elle est aussi le fief des Hazara, minorité dans la ligne de mire des fondamentalistes qui ont pris le contrôle du pays. Nos journalistes témoignent de la richesse d'un monde sur le point de disparaître.

LES JOYAUX DU PATRIMOINE PRÉ-ISLAMIQUE SONT PLUS QUE JAMAIS EN DANGER

Le Chehel Burj, la forteresse des quarante tours, fut bâti sous l'Empire kouchan, entre le I^{er} et le IV^e siècle. Déjà victime de pillages et d'excavations lors de la dernière guerre, le site est rongé par l'érosion.



LA RÉGION ÉTAIT L'UNE DES RARES VITRINES DU TOURISME AFGHAN

Avant le retour des talibans, la vallée de Bamiyan était une des seules destinations touristiques du pays. Elle attirait en particulier les habitants venus de Kaboul, à trois heures de route.







Après avoir bravé les *check-points* entre Kaboul et Bamiyan, en juillet 2021, ces touristes afghans explorent les cascades issues des lacs de Band-e Amir, réputé plus beau site naturel du pays.

Fondue dans les reliefs sablonneux de la province de Yakawlang, la maison de Khan Ali, seule chambre d'hôtes du coin, est très bien placée, au pied de l'antique forteresse du Chehel Burj.

Au couchant, Reza Mohammadi part flâner près de ses «tendres amis», Salsal et Shamama. Le photographe Andrew Quilty et moi accompagnons cet homme de 41 ans, coordinateur de la mission culturelle de l'Unesco à Bamiyan depuis 2013. Pour lui et les autres habitants de la vallée, les bouddhas réduits en poussière en 2001 par les talibans avaient les traits d'un homme et d'une femme. Deux géants des VI^e et VII^e siècles qui se seraient pétrifiés pour vivre côte à côte éternellement. Le folklore fit d'un troisième bouddha, plus petit, le fruit de leurs amours. Lui aussi fut pulvérisé, mais dans les années 1980, par des *moudjahidin* célébrant ainsi leur victoire sur les Soviétiques. Reza Mohammadi dépasse la niche qui accueillait Salsal, colosse de cinquante-trois mètres. À ses pieds, des blocs de briques maintiennent ce qu'il reste de la statue. Piètre béquille qui en dit long sur l'état de ce patrimoine, plus que jamais en péril.

Nous sommes fin juin 2021. Au cœur de l'Afghanistan, la vallée de Bamiyan s'étire à 240 kilomètres au nord-ouest de Kaboul, à la rencontre des chaînes de l'Hindu Kuch et du Koh-i-Baba. Dans son écrin de montagnes aux plis ocre et de falaises crénelées, cette terre de légendes [voir encadré] abrite des sites archéologiques de grande valeur, parmi les plus beaux trésors du pays. Négligée

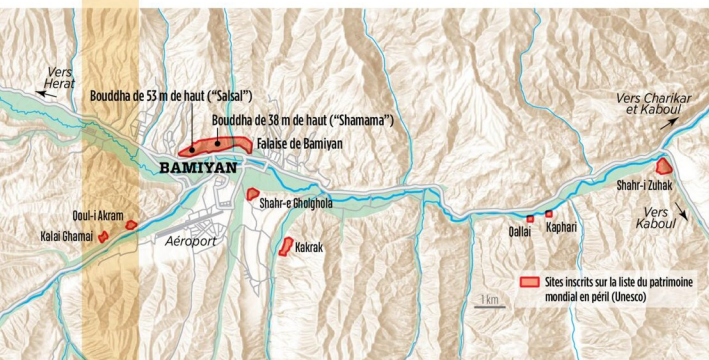
par les fondamentalistes ces vingt dernières années au point de constituer un havre de paix inégalé en Afghanistan, Bamiyan se veut un symbole de l'émancipation des femmes, présentes aussi bien dans les bazars qu'à l'université ou dans les bureaux. La vallée accueille des centaines de touristes locaux, phénomène inexistant ailleurs. Une course de ski de randonnée, unique dans le pays, y est organisée chaque hiver. Un marathon mixte y a même été couru, passant par le parc national de Band-e Amir, à l'ouest de Bamiyan. Mais, surtout, son patrimoine archéologique attire toujours plus de fonds étrangers, d'experts européens, voire de projets loufoques, comme la reproduction en 3D des bouddhas.

Mais, en ce début d'été, l'heure est à la panique : les talibans, dont le règne de 1996 à 2001 fut marqué par la terreur, n'ont jamais été aussi proches de reprendre le pouvoir. Deux premiers districts viennent de tomber entre les mains des fondamentalistes. Au moment de notre reportage, les combats font rage aux abords des *check-points* marquant les entrées des bourgs. Les deux routes principales entre Bamiyan et Kaboul sont passées sous contrôle taliban. Et ici, plus de vols commerciaux, seul un coucou des Nations unies atterrit de temps à autre à l'aéroport, mais il n'est pas destiné aux civils. Une prison sans barreaux donc, que l'hiver abyssal de sept mois, dans cette vallée à plus de 2 000 mètres, plongera le moment venu dans un isolement tragique : si les camions de ravitaillement ne sont plus autorisés à venir ici, comment les habitants survivront-ils ? Par le passé, la faim les a conduits à capituler face aux talibans.

Ces derniers n'ont jamais été bienvenus sur ce territoire : Bamiyan est essentiellement peuplé de Hazara, une ethnie majoritairement chiite dans un pays sunnite, qui, dit-on souvent ici, aurait hérité ses yeux bridés des conquérants mongols de Gengis Khan – une hypothèse qui divise les historiens. Plus de 15 000 Hazara furent massacrés durant le premier règne des talibans, qui les considèrent comme des hérétiques. Des exactions d'une violence inouïe, comme en témoigne l'acharnement, en 1995, sur le chef de guerre hazara Abdul Ali Mazârî, torturé, émasculé, sa tête aux yeux crevés exhibée sur un piquet, après qu'il se fut rendu. Ce sont les yeux de Salsal et Shamama aussi que les talibans visèrent d'abord, en mars 2001, à coups de salves de kalachnikovs, avant d'opter pour des explosifs antichars plus puissants. En pulvérisant les colosses, la déflagration fragilisa les niches des statues, dont la plus grande menace de s'effondrer – «Cela arrivera dans dix ans au plus tard», estime Reza Mohammadi. Si rien n'est entrepris pour les végétaliser, afin de retenir la terre, les principaux sites risquent de retourner à la poussière, craint-on à l'Unesco, qui a inscrit le site en 2003 sur la liste du patrimoine en péril. Les bouddhas starisés ont attiré à eux seuls plus de 27 millions de dollars pour la consolidation de ➤

LA VALLÉE DES MYSTÈRES

Sur cette artère majeure des routes de la soie ont circulé les influences indiennes, hellénistiques, romaines, sassanides, islamiques... Les vestiges de ces cultures ont inspiré des contes et des légendes envoûtants.



LES ROMÉO ET JULIETTE AFGHANS

Dans le folklore local, les immenses bouddhas de Bamiyan avaient un nom et une histoire des plus romanesques : Shamama («la reine mère»), le plus petit, haut de 38 m, s'était éprise de Salsal («la lumière qui éclaire l'univers»), le plus grand bouddha debout jamais construit (53 m). Mais ils s'aimaient d'un amour impossible et, de désespoir, se figèrent dans le grès de la falaise qui les abrita quinze siècles.

LA CITÉ OÙ LES MURS MURMURENT

Les ruines de Shahr-e Gholghola se dessinent, fantomatiques, sur une colline à vingt minutes de marche de Bamiyan. Cette citadelle réputée imprenable tomba au XIII^e siècle sous l'assaut des cavaliers de Gengis Khan. Ils la détruisirent, ensevelissant la population sous les décombres. Elle fut ensuite nommée la «cité des cris», car on dit que, la nuit, les plaintes des défunts montent encore d'entre les pierres.

➔ leurs vestiges, principalement des fonds japonais. Leur reconstruction a même été envisagée, puis abandonnée, après des années de controverses entre agences de développement. Ce n'est pas le péril taliban qui a fait capoter le projet, explique Reza Mohammadi, mais les critères de l'Unesco pour décider qu'un site doit être protégé. «Bamiyan a été inscrit sur la liste de l'organisation onusienne pour des bouddhas des VI^e et VII^e siècles, pas pour une construction de 2021 !» insiste-t-il.

Une promenade borde la falaise abritant les niches, mais aussi une constellation de grottes, d'anciennes cellules de moines bouddhistes des IV^e et V^e siècles.

Quelques familles vivent sous ces dômes de grès sans aération ni eau courante. Seuls de petits panneaux solaires, touches scintillantes épinglées sur la roche, leur garantissent quelques heures d'électricité. Postés face aux bouddhas, des gardes armés saluent Reza Mohammadi lors de son tour d'inspection : ils font partie du groupe Zero 12, une force de 500 hommes affectée à la protection des sites archéologiques sous la houlette du ministère de la Culture et de l'Intérieur. Sa mission : empêcher les pillages. Lesquels sont légion en Afghanistan, «et pas, a priori, le fait des talibans, souligne Philippe Marquis, le directeur de la Direction archéologique française en Afghanistan, que nous

rencontrons à Kaboul. Le mouvement a peu de contrôle sur ces actes, qui sont plutôt des initiatives isolées de la part d'individus issus des communautés alentour et qui réalisent des profits très minimes.»

Face à la grande niche, des étudiantes vêtues de tuniques brodées aux couleurs pastel multiplient les selfies. «Je me suis faite belle pour les bouddhas», avoue Madina Fazli, 20 ans, silhouette longiligne et sourire franc. Derrière elle, des touristes afghans habillés à l'occidentale, venus de Kaboul, sont assis sur un rocher ocre. Non, ils n'ont pas eu peur d'emprunter la route sous contrôle taliban, car «les talibans ne font pas d'ennuis à ceux qui n'ont pas travaillé pour le gouvernement ou pour les étrangers», témoigne le jeune Baheer Humayoon, 24 ans. «Surtout si les voyageurs sont des Pachtons, comme eux...» maugrée Reza Mohammadi. C'est en effet parmi cette ethnie, qui représente environ 39 % de la population afghane, que les talibans recrutent la majorité de leurs partisans. «Nous craignons que certains touristes ne servent d'informateurs, confie l'un des conservateurs

du site, dont nous taisons l'identité par sécurité. Et il n'y a pas que les Pachouns. De nombreux Tadjiks [autre ethnie sunnite] pactisent avec l'ennemi.»

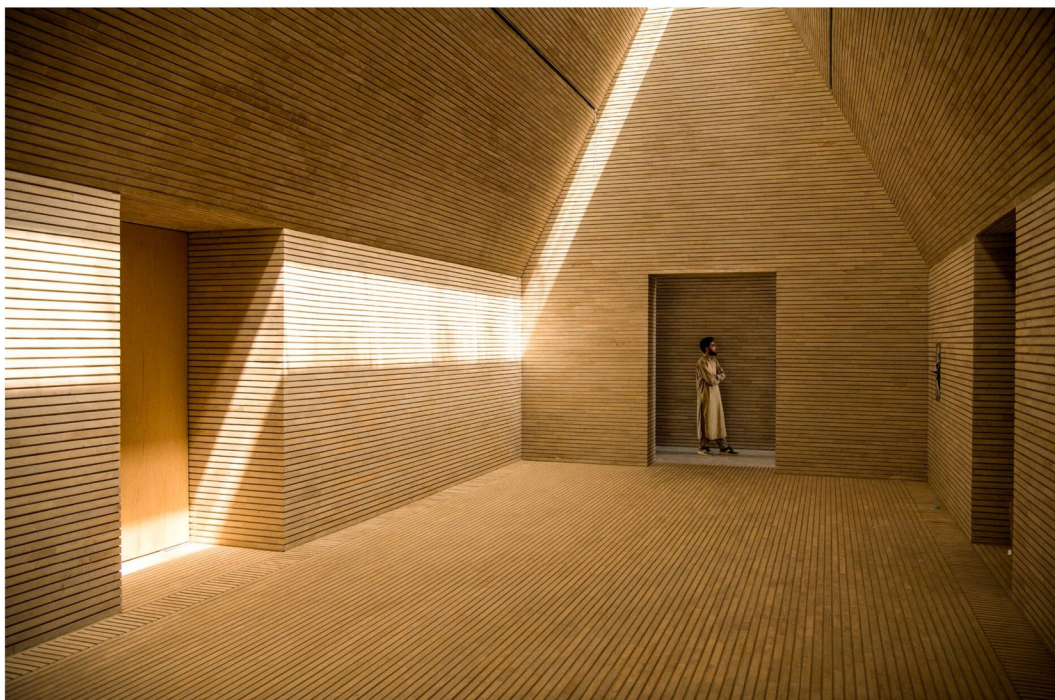
Situé sur la route de la soie reliant autrefois l'Inde à l'Iran et à la Chine, l'Afghanistan est parsemé de vestiges de villes, monastères et caravansérails qui ont accueilli d'illustres voyageurs, tel Marco Polo. Le pays fut un berceau de l'art du Gandhara, région antique d'Asie centrale où l'architecture et l'iconographie alliaient influences bouddhiques venues d'Inde et esthétique grecque apportée par Alexandre le Grand. «On ne sait toujours pas très bien pourquoi les moines creusèrent ces trous dans la roche plutôt que de s'établir sur la terre ferme, note Philippe Marquis. Sans doute pour observer un rituel de culte et par réflexe défensif.»

Je le rencontre à nouveau mi-juillet, à notre retour de Bamiyan, dans l'ambassade de France à Kaboul, bunker ultrasécurisé qui deviendra six semaines plus tard un refuge pour des centaines d'Afghans menacés.

Le centre culturel de Bamiyan, inachevé, est encore vide. Mostafa Ghafori a supervisé la construction du musée, à l'architecture contemporaine, qui ne verra peut-être jamais le jour.

Nous évoquons ensemble la situation politique : l'accord de Doha, signé au Qatar en février 2020 entre l'administration Trump et les talibans, dans lequel Washington actait le départ définitif des troupes américaines d'Afghanistan, sans réelle contrepartie des insurgés, qui s'engageaient au moins à ne pas conduire d'attaque contre les Etats-Unis depuis le territoire afghan. Et la fermeté de Joe Biden sur le respect du calendrier : tous les boys américains doivent avoir quitté le pays d'ici au 11 septembre 2021, pense-t-on alors. Pour le vingtième anniversaire des attentats du 11-Septembre qui poussèrent les Etats-Unis à s'engager dans le bourbier afghan pour traquer Oussama Ben Laden et chasser du pouvoir les talibans qui le protégeaient. Ni la protection des

minorités religieuses ni la préservation des droits des femmes n'ont fait l'objet de négociations à Doha. En revanche, des cadres du mouvement taliban se sont emparés de la question du patrimoine archéologique. En février dernier, Zabihullah Mujahid, ➤



Depuis 2001, la vallée
était dans l'angle
mort des talibans.
Les visiteurs de Kaboul
– ici près des lacs de
Band-e Amir – y trou-
vaient un havre de paix,
et les femmes pouvaient
y étudier et travailler.

PENDANT VINGT ANS, CE TERRITOIRE A CONNU UNE PARENTHÈSE DE PAIX





►► leur porte-parole, affirmait que personne n'avait le droit «d'excaver, transporter ou vendre des antiquités où que ce soit, ou de les emmener hors du pays.»

A Bamiyan, Reza Mohammadi ne s'étonne guère de cette dernière déclaration, convaincu que les talibans sont prêts à tout pour ripoliner leur image : «Il est possible que les nantis qui les représentent à Doha soient sincères dans leurs propos, commente-t-il en grimant un escalier en colimaçon vieux de 1 500 ans, creusé dans le grès à la droite du petit bouddha. Mais alors ils n'ont pas dû passer l'information à leurs commandants locaux !» Reza s'engouffre dans une première grotte surplombant la vallée. Sur les murs, les vestiges de fresques du V^e siècle, probablement réalisées par des moines ou des voyageurs sur la route de la soie. Certains dessins ont été peints avec des pigments liés à l'huile de noix. Une technique en avance de dix siècles sur les maîtres flamands, que l'on présente comme pionniers en la matière.

Puis Reza sort son téléphone, où il a compilé les menaces proférées par la guérilla talibane à l'encontre du patrimoine culturel, vidéos à l'appui. Sur le site de la BBC en langue perse, une barbe blanche, chef des talibans de la province voisine de Baghlan, dit son engagement à «finir le travail à Bamiyan». Parce que la falaise porte l'empreinte des deux absents, «il faut la faire disparaître tout entière». La vidéo suivante, reçue deux jours plus tôt, montre la décapitation d'un Hazara. Un avertissement. Je pense alors à Khaled al-Assad, directeur des Antiquités de Palmyre, en Syrie, décapité par l'organisation Etat islamique en 2015 après des jours de captivité, et sans doute de torture. «Ces menaces ne doivent pas faire oublier les visages de tous ceux qui ont travaillé pour protéger les sites en danger», plaide Reza Mohammadi, la voix brisée.

Dominant une plaine fertile couleur émeraude, les ruines médiévales de Shahr-e Gholghola («la cité des cris», vieille du XII^e siècle, [voir encadré], coiffent une colline bombée. Face à nous, sur un plateau, est censé s'achever dans quelques semaines le chantier d'un musée ultramoderne, financé par la Corée du Sud. Dessiné par un architecte argentin, il doit être dédié à la culture de Bamiyan. Mostafa

Ghafari, l'un de ses maîtres d'œuvre, fait régulièrement l'aller-retour depuis Kaboul. Son téléphone regorge de photos d'ourlets et de costumes afin de tromper les talibans : «Je leur dis que je suis tailleur !» explique-t-il. Ces jours-ci, il installe les luminaires, le générateur... N'a-t-il pas le sentiment de vivre à contretemps ? «Au moins, j'aurais créé», répond le trentenaire, la tête rejetée en arrière en direction d'un puits de lumière. Il ne sait pas encore que le musée ne verra jamais le jour.

Le gouverneur provincial Sayed Anwar Rahmati veut encore croire, depuis son palais ultrasécurisé de Bamiyan, que ses concitoyens ont les moyens de se défendre. Il se dit prêt à leur distribuer les armes du commissariat. «Aucune paix n'est possible avec les talibans, dit-il. En tout cas, pas ici. Nous connaissons leur idéologie, leurs méthodes, leur fourberie.» A deux pas, le QG de la police de Bamiyan est en ébullition. Le colonel de police Nohid Ayae, une femme de 43 ans, affirme vouloir «protéger la

CINQ SITES MAJEURS DU

1 LA CITADELLE MÉDIÉVALE DE HERAT

Fondée par Alexandre le Grand au IV^e siècle av. JC, l'imposante forteresse aux treize tours fut maintes fois détruite et restaurée au cours de l'histoire, et servit de place forte militaire jusqu'en 1953. Les talibans y logèrent leur police secrète dans les années 1990.

2 LE MINARET DE DJAM

A 200 km à l'est de Herat, ce monument haut de 65 m est un chef-d'œuvre de l'architecture ghorida. Bâti au XII^e siècle par le sultan Ghiyas-ud-Din, il est revêtu de reliefs ouvragés rehaussés de calligraphies en tuiles turquoises.

3 LA CITÉ ANTIQUE D'AÏ KHANOM

Le site est considéré comme le plus représentatif de la présence grecque en Afghanistan. Dotée de remparts, d'un théâtre et de plusieurs temples, la ville aurait été fondée par Séleucos I^{er} à la fin du IV^e siècle av. JC. Ses ruines,

situées dans le nord-est du pays, près de la frontière avec le Tadjikistan, ont souffert de nombreux pillages depuis les années 1980.

4 LE MUSÉE NATIONAL DE KABOUL

Cette institution inaugurée en 1931 dans le sud-ouest de la capitale a survécu à toutes les guerres mais a subi bien des dommages. Dans les années 1990, le musée a essuyé des tirs de roquettes et souffert d'importants pillages. Ses collections comptent 80 000 artefacts.

5 LE SANCTUAIRE BOUDDHISTE DE MES AYNAN

Statues de Bouddha par milliers, temples, monastères... Au sud de Kaboul, cette cité taillée dans la pierre à 2 500 m d'altitude entre les III^e et VII^e siècles fut un haut lieu de commerce et de pèlerinage. Depuis 2012, le site est promis à la destruction en vue de l'exploitation d'une immense mine de cuivre. Le projet n'a pas encore été mis à exécution.

vallée coûte que coûte». «Nous recevrons du soutien de la communauté internationale, car ils ont largement participé aux programmes de formation des femmes policières ou juges, espère-t-elle. Je ne peux pas croire qu'ils nous abandonneront.» Le visage est pâle, les yeux inquiets.

Preuve que l'heure est grave, ni le gouverneur ni la haut gradée ne disent «s'opposer» aux milices d'autodéfense qui fleurissent dans la province, alors que leurs actions, en dehors de tout cadre légal, attirent les foudres du gouvernement six mois plus tôt. Parmi elles, la milice du «commandant» Alipur, charismatique chef de guerre hazara, originaire de ces montagnes. Nous partons à la rencontre de ces hommes, à la lisière de Behsud, la province voisine. Les combattants sont postés à l'entrée d'un village quasi déserté. Certains, armés de lance-grenades et de fusils-mitrailleurs, n'ont pas 17 ans. Nous ne sommes pas

autorisés à les interroger sur leurs noms, leurs parcours ou la provenance des armes, nous avertis leur supérieur. Tous portent des amulettes de perles autour du cou, des talismans pour «ouvrir la chance», comme disent les Afghans. L'un d'eux, cheveux longs hirsutes et démarche mal assurée, nous glisse sa «fierté à défendre l'honneur de l'Afghanistan». Il y a quelques semaines, le jeune homme était étudiant à Bamiyan, et aurait préféré «ne pas rencontrer la guerre, nous confie-t-il. Mais, sans nous, le gouvernement ne s'en sortirait pas. C'est en joignant nos efforts qu'on fera partir ces chiens de talibans.» Son chef l'interrompt et nous enjoint de reprendre la route vers Bamiyan avant la nuit. Sur le trajet du retour, à chaque barrage policier, les officiers en faction se veulent encore rassurants. «Nous tiendrons», nous assure l'un d'eux avec un large sourire. Il nous demande toutefois de prier pour eux... Nous sommes le 1^{er} juillet 2021. ■

SOLÈNE CHALVON-FIORITI

PATRIMOINE AFGHAN MENACÉS



Lire la suite
p. 114



De confession chiite, les Hazara sont considérés comme des hérétiques par les talibans, sunnites. Face à la montée du danger, des volontaires, comme ces jeunes hommes, se sont engagés au sein de groupes armés.

LES HAZARA ONT CRÉÉ LEURS PROPRES MILICES D'AUTODÉFENSE





«TOUT SAUF UNE VIE AVEC LES TALIBANS»

Le 15 août dernier, les talibans prenaient Kaboul. Bamiyan est tombée peu après. Des milliers d'Afghans ont tenté de fuir le pays. Parmi eux, certains contacts de nos journalistes. Récit d'une tragédie.

La suite de l'histoire relève du cauchemar éveillé. A partir du 7 juillet, district après district, les talibans ont fait main basse sur presque toutes les zones rurales du pays. Les forces afghanes, formées et financées depuis vingt ans par les Occidentaux, se sont effondrées : privées du soutien aérien de l'armée américaine, elles ont été emportées par une forte corruption et un moral en berne.

Deux postes frontières, avec l'Iran et le Tadjikistan, sont tombés le 9 juillet. L'état s'est resserré : les Afghans se sont retrouvés interdits d'exil par voie terrestre. Reza Mohammadi, le coordinateur de la mission archéologique, et tant d'autres ont quitté Bamiyan pour Kaboul. La capitale leur est apparue comme un refuge à moyen terme, tous les observateurs, à commencer par le gouvernement afghan, pensant qu'elle tomberait en dernier, d'ici à quelques mois. Personne n'anticipait ce début de mois d'août où les talibans se sont emparés des principales villes. Le 15 août, ils ont planté leur emblème, un drapeau blanc, au cœur de Kaboul. Les forces de sécurité afghanes n'ont pas défendu la ville.

Des milliers d'Afghans se sont alors précipités vers l'aéroport. Parmi eux, Reza Mohammadi, sa femme et leurs trois enfants de 4, 10 et 11 ans. Le chef de mission de l'Unesco était d'abord considéré par le Quai d'Orsay comme non prioritaire. Mais avec le soutien d'acteurs influents, et avec la pression médiatique que nous avons exercée depuis la France, il a fini par figurer sur les listes d'Afghans à évacuer d'urgence dans la perspective d'une demande d'asile. Nous avons tenté de guider Reza et les siens vers des agents français, mais le réseau téléphonique saturé rendait la rencontre impossible. Trois jours durant,

la marée humaine a englouti sa famille. Fouettés par les talibans postés sur des barrages aux abords de l'aéroport, les Mohammadi ont ensuite été repoussés par les militaires américains qui sécurisaient l'aéroport et donnaient priorité à leurs propres candidats à l'asile. 122 000 personnes, dont une grande majorité d'Afghans, ont pu toutefois être exfiltrées en deux semaines grâce à un gigantesque pont aérien. Le jour, la nuit, au téléphone avec mes contacts sur place, j'entendais à distance des sanglots d'enfants et des hurlements de femmes, entrecoupés de tirs. Le 20 août, Sajjad Hosseini, guide de haute montagne à Bamiyan et ami de Reza, a finalement réussi à entrer dans l'aéroport... après avoir jeté son bébé de 18 mois dans les bras d'un soldat afghan aux ordres des Américains. «On lui a hurlé : "Garde le petit, on te le donne !" raconte-t-il. Tout est mieux pour lui qu'une vie avec les talibans !» Pris de pitié, le militaire les a laissés passer. Sajjad Hosseini est désormais réfugié avec sa famille en Italie. Sa belle-mère, moins chanceuse, a péri quelques jours plus tôt sous les balles de gardes-frontières iraniens alors qu'elle tentait de fuir l'Afghanistan à pied.

Mais ce 20 août, Reza Mohammadi, lui, a raté le coche : son fils Benyamin, 11 ans, a eu un malaise, trop oppressé par la foule et le bruit des balles. Le père a mis des heures à le sortir du magma humain. D'autres sont morts dans la foule – sept personnes ce jour-là, et 170 ont suivi six jours plus tard, massacrés par un kamikaze du groupe Etat islamique. Benyamin a repris conscience après trois heures, mais Mohammadi n'a pas voulu retourner à l'aéroport. Son salut est venu d'un institut de recherche local dirigé par une amie française, qui a organisé le lendemain un convoi sécurisé pour ses employés, dont



Reza Mohammadi (au centre, avec sa femme et leurs enfants) était le représentant de l'Unesco à Bamiyan. Sa famille a attendu des jours à l'aéroport de Kaboul avant d'être exfiltrée.

elle a négocié le passage avec les Américains. Reza et les siens ont intégré ce groupe... au détriment d'autres Afghans. Andrew Quilty, notre photographe, est resté à Kaboul. Pendant quelques jours, conscient que son passeport australien pouvait valoir sésame d'entrée pour le reste des passagers, il a fait acte de présence dans ces bus affrétés par des particuliers, des entreprises privées qui cherchaient à exfiltrer leurs employés sans qu'ils risquent leur vie dans la foule de l'aéroport.

Finalement, le convoi de Reza est arrivé à bon port. D'autres, très nombreux, ont échoué, pris dans des mouvements de foule ou arrêtés à des *check-points* par des talibans inflexibles. Reza Mohammadi et sa famille ont atterri en Allemagne. Ils y reprennent des forces, enfin en sécurité. L'Unesco réfléchit à intégrer le chef de mission à l'une de ses missions permanentes à Hambourg.

Le jour même où Reza montait dans l'avion de la liberté, Bamiyan tombait après des combats éphémères. Certains des miliciens rencontrés en juillet se cachent toujours dans les montagnes, mais « beaucoup sont morts », confesse leur porte-parole au téléphone. Un commandant taliban, le *mawlawi* Anas, a pris ses fonctions dans le palais du gouverneur. Les écoles ont rouvert le 3 septembre... à l'exception des établissements pour filles au-

delà du collège. Leurs dirigeants ont promis que le patrimoine archéologique ne serait pas menacé, mais il semble que la promesse ne sera pas tenue. Deux salles dépendantes du ministère de la Culture ont déjà été vidées par des talibans et leurs informateurs

sur place, nous assure par téléphone un ancien fonctionnaire du bureau des Antiquités de Bamiyan, qui a vu ces endroits dévastés. Des centaines d'objets anciens (statues, vases...) étaient stockés dans ces entrepôts. Il estime que 80 % de ces trésors, dénichés pendant près de deux décennies de fouilles, ont été pillés. Et le reste, détruit.

Aujourd'hui, à Bamiyan comme dans le reste du pays, les islamistes font du porte-à-porte pour retrouver les individus les plus suspects à leurs yeux. Les enseignants sont progressivement appelés à ne plus travailler. Pour les femmes, la nuit est tombée. Nous revenant en mémoire Fatima Ayum, une veuve de Bamiyan au visage ridé, qui ne connaissait pas son âge et vivait dans une maison troglodytique. « Je n'ai plus de mari pour nous défendre, mais j'apprendrai à tirer avec un pistolet, affirmerait-elle, pleine de défi, en juillet. S'ils sont trop forts pour moi, je prendrai le chemin des montagnes avec des couvertures et du blé pour faire du pain. J'irai très haut, où ils ne nous poursuivront pas. » Elle avait emprunté ce même sentier près de vingt ans plus tôt. Qu'est-elle devenue ? ■

SOLÈNE CHALVON-FIORITI

ESCAPE GAME - TRAINS MYTHIQUES

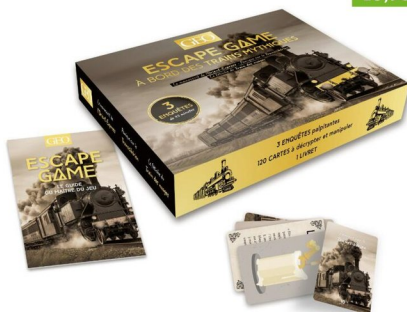
Vivre des moments uniques !

Cette nouvelle boîte de jeux GEO vous propose 3 escape games inédits à bord de trains de légende : l'Orient-Express, le Transsibérien, et le « Train des Nuages » qui parcourt la cordillère des Andes. Chaque enquête fonctionne à l'aide de 40 cartes présentant différentes énigmes à résoudre pour réussir à arriver à bon port. Votre voyage sera sans doute rythmé d'imprévus, de péripéties, et de rebondissements... Il ne tient qu'à vous de faire preuve d'ingéniosité et de sang froid pour déjouer tous les pièges se dressant sur votre parcours !

Contenu de la boîte :

- 1 livre de 32 pages avec la résolution guidée de chaque énigme pour le maître du jeu
- 120 cartes pour 3 enquêtes

Prix
16,95€



Prix

16,95€

ESCAPE GAME - LE PETIT PRINCE

Partez à l'aventure !

Cette nouvelle boîte de jeux GEO vous propose trois escape games insolites directement inspirés de l'œuvre poétique du Petit Prince. Partez au cœur du Sahara ou voyagez de planète en planète pour vivre des aventures palpitantes, aux côtés de personnages hauts en couleur. Chaque enquête fonctionne à l'aide de 40 cartes présentant différentes énigmes à résoudre pour explorer l'univers du petit garçon aux cheveux d'or. Il vous faudra faire preuve d'audace, de logique et d'imagination pour ne pas vous perdre en chemin...

Contenu de la boîte :

- 1 livre de 32 pages avec la résolution guidée de chaque énigme pour le maître du jeu
- 120 cartes pour 3 enquêtes



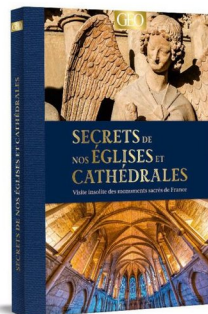
SECRETS DE NOS ÉGLISES ET CATHÉDRALES

Visite insolite des monuments sacrés de France

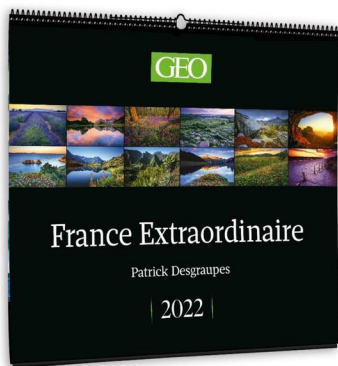
De la basilique Saint-Denis à la cathédrale Saint-Front de Périgueux, en passant par les chemins de Compostelle et de petites églises méconnues, ce livre embarque le lecteur dans nos régions de France. Ce beau livre richement illustré est découpé en 5 parties, dont chacune dévoile les richesses patrimoniales religieuses d'une grande région de France métropolitaine. Chaque région présente des monuments emblématiques et des lieux plus confidentiels, qui se distinguent par une anecdote insolite ou un mystère particulièrement étonnant.

Format : 24,5 x 31,5 cm
Nombre de pages : 224 pages

Prix
29,95€



NE PASSEZ PAS À CÔTÉ DE NOTRE SÉLECTION DU MOIS !



GRAND CALENDRIER GEO 2022

France Extraordinaire

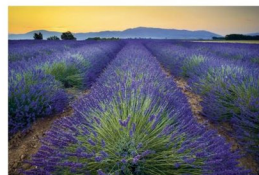
GEO vous invite à faire un tour de France photographique, à la rencontre de magnifiques décors. Bien plus qu'un simple calendrier, cet objet de décoration vous présente 12 paysages éblouissants et magnifiés par un format géant. La palette de couleur que dévoilent ces photographies immortalisées par Patrick Desgraupes sublime incontestablement la France. Flânez dans les champs de coquelicots ou de lavande de la Provence, admirez le coucher de soleil au pied du lac d'Aumar dans les Pyrénées, échappez-vous dans la forêt de Rambouillet, ou encore voyagez en outre-mer au coeur du cirque de Mafate à La Réunion.

Format : géant : 60 x 55 cm

**Introuvable
dans le commerce**

Prix
42,70€

au lieu de 44,90€



POUR COMMANDEZ, C'EST FACILE !

Mes coordonnées : ☐ Mme ☐ M.

Nom* _____

Prénom* _____

Adresse* _____

Code postal* _____ Ville* _____

E-mail* _____

☐ Par chèque à l'ordre de GEO.

Ou directement en ligne si vous souhaitez régler par carte bancaire ou Paypal.

1 Je me rends sur le site boutique.prismashop.fr

2 Je clique sur

Clé Prismashop



Situé en haut à droite de la page sur ordinateur

Situé en bas du menu sur mobile

3 Je saisis la clé Prismashop

GEO513

Voir l'offre

GEO513V

À découper et à retourner dans une enveloppe à affranchir à :
Les Éditions GEO - 62066 Arras Cedex 9

COMMENT S'ABONNER AU MAGAZINE GEO ?

☐ Je suis déjà abonné(e) au magazine GEO et je profite automatiquement des tarifs privilégiés.

☐ Je m'abonne et je profite immédiatement des réductions réservées aux abonnés.

J'ajoute au montant de ma commande **69€** au lieu de **78€** (1 an - 12 numéros version papier + numérique + accès aux archives numériques).

☐ Je ne suis pas abonné(e) et je règle donc mes achats au prix non abonnés.

Nom de l'ouvrage	Réf.	Qté.	Prix unitaire en €	Total en €
Escape Game - Trains mythiques	14010	16,95€
Escape Game - Le Petit Prince	14028	16,95€
Secrets de nos églises et cathédrales	14004	29,95€
Grand Calendrier GEO 2022	13845	42,70€ au lieu de 44,90€

Participation aux frais d'envoi	+ 5,50 €
<input type="checkbox"/> Je m'abonne à GEO aujourd'hui (1 an - 12 numéros)	+ 69 €

*Obligatoire, à défaut votre commande ne pourra être traitée. Offre valable dans la limite des stocks disponibles en France Métropolitaine jusqu'au 01/06/2022. Photos non contractuelles. Nous nous engageons à vous livrer dans un délai de 3 semaines. Vous disposez d'un droit de rétractation dans un délai de 14 jours à compter de sa réception pour nous le retourner à vos frais, dans son emballage d'origine, et selon votre souhait, nous nous engageons à vous le rembourser - pour en savoir plus voir les Conditions Générales de ventes sur www.prismashop.fr. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978 modifiée, vous disposez à tout moment d'un droit d'accès, de rectification, d'effacement, de limitation du traitement, de portabilité des données qui vous concernent, et d'opposition au traitement pour des motifs légitimes, en écrivant au DPO de Prima Media au 13, rue Henri Barbusse 32230 Genevilliers Or. geo@primamedia.com. Dans le cadre de votre abonnement ou si vous avez accepté la transmission de vos données à des partenaires du Groupe Prima Media, vos données sont susceptibles d'être transférées hors UE. Ces transferts sont encadrés conformément à la réglementation, par le mécanisme de certification Privacy Shield ou par les clauses Contractuelles types.



Total général
en € :

* La loi ne nous autorise pas à accorder une remise supérieure à 5% sur des produits.



FRANCE

Ce nouveau climat qu'on apprivoise

Marc Chenuau / Naturoparc



D'abord, il y a la réalité du thermomètre : la France métropolitaine, comme le reste du monde, se réchauffe. «La température moyenne a augmenté chez nous de 1,7 °C depuis 1900, indique Robert Bellini, de l'Agence de la transition écologique (Ademe). Soit davantage que la moyenne mondiale [environ 1,1 °C].» Résultat, des phénomènes extrêmes plus fréquents, telles les canicules, moins de jours de gel, le niveau de la mer qui monte, les saisons qui brouillent les pistes, des forêts qui meurent... Et les climatologues sont clairs : inertie du climat oblige, quoi que nous fassions, les tendances actuelles se poursuivront jusqu'en 2050. Alors, depuis quelques années, on entend un nouveau mot d'ordre : il faut s'adapter à cette nouvelle donne. Scientifiques, institutions, collectivités s'y attellent. Tour d'horizon.

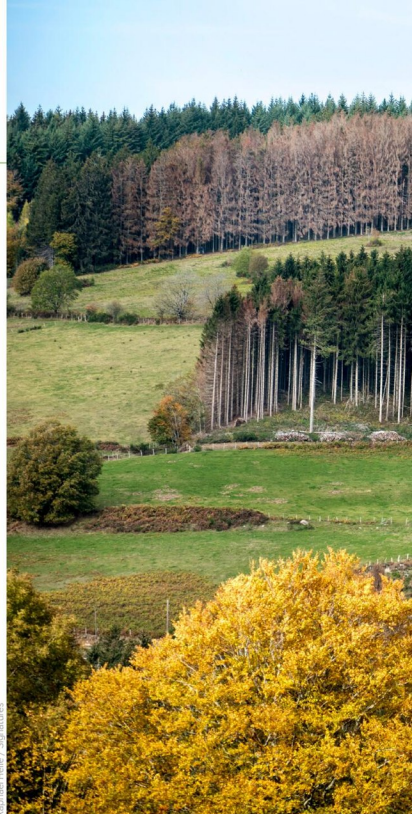
Dans le parc naturel régional du Morvan, les forêts de résineux, victimes du réchauffement, sont attaquées par un insecte tueur d'arbres.

FORÊTS

CE QUE L'ON CONSTATE

A Verdun (Meuse), sur l'ancien champ de bataille, les épicéas tombent comme des mouches. Depuis trois ans, ils sont ravagés par le scolyte, un insecte qui creuse sous l'écorce de l'arbre jusqu'à le tuer. Le phénomène touche tout le nord-est de la France, surtout à basse altitude, où les conditions sont de moins en moins adaptées à cet arbre de montagne. «L'épicéa, c'est le signe le plus criant du changement climatique sur les forêts, confirme Eric Sevrin, directeur du service de recherche du Centre national de la propriété forestière (CNPF), qui gère les forêts privées. En effet, les sécheresses affaiblissent les arbres, qui sont attaqués ensuite par les scolytes.» En tout, 50 000 hectares ont officiellement périclité depuis 2018. Une hécatombe visible à la couleur rouille des aiguilles qui se répand sur ces massifs. En France, d'autres espèces d'arbres ont chaud et soif. «Depuis peu, on observe par exemple des dépérissements soudains sur le pin sylvestre, surtout en Centre-Val de Loire, liés à trois années de sécheresse successives», poursuit le

spécialiste, qui signale aussi les ravages sur le châtaignier, dans le sud de la France. Brigitte Musch, responsable du conservatoire génétique des arbres forestiers de l'Office national des forêts (ONF), ajoute à la liste les sapins des Vosges, les hêtres de Bourgogne ou encore les chênes de la somptueuse forêt de Tronçais, dans le nord-ouest de l'Allier. «On voit qu'ils sont moins vigoureux aux petites branches sèches en haut de la cime, au manque de feuilles, détaille-t-elle. Et aussi à la sensation de fraîcheur moindre lorsqu'on entre dans la forêt.» D'ici à 2050, un tiers de l'aire de répartition des chênes sessiles et pédonculés, qui dominent la forêt métropolitaine, pourrait être affecté. Enfin, un autre fléau menace les forêts françaises : les incendies, de moins en moins cantonnés au Sud. «Une région comme la Sologne, par exemple, avec beaucoup de chênes mais aussi de résineux, et de la fougère inflammable au sol, devient vulnérable», note Eric Sevrin. En septembre 2020, le Loir-et-Cher a ainsi connu sa première intervention d'avions bombardiers d'eau sur quarante hectares en feu.



COMMENT ON S'ADAPTE

Les experts cherchent à identifier les types d'arbres les mieux adaptés au climat de demain, pour qu'ils s'ajoutent aux essences actuelles, voire les remplacent quand c'est nécessaire. C'est par exemple l'idée des «îlots d'avenir», des microparcelles expérimentales de deux hectares maximum dispersées sur le territoire, sous la houlette, entre autres, de l'ONF et du CNPF. «D'ici la fin de cette année, il y en aura 200, indique Brigitte Musch. On peut aller chercher un chêne du Tarn, habitué à des conditions plus chaudes et sèches, et



Des chênes du Portugal, résistants à la chaleur, sont plantés en renfort

l'installer en Bourgogne-Franche-Comté. Ou tester des espèces d'ailleurs, comme le calocedre. Ces îlots peuvent aussi permettre à des arbres de s'hybrider – par exemple des chênes thermophiles du Portugal ou de Turquie avec les nôtres. Et ils serviront à reconstituer des trames vertes à l'échelle du pays, pour aider les arbres à migrer naturellement vers le nord.» Autre exemple : le lancement par l'ONF et le CNPF de Climessences.fr, un site Internet qui aide les forestiers à estimer les risques de dépérissement d'une espèce dans une zone donnée en fonction des prévisions climatiques, et liste 150 essences qui pourraient trouver leur place dans les forêts du futur. «Il ne faut pas compter sur une seule espèce miracle ! prévient Eric Sevrin. Et la solution passera aussi par l'amélioration de la gestion de la



forêt. Par exemple, on se dit aujourd'hui qu'il faut desserrer les arbres, de façon progressive et régulière, afin d'éviter que leurs racines ne se fassent concurrence pour l'eau... sans non plus trop dénuder le terrain, afin d'éviter l'apparition de végétation concurrente.» Pour les incendies enfin, «un peu partout, on imagine des parades, en s'inspirant par exemple des aménagements réussis il y a cinquante ans dans les Landes, comme les chemins coupe-feu», conclut-il.

Triste vision, de plus en plus courante dans le Nord-Est : canicules et hivers doux ont raison des épicéas, habitués à un climat plus frais. Face au défi climatique, l'ONF a une parade : l'implantation d'arbres venus de régions chaudes, chênes, tulipiers ou pins maritimes (ci-dessus).

Romain Perrot / ONF

CE QUE L'ON CONSTATE

Bientôt du vin produit en Bretagne ? Cela peut surprendre, mais dans cette région les vignobles, plutôt petits et expérimentaux, sont apparus par dizaines ces dernières années. Un pari pas si incongru : selon une étude de l'Institut national de recherche pour l'agriculture, l'alimentation et l'environnement (Inrae), la quasi-totalité de la France métropolitaine sera adaptée en 2050 à ce type de culture ! De fait, les viticulteurs constatent déjà les effets du réchauffement. Depuis la fin du XX^e siècle, les vendanges ont avancé de quinze jours à Saint-Émilion et pour les côtes-du-rhône, de presque un mois en Alsace. Quant au taux de sucre du raisin, et donc de la teneur en alcool du vin, il augmente. « Ces trente à quarante dernières années, on a gagné de 0,5 à un degré d'alcool par décennie dans presque tous les vignobles », note Iñaki Garcia de Cortazar, directeur de l'unité de l'Inrae qui étudie les liens entre climat et agriculture. La vigne n'est qu'un exemple : « Les dates de floraison, de bourgeonnement, de maturité, de récolte, de toutes les espèces pérennes, comme la vigne, la pomme ou l'abricot, sont avancées, dit-il. Et les dates de semis des espèces annuelles s'adaptent aussi aux évolutions du climat. Cer-

taines sont avancées, d'autres retardées. » L'ingénieur de recherche pointe aussi la « tropicalisation » de certains fruits, notamment les agrumes, qui deviennent moins colorés, et pourtant moins acides et plus sucrés. Et l'instabilité croissante des productions. « Elle résulte surtout des aléas climatiques à répétition, qui génèrent des pertes de rendement importantes d'une année sur l'autre », explique-t-il.

COMMENT ON S'ADAPTE

Dans la région du mont Ventoux, Georgia Lambertin, productrice de cerises, de raisins et d'olives à Venasque, présidente du Groupement de développement agricole du Ventoux, est un témoin direct des bouleversements : « Il y a dix ou quinze ans, nous subissons un aléa climatique tous les quatre ou cinq ans, raconte-t-elle. Aujourd'hui, il peut y en avoir plusieurs par an, une gelée tardive au printemps après un hiver doux, une sécheresse en été, une pluie diluvienne en octobre... Avec des pertes de récolte, jusqu'à 80 ou 90 %. » Depuis 2019, des agriculteurs de sa région, accompagnés par la chambre d'agriculture, l'AOC Ventoux ou le parc naturel régional, imaginent et testent des solutions d'adaptation. « Certains expérimentent des panneaux solaires qui apportent de l'ombre aux vignes et aux vergers quand le soleil tape le plus

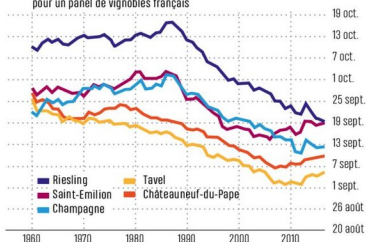
fort, explique Georgia Lambertin. D'autres placent des filets pour se prémunir de la grêle et des ravageurs, qui, eux aussi, se multiplient avec le réchauffement, font de l'agroforesterie [l'association d'arbres aux cultures] ou encore travaillent sur l'irrigation. » La diversification – la plantation de pistachiers par exemple – est aussi une piste explorée. Pour Iñaki Garcia de Cortazar, le « Monsieur climat et agriculture » de l'Inrae, les solutions testées ou à l'étude dans notre pays – décaler les dates de récolte, essayer des variétés plus résistantes au climat de demain, diversifier les cultures... – n'impliquent pas encore de chambouler la carte de France agricole. A l'horizon 2050, cela pourrait suffire pour encaisser le choc. « Ensuite, si la planète parvient à contenir la hausse des températures, nous pourrions faire évoluer notre agriculture de façon choisie, pour la diversifier, gagner en qualité, dit-il. Sinon, elle changera malgré nous, et certaines filières et territoires subiront des ruptures radicales. »

**Modifier
les variétés
ou les dates
de récolte
suffit... pour
l'instant**

AGRICULTURE

DES VENDANGES DE PLUS EN PLUS PRÉCOCES

Evolution de la date de vendange entre 1960 et 2019
pour un panel de vignobles français



Depuis soixante ans, les températures moyennes grimpent,
et le raisin vient à maturité de plus en plus vite,
obligeant ces cinq vignobles français à avancer les vendanges.

Sources : France Rhônes, ENITA Bordeaux,
INRA Colmar - CIP du vin de Champagne.



Tom Grimbert / Photos Lucie

Dans le Bordelais (ici, au Château Bellegrave) comme ailleurs, le réchauffement affecte certaines propriétés de la vigne et bouscule le calendrier.

RESSOURCES EN EAU

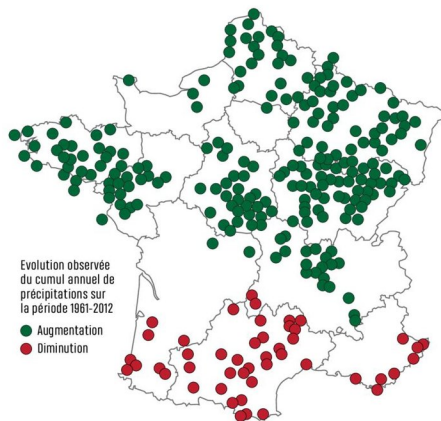
CE QUE L'ON CONSTATE

Des hauteurs des Pyrénées et des contreforts du Massif central s'élancent les cours d'eau qui irriguent le sud-ouest de la France, comme la Garonne, l'Adour et le Lot. Un secteur en première ligne du réchauffement. En 2021, l'Agence de l'eau Adour-Garonne a analysé les données d'une cinquantaine de stations hydrométriques situées dans la partie amont de ces rivières et fleuves. Le but : déterminer l'impact du changement climatique sur leur débit, avant les interventions humaines en aval. «Sur les quarante dernières années, on constate pour la majorité des stations situées les plus en amont des bassins-versants des baisses significatives de débit annuel de l'ordre de 20 à 30 %», détaille Françoise Goulard, experte en recherche et prospective à l'agence. En cause, surtout : l'accentuation de l'évaporation du fait du réchauffement de l'air, réduisant la quantité d'eau de pluie qui nourrit en fin de compte les cours d'eau. «Nos projections sont assez alarmantes, prévient-elle. Nous anticipons pour 2050 des baisses de débit supplémentaires de 20 à 40 % et des basses eaux

estivales (étiages) plus précoces, plus sévères et plus longues. Météo-France prédit qu'une sécheresse sévère du sol se produira sept à neuf années sur dix, au lieu d'une seule.» A cela s'ajoute la hausse déjà constatée de la température de l'eau (plus de 1,5 °C en quarante ans dans l'estuaire de la Gironde). Le tout avec des conséquences sur la biodiversité, la qualité de l'eau, l'agriculture, les paysages... Déjà, «certaines zones connaissent des tensions ponctuelles sur la production d'eau

potable, avec des restrictions nécessaires sur les usages agricoles, constate Françoise Goulard. Et des conflits opposent associations de protection de la nature et agriculteurs, qui mobilisent 70 % des prélèvements en période d'étiage.» Eric Sauquet, de l'Inrae, voit se dessiner «une France coupée en deux, avec un Sud de plus en plus sec et un Nord plus humide. Et, en montagne, un recul des glaciers et une fonte accélérée de la neige modifiant l'alimentation des rivières.»

UNE FRANCE PROGRESSIVEMENT COUPÉE EN DEUX



Non la France n'est pas, dans l'ensemble, plus à sec qu'il y a six décennies ! En revanche, la répartition des pluies favorise de plus en plus le nord du pays, le Sud souffrant d'une diminution des précipitations, comme le montre cette carte résumant l'évolution observée de leur cumul annuel sur la période 1961-2012.

Source : Météo-France Climat

L'été, on ouvre les vannes de certains barrages pour étancher la soif



Tout & Bruns Akenda / gettyimages

Désormais, l'eau des retenues ariégeoises d'Izourt, Gnioure, Laparan ou, ici, Pla de Soulcem, est parfois lâchée en cas de sécheresse.

COMMENT ON S'ADAPTE

En 2018, l'eau a été déclarée grande cause du Sud-Ouest, et un plan d'action, adopté la même année. Parmi les mesures déjà engagées ou prévues : la préservation et la restauration des zones humides, qui fournissent de l'eau aux rivières l'été ; la sensibilisation aux économies d'eau, notamment dans le secteur du tourisme ; les travaux sur les fuites dans les réseaux ; la réutilisation des eaux non conventionnelles, comme celles des stations d'épuration...

L'agence a aussi passé un accord avec EDF pour des lâchers d'eau estivaux depuis des barrages hydroélectriques d'Ariège, de Haute-Garonne et du Tarn, afin de soutenir le débit de la Garonne

et de limiter les restrictions de prélèvements. «Mais la question majeure est sans doute la transformation de l'agriculture, estime Françoise Goulard. Nous soutenons des initiatives locales, par exemple le développement d'une filière de chanvre en Charente, qui pousse sans irrigation [contrairement, notamment, au maïs, très présent dans le bassin Adour-Garonne].» Il s'agit aussi de s'orienter vers des pratiques agroécologiques. Par exemple, s'abstenir de travailler le sol et maintenir une couverture végétale permanente fait augmenter le réservoir d'eau dans le sol de 10 à 12 %, ce qui permet plus de disponibilité en eau en période de séche-

resse, dit-elle, citant le résultat publié en juin dernier d'une étude sur cinq ans, commanditée par l'agence. Autre solution, controversée celle-ci : l'aménagement de nouvelles retenues de stockage. «Cela reste une possibilité, en plus des efforts sur la sobriété, poursuit Françoise Goulard. Ces réserves serviront surtout en période d'étiage, fournissant à l'aval de l'eau pour la consommation, l'agriculture...» Eric Sauquet, de l'Inrae, se veut optimiste : «Les risques de conflits existent. Mais il y a dans notre pays une gouvernance de l'eau, des grands bassins jusqu'à l'échelle locale, qui aide à la concertation et devrait permettre aussi de se préparer.»

LITTORAL

CE QUE L'ON CONSTATE

Un niveau de la mer qui s'élève localement de 1,5 mètre, des vagues qui inondent des portions de littoral, quarante-sept morts sur la côte Atlantique... La tempête Xynthia, en 2010, quoique sans lien direct avec le changement climatique, a servi de répétition générale à ce qui nous attend. Le réchauffement a d'ores et déjà provoqué une montée du niveau de la mer au niveau mondial, évaluée par le Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (Giec) à vingt centimètres depuis 1900, avec un rythme presque trois fois plus rapide ces quinze dernières années. De quarante centimètres à un mètre de plus sont prévus d'ici à la fin du siècle. En Europe, l'élévation sera proche voire supérieure à la moyenne, selon l'organisation, qui projette aussi une hausse des «précipitations extrêmes», sauf autour de la Méditerranée. À la clé, des côtes de plus en plus submergées et érodées. En France, certaines sont particulièrement exposées comme, pour la submersion, «les 700 000 hectares de zones côtières, l'équivalent d'un département, qui se trouvent à basse altitude, note Patrick Bazin, directeur de la gestion patrimoniale au Conservatoire du littoral. Par exemple la Camargue, les grands estuaires, la plaine maritime flamande, les marais

littoraux...» L'érosion, elle, grignote déjà 20 % du littoral français, selon le Cerema, l'établissement public qui gère les risques littoraux. En certains points des côtes sableuses de l'Hérault, des Bouches-du-Rhône, de la Gironde, de la Charente-Maritime ou encore du Pas-de-Calais, très exposées, le recul moyen atteint deux à trois mètres par an ! Pour de nombreux habitants se posera même la question du déménagement. «Si on ne fait rien, le recul du trait de côte pourrait entraîner la destruction de plusieurs dizaines de milliers d'habitations d'ici à 2100», indique Pascal Berteaud, directeur général du Cerema. Cela, alors même que l'Insee anticipe une augmentation de la part de la population vivant sur le littoral dans les prochaines décennies.

COMMENT ON S'ADAPTE

Sur la rive est de la baie de Lanciaux, entre Saint-Malo et Saint-Brieuc, dans les Côtes-d'Armor, la mer reprend ses droits. En 2015, le Conservatoire du littoral a lancé ici un projet de dépoldérisation. L'idée : laisser à nouveau l'eau s'étaler sur soixante hectares de champs qui avaient été progressivement gagnés sur la mer au fil des siècles grâce à des digues successives, aujourd'hui en mauvais état par endroits. Dans l'une d'elles, une brèche s'est

ouverte en 2020, qui ne sera plus colmatée. «La mer entre désormais dans le polder dès que le coefficient de marée atteint soixante-dix, c'est-à-dire très régulièrement», indique Anne Martinet, coordinatrice du projet. La zone, qui deviendra un pré-salé, va se sédimenter et s'élever, formant une sorte d'amortisseur qui contribuera à protéger des assauts de l'océan les activités humaines situées en retrait. La baie de Lanciaux est l'un des dix sites pilotes d'un





Les digues, c'est fini. Voici venue l'ère des prés-salés

Environ Le Cornec / GéoAEL - Conservatoire du littoral

Entre Saint-Malo et Saint-Brieuc, 60 ha de champs, dans la baie de Lancieux, servent de zone tampon entre l'océan et la terre.

projet appelé Adapto, à travers lequel le Conservatoire du littoral expérimente ce qu'il appelle la gestion souple du trait de côte. «Il s'agit d'assurer l'existence d'une zone tampon entre la terre et la mer, plus large qu'une simple digue», explique Patrick Bazin, du conservatoire. Aux Vieux Salins d'Hyères, le même concept a été appliqué aux dunes : leurs enrochements artificiels ont été retirés, pour qu'elles puissent s'ajuster librement aux mouvements

des flots. Cette stratégie pourrait demain s'imposer dans des aires plus grandes. Car les défenses en dur, telles que les digues, ont des défauts : elles sont chères et perturbent les déplacements de sédiments. Des limites aussi. «Globalement, les défenses actuelles sont conçues pour une élévation ponctuelle égale à celle de Xynthia, plus vingt centimètres, souligne Patrick Bazin. Cela règle la question pour une génération, mais risque

ensuite d'être insuffisant.» En attendant, une autre option pourrait s'imposer : le repli de certaines activités humaines vers des zones moins exposées. En 2012, l'Etat a lancé une étude de scénarios de relocalisation de plusieurs quartiers côtiers en France, situés sur les communes de Lacanau en Gironde, Ault dans la Somme ou encore Vias dans l'Hérault. Pour l'instant, aucun ne s'est concrétisé, tant la question est difficile et, bien sûr, ultrasensible.

CE QUE L'ON CONSTATE

Le réchauffement est-il vraiment plus marqué en montagne, comme on le dit parfois ? Pas vraiment, précise Samuel Morin, directeur du Centre national de recherches météorologiques (CNRM). « Mais c'est vrai qu'il y est plus visible qu'ailleurs, sur des écosystèmes très sensibles à la hausse des températures. » En haute montagne, le recul des glaciers, les éboulements dus à la fonte du pergélisol, sont spectaculaires. Plus bas, la neige se fait plus rare. « À basse et moyenne altitude, deux effets se cumulent, note Samuel Morin. D'une part, des précipitations qui tombent plus sous forme de pluie et moins sous forme de neige. D'autre part, une fonte plus rapide du manteau neigeux. Jusqu'à environ 2 000 mètres, la durée d'enneigement a diminué d'un mois depuis les années 1970. Et perdura encore plusieurs semaines dans les prochaines décennies. » Moins de stock de neige l'hiver signifie aussi moins d'eau au printemps et à l'été. Dans les Bauges, massif calcaire entre Chambéry, Annecy et Albertville, Sarah Gillet, chargée de mission au parc naturel régional, confirme : « Pendant plusieurs hivers, nous n'avons pas eu de neige à 1 000 mètres. Et la fonte, qui all-

mente les rivières, survient plus tôt qu'avant, dès les mois de mars-avril. » Résultat, en une cinquantaine d'années, le Chéran, rivière qui irrigue le massif, a perdu 30 % de son débit moyen au printemps. Les impacts, ici, sont multiples : sur le chiffre d'affaires des stations de ski (du fait du manque de neige), mais aussi sur la biodiversité et l'élevage (en raison de la sécheresse et de la hausse des températures).

« On trouve moins d'herbe dans les alpages à certaines périodes, et de plus en plus de zones où les points d'eau se tarissent », constate Sarah Gillet. Et les visiteurs sont plus nombreux : lorsqu'il fait chaud, le massif devient un refuge pour citadins en quête de fraîcheur. « Or, les voitures, les gens qui s'installent sur les prairies, tout cela peut créer des conflits avec les agriculteurs et les habitants », insiste Sarah Gillet.

COMMENT ON S'ADAPTE

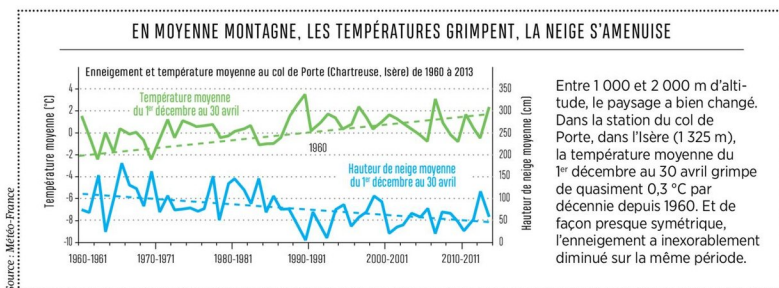
Dans les Bauges, la question est étudiée depuis plusieurs années. « Les alpagistes doivent parfois déjà limiter le nombre de bêtes à monter, ou les faire redescendre plus tôt à la fin de l'été, faute d'herbe et d'eau suffisantes, remarque Sarah Gillet. À la montagne, nous sommes très dépendants des ressources naturelles. Notre économie, nos emplois seront fonction de notre adaptation au réchauffement. » Un défi pour la prochaine charte du parc naturel régional pour la période 2024-2039. « Pour chaque sujet, agriculture, biodiversité, tourisme, nous prévoyons des mesures d'accompagnement à cette adaptation, poursuit-elle. Par exemple, la mise en valeur de certains sentiers de randonnée pour mieux répartir la fréquentation, ou davantage de bus pour que les citadins viennent chez nous sans voiture. » Enfin,

les stations des Bauges ont engagé, comme d'autres, leur diversification vers le tourisme « quatre saisons ». « Dans nos stations, les investissements se tournent désormais en priorité vers des activités indépendantes de l'enneigement, explique la chargée de mission. L'idée d'un compte à rebours est entrée dans les têtes. Reste à trouver d'autres sources de revenus que le forfait de ski. Car c'est lui qui fait rentrer de l'argent, permet d'entretenir des équipements publics... » Que les amateurs se rassurent toutefois, la glisse a encore de l'avenir dans les Alpes françaises. « Moyennant la production de neige de culture, le ski ne disparaîtra pas dans les prochaines décennies, confirme Samuel Morin, du CNRM. Mais la situation profitera surtout aux grandes stations d'altitude, les moins vulnérables. »

MONTAGNE

Randonnée, luge, pêche... le tourisme quatre saisons prend le relais du ski alpin

Les Bauges, à cheval sur la Savoie et la Haute-Savoie, se préparent à des lendemains moins enneigés. Ici, la pointe de Banc Plat.



POUR ALLER PLUS LOIN...



L'œil du climat

UN CONCOURS PHOTO PROPOSÉ PAR



ET



DÉCOUVREZ LES GAGNANTS DE NOTRE CONCOURS SUR LES EFFETS DU CHANGEMENT CLIMATIQUE EN FRANCE

Du 14 juillet au 19 septembre, les photographes amateurs et professionnels de la France entière étaient appelés à envoyer leurs photos illustrant les effets concrets du réchauffement climatique en France.

Recul du trait de côte atlantique, feux de forêt dans le Var, recul de la mer de Glace dans les Alpes... Nous avons reçu plus de 350 photos illustrant des phénomènes liés au dérèglement climatique.

MEMBRE SPÉCIAL DU JURY

Yann Arthus-Bertrand

Deux images ont été récompensées pour leur qualité esthétique et leur intérêt scientifique.

PRIX DU JURY



Les ombres de la Côte-d'Or, par Thomas Derycke

Avec le réchauffement climatique, l'ouverture des bourgeons se produit plus tôt dans l'année. Arbres fruitiers et vignes, soumis au phénomène de gel sur floraison, subissent alors des dégâts irréversibles. Début avril 2021, une masse d'air froid a produit des gelées sur les deux tiers nord de la France, particulièrement remarquables du Bassin parisien au Val de Saône (la nuit du 7 avril a été l'une des plus froides depuis 75 ans), et les vignobles de France ont souffert cette fois de gelées printanières tardives. Les agriculteurs ont mis en place des stratégies pour lutter contre ce fléau, comme ici à Puligny-Montrachet, où des bougies ont été disposées au milieu des vignes afin de tenter de limiter le gel.

PRIX DU PUBLIC



Fonte des glaces, les glaciers boivent la tasse, par Julia Roger-Veyer

En montagne, l'élévation des températures due au changement climatique est particulièrement perceptible : les épisodes de pluie deviennent plus fréquents au détriment des chutes de neige, et la neige déjà présente fond plus vite.

En France et en Europe, les glaciers pourraient perdre 80 % de leur masse actuelle d'ici à 2100 si nous restons sur une trajectoire haute d'émissions de carbone. Avec des répercussions sur les loisirs de montagne (ici, à Chamonix), le tourisme et les modes de vie locaux. A mesure que les glaciers reculent, la disponibilité et la qualité de l'eau en aval sont modifiées, ce qui affecte par exemple l'agriculture et le potentiel hydroélectrique.

Découvrez le grand dossier thématique de GEO.fr consacré aux effets du changement climatique en France à l'adresse suivante :

www.geo.fr/evenement/changement-climatique-en-france

Châteaux hantés,
forêts mystérieuses, pierres magiques...

**PARTEZ À LA DÉCOUVERTE DE
NOS LÉGENDES TOUJOURS VIVANTES !**



⊕ À VISITER
**41 lieux sous le
sceau de l'étrange**

En vente chez votre marchand de journaux

Toute la presse est sur
prismaSHOP.fr

GEO, À LA RENCONTRE DU MONDE

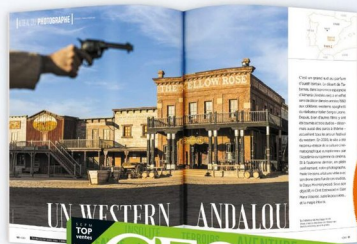
GEO À la rencontre du monde

Découvrez sans plus attendre de nouvelles rubriques

[ENVIE D'AILLEURS]



[L'ŒIL DU PHOTOGRAPHE]



24% de réduction
en vous abonnant
en ligne

[CE MONDE QUI CHANGE]



12 NUMÉROS/AN



AVANTAGES

QUELS SONT LES AVANTAGES DE L'ABONNEMENT EN LIGNE ?

En vous abonnant sur Prismashop.fr, vous bénéficiez de :



5%
de réduction
supplémentaire



Version numérique
+
Archives numériques
offertes



Paiement
immédiat et
sécurisé



Votre magazine
plus rapidement
chez vous



Arrêt à tout
moment avec l'offre
sans engagement !

Chaque mois, **GEO vous invite à vous évader** à la découverte de lieux inattendus, inédits, originaux ; à partir à la rencontre de celles et ceux qui façonnent ces lieux et notre monde. Une découverte à travers des reportages de terrain et **des photographies exceptionnelles, riches en émotions.**

GEO EN RÉALITÉ AUGMENTÉE

Découvrez une nouvelle expérience de lecture et encore plus de photos dans GEO grâce à la réalité augmentée.



Emportez votre magazine **partout !**
La version numérique est **offerte** en vous abonnant en ligne.

BON D'ABONNEMENT RÉSERVÉ AUX LECTEURS DE GEO

① Je choisis mon offre :

☐ OFFRE SANS ENGAGEMENT
12 numéros par an
5,20€ par mois⁽¹⁾
au lieu de ~~6,50€~~/mois *

20%
de réduction

☐ OFFRE ANNUELLE
1 an - 12 numéros
69€⁽²⁾
au lieu de ~~78€~~

11%
de réduction

② Je choisis mon mode de souscription :

▶ @ EN LIGNE SUR PRISMASHOP

-5% supplémentaires !

① Je me rends sur **www.prismashop.fr**

② Je clique sur **Clé Prismashop**

* en haut à droite de la page sur ordinateur

* en bas du menu sur mobile

③ Je saisis ma clé Prismashop ci-dessous :

GEODN513

Voir l'offre

▶ ✉ PAR COURRIER

① Je coche l'offre choisie

② Je renseigne mes coordonnées** ☐ M^{me} ☐ M.

Nom** :

Prénom** :

Adresse** :

CP** :

Ville** :

③ À renvoyer sous enveloppe affranchie à :

GEO - Service Abonnement - 62066 ARRAS CEDEX 9

Pour l'offre sans engagement : une facture vous sera envoyée pour payer votre abonnement.

Pour l'offre annuelle : je joins mon chèque à l'ordre de GEO

▶ ☎ PAR TÉLÉPHONE

0 826 963 964

Service 0,20 € / min
+ prix appel

*Par rapport au prix de vente au numéro. **Informations obligatoires, à défaut votre abonnement ne pourra être mis en place. (1) Offre sans engagement : Je peux résilier cet abonnement à durée indéterminée à tout moment par appel ou par courrier au service clients (voir COV du site prismashop.fr), les prélèvements seront aussitôt arrêtés. (2) Offre à Durée Déterminée : engagement pour une durée ferme après enregistrement de mon règlement. Offre réservée aux nouveaux abonnés de France métropolitaine. Plantes non contractuelles. Le prix de l'abonnement est susceptible d'augmenter à date anniversaire. Vous en serez bien sûr informé préalablement par écrit et aurez la possibilité de résilier cet abonnement à tout moment. Délai de livraison de 1er numéro, 8 semaines environ après enregistrement du règlement dans la limite des stocks disponibles. Les informations recueillies font l'objet d'un traitement informatique par le Groupe Prima Media à des fins d'abonnement à vos services de presse, de fidélisation et de prospection commerciale. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978 modifiée, vous disposez à tout moment d'un droit d'accès, de rectification, d'effacement, de limitation du traitement de portabilité des données qui vous concernent, ainsi qu'un droit d'opposition au traitement pour des motifs légitimes, en écrivant au Data Protection Officer du Groupe Prima Media au 13 rue Henri Barbusse 92230 Clichery-la-Folie ou par email à dpo@primamedia.com. Dans le cadre de la gestion de votre abonnement au 13 rue Henri Barbusse 92230 Clichery-la-Folie, la transmission de vos données à des partenaires du Groupe Prima Media, vos données sont susceptibles d'être transférées hors de l'Union Européenne. Ces transferts sont effectués conformément à la réglementation en vigueur, par le mécanisme de certification Privacy Shield ou par la signature de Clauses Contractuelles types de la Commission Européenne.

GEODN513



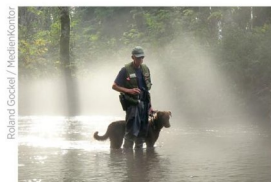
A la télé

GEO Reportage, votre rendez-vous sur Arte

Le samedi

6 novembre, 8 h 10. Canada, le vieil homme et la rivière (52'). *Rediffusion.*

Sur la côte pacifique du Canada, Stan Hutchins recense depuis quarante ans, pour le compte du gouvernement, les populations de saumons qui remontent les rivières jusqu'à leurs frayères pour se reproduire. C'est l'un des derniers à exercer ce métier dans la forêt pluviale du Grand Ours où d'innombrables cours d'eau dévalent vers l'océan.



13 novembre, 8 h 10. Les vautours sont de retour (52'). *Rediffusion.* Grâce à l'action d'ornithologues très engagés, on peut à nouveau admirer des vautours fauves, des vautours moines ou des gypaètes barbus dans le Vercors et les gorges du Verdon. Exterminés par l'homme au début du XX^e siècle, ils ont bien failli disparaître de ces paysages à couper le souffle.

20 novembre, 8 h 40. Le Vietnam au chevet des pangolins (52'). *Rediffusion.* Victime d'un trafic mondial très lucratif, le pangolin est l'un des mammifères les plus menacés au monde par le braconnage. Sa chair est considérée comme un mets délicat, et ses écailles, en kératine, sont utilisées dans la médecine traditionnelle chinoise. Au Vietnam, un centre vétérinaire soigne ces animaux sauvages avant de les relâcher dans la nature.

27 novembre, 8 h 40. Curaçao, des dauphins thérapeutes (52'). *Inédit.* Depuis 2004, l'île caribéenne de Curaçao accueille un centre de delphinothérapie où cinq cétacés aident des handicapés physiques ou mentaux à reprendre goût à la vie. Très actifs, souvent bruyants, les dauphins savent aussi se montrer très doux, et les progrès des malades transforment le quotidien des familles.

Sur Internet



Rendez-vous dans la rubrique GEO+ pour découvrir des contenus exclusifs

Le saviez-vous ? Les reportages que vous lisez dans votre magazine GEO se prolongent sur le web ! Diaporamas, vidéos tournées par nos journalistes sur le terrain, témoignages des reporters dans le podcast *Retour de terrain* viennent compléter votre lecture du mois à la rencontre du monde...

Ce mois-ci, retrouvez GEO+ ici : geo.fr/tag/geo-513

NOTRE GRAND TOUR DE FRANCE DES MYSTÈRES ET CROYANCES

Phénomènes inexpliqués... Dans tous les «pays» de France, des récits subsistent, voire renaissent, en partie imaginaires, en partie basés sur des faits réels. Les reporters de GEO ont enquêté dans l'Hexagone sur une cinquantaine d'énigmes qui contribuent toujours activement aux traditions et à l'imaginaire de nos régions. A lire ou à relire sur geo.fr/evnement/france-legendes-mysteres-croyances



Gravure rupestre dans la vallée des Merveilles (Alpes-Maritimes).

GEO.FR EST PARTENAIRE DU FESTIVAL PARISCIENCE

Les mystères du mont La Pérouse, une imposante montagne sous-marine au large de La Réunion, n'auront plus aucun secret pour vous après la projection du documentaire de Yann Rineau et Nicolas Bazeille dans le cadre du festival Pariscience, qui se déroule au Muséum national d'histoire naturelle du 29 octobre au 1^{er} novembre 2021 à Paris. Un journaliste de GEO.fr animera une discussion autour de cette énigme géologique à l'issue de la projection.

Les Mystères du mont La Pérouse, séance le 30 octobre à 10 h 30, au Muséum national d'histoire naturelle à Paris. Plus d'infos sur la programmation et inscription : pariscience.fr

2022

LA BOURSE GEO

DU JEUNE REPORTER

C'EST MAINTENANT !

POUR LA QUATRIÈME ANNÉE CONSÉCUTIVE, GEO ATTRIBUE UNE BOURSE À DE JEUNES TALENTS DU JOURNALISME OU DU PHOTOJOURNALISME. LE OU LA LAURÉAT(E), RÉDACTEUR(TRICE) OU PHOTOGRAPHE ÂGÉ(E) AU MOINS DE 18 ANS ET AU PLUS DE 30 ANS FIN 2022, RÉALISERA UN REPORTAGE, QUI SERA ENSUITE PUBLIÉ DANS LES PAGES DE GEO ET SUR SON SITE INTERNET.

5 000 €
à gagner
pour effectuer
un reportage
sur le terrain !

Victoire Chevreul,
première lauréate
de la bourse, a
réalisé son rêve :
un reportage au
cœur de la Sibérie,
publié dans GEO.

COMMENT PROCÉDER ?

1. Soumettez votre candidature à GEO, sous forme d'un dossier **individuel**, rédigé en français, et comportant :

- un CV (1 page maximum) avec date de naissance
- une lettre de motivation (1 page maximum)
- un synopsis détaillé du sujet que vous proposez

2. Les dossiers doivent nous parvenir au plus tard le 31 décembre 2021 et sont à déposer sur : www.geo.fr/page/bourse-geo

3. Entre janvier et février 2022, la rédaction en chef de GEO effectue un premier tri entre les dossiers. Seuls sont pris en compte les sujets qui entrent dans l'univers éditorial habituel du magazine : découverte de nouveaux territoires, environnement, peuples et sociétés, géopolitique... Le jury de la bourse, auquel participe Pierre Haski, président de Reporters sans frontières, vote ensuite pour les projets les plus solides sur le plan journalistique.

4. Les finalistes sont invités à un entretien avec le jury.

5. Le nom du ou de la lauréat(e) est annoncé dans notre numéro d'avril 2022.

6. Il ou elle est ensuite invité(e) à réaliser des briefings avec la rédaction avant de se lancer dans l'exécution de son projet. Il ou elle travaille son angle avec un chef de service et/ou avec le service photo, bénéficiant ainsi de l'expérience de journalistes aguerris aux méthodes et aux conditions de travail de GEO.

7. Le reportage sur le terrain se déroule, si possible, en 2022. A son retour, le ou la lauréat(e) participe à un debrief avant de se lancer dans la rédaction de son article ou dans son choix de photos. Le sujet est publié dans GEO dans les mois qui suivent.



Dans le numéro de décembre

EN VENTE LE 24 NOVEMBRE 2021



Le Chili, l'autre pays de la Patagonie

Marco Grassi

En évoquant ces terres australes, on pense souvent au grand voisin argentin. Pourtant, nos reporters en sont témoins, les immenses étendues chiliennes, fabuleuses réserves de nature sauvage, se prêtent au moins autant aux envies de grand air et d'aventure.

GEO

L'ABONNEMENT À GEO

Pour vous abonner ou pour tout renseignement sur votre abonnement

Service abonnement GEO,
62 066 Arras Cedex 9.
Par téléphone depuis la France

0 808 809 063 Service gratuit
prix appel

Depuis l'étranger et DOM-TOM :
0033 1 70 99 29 52 (coût selon opérateur).
L'abonnement à GEO, c'est facile et rapide
sur geomag.club
Anciens numéros : prismashop.fr/anciens-numeros-geo

Abonnement pour un an / 12 numéros : 70,80 €

Editions étrangères :
Allemagne : Tél. 00 49 40 5555 7809 -
e-mail : abo-service@gij.de

ARPP

Notre publication adhère à l'ARPP et s'engage à suivre ses recommandations en faveur d'une publicité loyale et respectueuse du public. Contact : contact@bp.org ou ARPP, 11, rue Saint-Florentin - 75008 Paris



RÉDACTION GEO

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex
Standard : 01 73 05 45 45
(Pour joindre directement votre correspondant,
composez le 01 73 05 + les 4 chiffres suivant son nom)

Rédacteur en chef : Eric Meyer
Secrétariat : Dounia Hadri (6061)
Rédactrice en chef adjointe : Catherine Segal
Directrice artistique : Delphine Denis (4873)
Chefs de service : Anne Cantin (4617),
Cyril Guinet (6055), Aline Maume-Petrovic (6070),
Nadège Monschau (4713), Mathilde Saljougi (6089)
responsable éditoriale : Claire Frayssinet,
responsable vidéo : Emeline Fénard (5306)
Chloé Gardjani (4930) et Léa Santacrocce (4738),
rédactrices : Elodie Montreuil, cadreuse-montagne (6536) ;
Marianne Cousseran, social media manager (4594) ;
Claire Brossillon, community manager (6079)
Service photo : Nataly Bideau, chef de rubrique (6062),
Fay Torres-Vap / Bledot (E-U)
Maquette : Thibaut Deschamps (4795),
Béatrice Gaulier (6059), Christelle Martin (6059), chefs de
studio : Patricia Lavaquerie, première maquetteuse (4740)
Cartographe-géographe : Emmanuel Vire (6110)
Comptabilité : Carole Clément (4531)
Fabrication : Stéphane Roussies, chef de groupe (6340),
Mélanie Montié, chef de fabrication (4759),
Jeanne Mercadante, photographe (4962)
Ont collaboré à ce numéro : Valérie Dour, Sandrine
Lucas, Roxane Merlot, Camille Moreau, Hugues Piolet,
Miriam Rousseau.

Magazine mensuel édité par **PM** PRISMA MEDIA

13 rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex
Société par actions simplifiée au capital de 3 000 000 euros d'une durée
de 99 ans ayant pour présidente Claire Léost. Son associé unique
est : la société d'investissements et de gestion 123 - SIG 123 SAS.

Directrice de la publication : Claire Léost
Directrice exécutive Pôle Premium : Gwendoline Michaëls
Directrice Marketing et Business Développement : Dorothee Fluckiger
Global marketing manager : Hélène Coin **Brand manager :** Noémie Robyns
Directrice des Événements et Licences : Julie Le Foch-Dordain

PUBLICITÉ

Directeur exécutif PMS : Philipp Schmidt (5188)
Directrice exécutive adjointe PMS : Virginie Lubot (6448)
Directeur délégué PMS Premium : Thierry Dauré (6449)
Brand solutions director : Arnaud Maillard (4981)
Automobile & Luxe brand solutions director : Dominique Bellanger (4528)
Equipe commerciale : Florence Pirault (6463), Evelyne Allain Tholy
(6424), Sylvie Culerrier Breton (6422), Pauline Garrigues (4944) ;
Charles Râteau (4551)
Trading managers : Gwendola Le Creff (4890), Virginie Viot (4529)
Planning managers : Laurence Biez (6492), Sandra Missue (6479)
Assistante commerciale : Catherine Pintus (6461)
Directeur délégué creative room : Viviane Rouvier (5110)
Directeur délégué Data room : Jérôme de Lempdes (4679)
Directeur délégué insight room : Charles Jouvin (5328)

MARKETING DIFFUSION

Directrice des études éditoriales : Isabelle Demailly Engelsens (5338)
Directeur marketing client : Laurent Grolée (6025)
Directrice de la fabrication et de la vente au numéro : Sylviane Cortada
Direction des ventes : Bruno Recurt (5676), Secrétaire : (5674)

PHOTOGRAPHIE ET IMPRESSION

MOHN Media Mohndruck GmbH, Carl-Bertelsmann-Strasse 161 M,
33311 Gütersloh, Allemagne.
Provenance du papier : Finlande. Taux de fibres recyclées : 0%.
Entropisation : P10 0,004 Kg/fo de papier.
© Prisma Média 2021. Dépôt légal octobre 2021, ISSN 0220-8245
Création : mars 1979, Commission paritaire : n° 0923 K 8350

Par décision en date du 10 septembre 2021, la présidente de Prisma Media est désormais Claire Léost.

ASSURANCE VIE

L'Association Action contre la Faim peut-elle bénéficier d'une assurance-vie ? Nous sommes disponibles pour répondre à vos interrogations et vous rencontrer pour mieux vous conseiller. Madame Manon Besson est à votre écoute pour répondre à vos questions sur votre projet de transmission.

Contactez-nous au 01 70 84 84 84 ou par mail servicelegs@actioncontrelafaim.org ou écrivez-nous : Service legs, Madame Besson, 14-16 boulevard de Douaumont, CS 80060, 75854 Paris cedex 17



SAUCES PANZANI

La gamme « Les recettes Maison » de Panzani propose de délicieuses recettes de sauce à la texture vraiment proche d'une sauce maison. Un goût délicat de tomate et d'aromates, une belle couleur rouge et une texture unique avec de beaux morceaux de tomates, le tout dans un joli pot en verre. De quoi bluffier vos invités qui croiront que c'est vous qui l'avez faite !

Disponibles en GMS au prix indicatif de 2,20 € le 320 g.

MICHEL HERBELIN : ENVIES D'AILLEURS

Réinterprétant au temps présent d'un modèle des années 70 de son patrimoine horloger, Michel Herbelin présente la Cap Camarat automatique, un garde-temps doté d'une fonction GMT doublée d'un worldtimer manuel. Conçue pour maîtriser les décalages horaires avec précision, cette globe-trotteuse de style est éditée en série limitée à 500 exemplaires numérotés.

1 490 €. Points de vente : 03 81 68 67 67, ou sur www.michel-herbelin.com



NOUVELLES CAPSULES L'OR ESPRESSO BIO

Pour la première fois, L'OR Espresso lance 2 références de capsules issues de l'agriculture biologique. Cette nouvelle gamme propose 2 intensités pour satisfaire tous les amateurs de café : intensité 7 pour un café subtil et équilibré et intensité 9 pour un café intense aux notes épicées. Toute la richesse aromatique de ce café est préservée par des capsules en aluminium, 100 % recyclables.

Disponible en GMS au prix indicatif de 3,19 € (52g - 10 capsules)



WHISKY MORTLACH®

Mortlach 16 ans reflète le savoir-faire de l'une des plus vieilles distilleries écossaises. Ce nouveau Single Malt écossais issu d'un élevage 100 % en fûts de Sherry, est un véritable concentré de savoir-faire. Il a besoin de temps pour dévoiler sa part de mystère. Ses arômes boisés laissent place à une trame végétale qui s'intensifiera au fur et à mesure de la dégustation. Un équilibre parfait entre puissance, densité et intensité.

Disponible chez les cavistes. Prix indicatif : 120 €

USHUAÏA TV

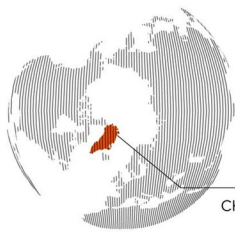
Envie d'évasion ? Dans *Des trains pas comme les autres*, le journaliste Philippe Gougler nous emmène découvrir les lignes ferroviaires nationales de la planète.

Au fil des étapes, on y découvre des trains insolites, tantôt archaïques, tantôt ultramodernes, mais toujours étonnants et chargés d'histoire. L'occasion aussi d'en apprendre davantage sur la culture et les traditions de ces pays.

Embarquement tous les jeudis à 20h50 sur Ushuaïa TV



(c) Alex Badin



Usages du monde

CHaque mois, une plongée dans ces petits riens qui rendent l'ailleurs si fascinant.

LE «KAFFEMIK», UNE FAÇON DE BRISER LA GLACE AU GROENLAND

Des heures qu'il neige. Mais qu'importent les flocons, pourvu qu'on ait l'adresse, l'étrange invitation que tout le voisinage à des kilomètres à la ronde semble avoir reçue et ne voudrait manquer sous aucun prétexte météorologique. En ce glacial samedi d'automne se tient le *kaffemik* d'Ittu et Nivi Christensen, un jeune couple de Nuuk, la capitale du Groenland. C'est une drôle de réunion d'amis, de famille, de collègues, de connaissances plus ou moins établies et de convives imprévisibles. On est aux antipodes du cocktail mondain. Pas d'horaire, ni de bristol. Encore moins de *dress code*. Juste un «Pas-sez quand ça vous dit, la porte sera ouverte...» Les festivités durent toute la journée, s'éternisent la nuit. Sur le seuil, il faut se déchausser, comme toujours avant d'entrer dans un intérieur groenlandais. Après quoi, tout se passe comme si la chaleur qu'on n'a pas dehors se cachait derrière les murs du minuscule appartement. En chausettes, la foule parle haut, rigole fort, se congratule en transpirant. Un concentré de jovialité bien éloigné de la modération scandinave. Rien de tel pour briser la glace. Le touriste est d'ailleurs toujours le bienvenu.

En groenlandais, *kaffemik* signifie «grâce au café». Un broc de café bouillant trône donc au centre du buffet – le breuvage s'agrémentant d'une lampée de whisky et se coiffe de crème fouettée. Et surtout, on mange beaucoup : viande de renne, bœuf musqué séché, poissons fumés, phoque bouilli, montagnes de viennoiseries, gros gâteaux crémeux, kilos de bonbons... le tout servi dans la plus belle vaisselle possible. Car ce n'est pas tous les jours *kaffemik* ! Dans sa vie, un Groenlandais en organisera peut-être cinq ou six : pour une naissance, une entrée à l'école, un anniversaire de mariage ou son départ à la retraite. Pratiqué sur toute l'île-continente, ce coûteux rituel social remonte presque à l'âge de glace, quand le rassemblement sous l'igloo servait à se partager le butin de la chasse. Aujourd'hui, le banquet caféiné agit encore comme un baume contre les rudesses de l'isolement et du climat. Une bulle d'abondance qui surgit dans l'austérité des jours ordinaires. «Son effet sur le moral est indéniable : cela permet de se redire qu'on n'est pas seul sur la banquise», raconte avec humour Hanne Bruun, une Nuukoise qui mène une thèse sur la culture inuite. Le *kaffemik* peut toutefois être un terrain glissant si l'on n'en connaît pas les règles.

Idrissia Thestrup, de l'office de promotion du Groenland, précise qu'il est de bon aloi de «venir avec un petit cadeau pour chacun des membres de la famille qui invite, surtout quand on est un étranger». Et au pays du pergélisol, pas question de prendre racine. Personne ne vous mettra dehors, mais il faut savoir se retirer. Trente minutes sur place sont considérées comme une moyenne acceptable. Le ventre plein, on remet bottes et anorak pour laisser la place aux très nombreux suivants qui, dehors, trépigment sous la neige. ■

SÉBASTIEN DESURMONT



Klaus-Peter - Visit Greenland

A un *kaffemik*, tout le monde est le bienvenu, mais attention à ne pas rester trop longtemps !

VITARA

HYBRID



LIBÉREZ VOTRE ÂME D'ENFANT



À partir de

199€ MOIS⁽¹⁾

ENTRETIEN INCLUS⁽²⁾

LLD 37 mois - 1^{er} loyer 2 690 €
PRIME À LA CONVERSION 1 500 € DÉDUITE
SOUS CONDITION DE REPRISE

Votre réunion téléphonique est terminée ? Il est temps de libérer l'enfant qui est en vous. Faites-vous plaisir aux commandes du Suzuki Vitara Hybrid avec son système exclusif 4 roues motrices ALLGRIP. Profitez du dynamisme du moteur BOOSTERJET HYBRID et des dernières technologies Suzuki Safety System. Maintenant, c'est l'heure de la récréation !

Consommations mixtes gamme Suzuki Vitara (WLTP) : 5,4 à 6,5 l/100 km. Émissions CO₂ cycle mixte (WLTP) : 121 à 146 g/km.

(1) Location Longue Durée pour 37 mois et 30 000 kilomètres pour un Suzuki Vitara 1.4 Boosterjet Hybrid Avantage, 1^{er} loyer de 2 690 € après déduction de 1 500 € si éligible à la prime à la conversion*, puis 36 loyers de 199 €. Offre réservée aux particuliers, valable jusqu'au 15/11/2021 inclus, dans le réseau participant. Sous réserve d'acceptation par Arval Service Lease - SA au capital de 66 412 800 € - n°352 256 424 RCS Paris. 1, bd Haussmann - 75009 Paris ORIAS n° 07 022 411 (orias.fr). Modèle présenté : Suzuki Vitara 1.4 Boosterjet Hybrid Style option peinture métallisée So'Color, LLD pour

37 mois et 30 000 kilomètres, 1^{er} loyer de 2 900 € après déduction de 1 500 € si éligible à la prime à la conversion*, puis 36 loyers de **249€**.

(2) Les loyers comprennent les services associés suivants (en option et dans les limites et conditions prévues aux contrats de LLD et d'Assurance) : Entretien inclus - Assistance + 24h/24 7j/7 au véhicule et aux passagers - Assurance Perte Financière, souscrite auprès de Greenval Insurance DAC, compagnie d'assurance de droit irlandais, enregistrée sur le numéro 432783, siège social : Trinity Point, 10-11 Leinster Street South, Dublin 2, Irlande (info@greenval-insurance.ie) ; supervisée par la Banque Centrale en Irlande. Le détail du contenu des services associés est disponible auprès de Arval Service Lease (*) Voir Conditions sur www.primealaconversion.gouv.fr.

Garantie constructeur 3 ans ou 100 000 km au 1^{er} terme échu.

FLAVORS*

**CITRON
CITRON VERT
CACTUS**



SERVEPLAN | L'Espresso RCS München 41462002

*Desperados Lime est une bière aromatisée Tequila, Citron-Citron vert, Cactus.

AFFICHE CRÉÉE PAR SEPHORA KILBEE
PHOTOGRAPHE ET DESIGNER GRAPHISTE ÉMERGENTE

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.